

Amada
A
6

Observatorio de San Fernando

BIBLIOTECA

Núm. del Ir

Sección.....

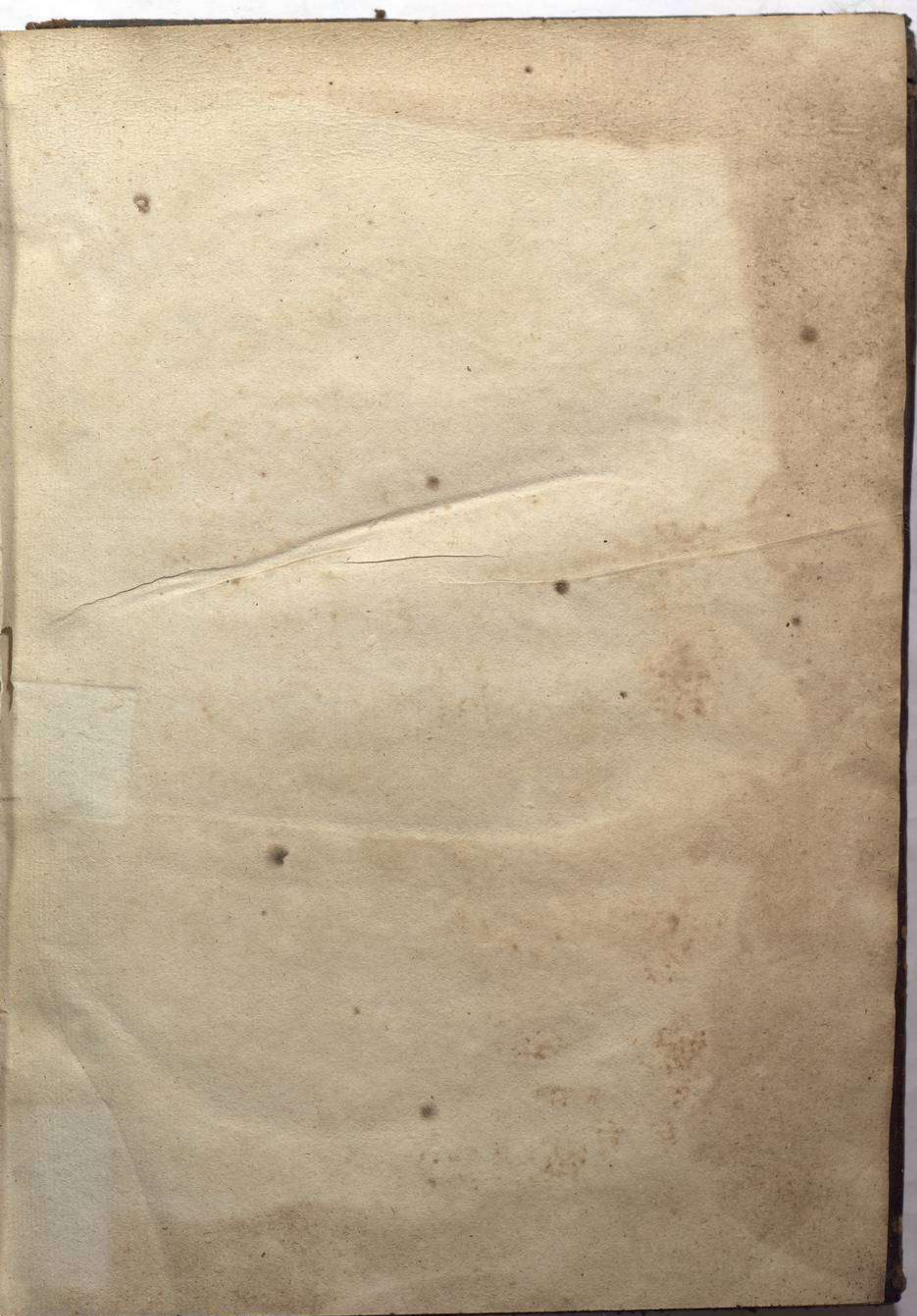
Carpeta.....

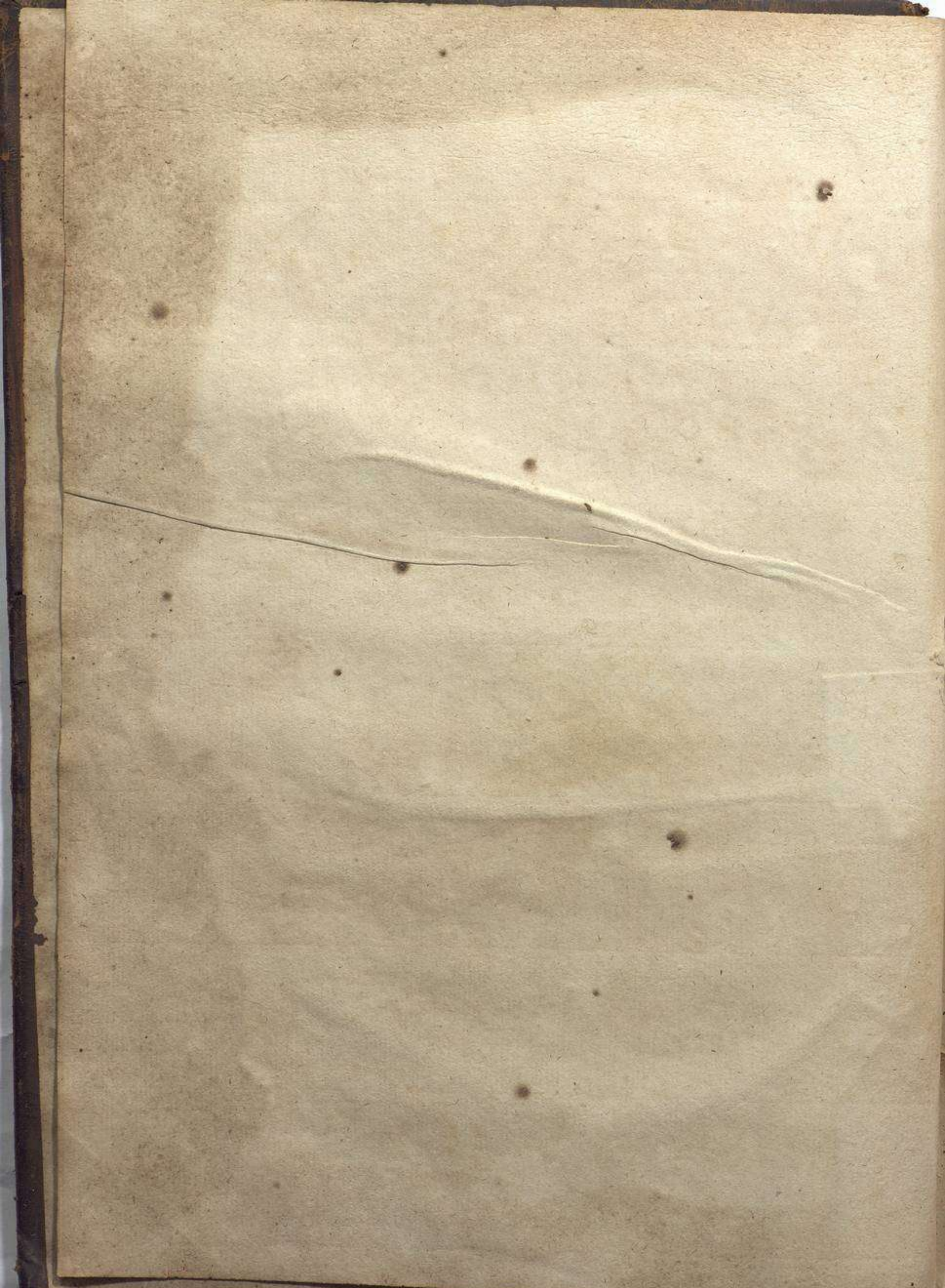
Estante.....

Tom.....

Observatorio de Marina
BIBLIOTECA

Núm. **4526**





DIVERS
VOIAGES

DV P. ALEXANDRE
DE RHODES

En la Chine, & autres Roiaumes
de l'Orient,

Avec son retour en Europe par la Perse & l'Armenie.

LE TOVT DIVISE' EN TROIS PARTIES.

SECONDE EDITION.



A PARIS,

Chez SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY,
Imprimeur du Roy, rue S. Iaques, aux Cicognes.

M. DC. LXVI.

AVEC PRIVILEGE DE SA MAIESTE'

DIVERTISSEMENT
VOLLAGES

DE P. ALEXANDRE
DE RHODES

En la Cour de nos Rois
de France

pour le Roy
de France

de France

de France

M. D. C. LXXV
de France



T A B L E
DES CHAPITRES
PREMIERE PARTIE.

L	<i>E départ de Rome, le passage par la France & par l'Espagne.</i>	<i>pag. 5</i>	CHAP. I.
	<i>Nostre séjour à Lisbonne, & nostre embarquement iusques à Goa.</i>	<i>11</i>	II.
	<i>Le séjour dans Goa.</i>	<i>18</i>	III.
	<i>La Mission & le séjour de quelques mois en l'Isle de Salsete.</i>	<i>23</i>	IV.
	<i>Le retour à Goa iusques au départ pour la Chine.</i>	<i>26</i>	V.
	<i>Le départ de Goa, & comme nous passâmes par Cochin, & par la coste de la Pescherie.</i>	<i>28</i>	VI.
	<i>Nostre arriuée en l'Isle de Ceylan, & au Royaume de Negapatan.</i>	<i>32</i>	VII.
	<i>Nostre arriuée à Malaque, avec quelques particularités de cette ville.</i>	<i>35</i>	VIII.
	<i>Diuerfes sortes de fruiçts qui sont à Malaque & aux enuiron.</i>	<i>38</i>	IX.
	<i>Mon séjour dans Malaque, pendant neuf ans & mon arriuée à la Chine.</i>	<i>40</i>	X.
	<i>De quelques remarques particulieres du Royaume de la Chine.</i>	<i>44</i>	XI.

CHAP.

TABLE

XII.	<i>Des richesses de la Chine.</i>	46
XIII.	<i>De l'usage du Tay</i>	48
XIV.	<i>De la Religion & des coutumes de la Chine.</i>	52
XV.	<i>Mon sejour d'un an dans Macao ville de la Chine tenuë par les Portugais.</i>	56

SECONDE PARTIE.

CHAP.	L ETAT temporel du Royaume de la Cochinchine.	pag. 60
I.		
II.	<i>Des premiers Predicateurs qui sont entrés en la Cochinchine, pour y publier l'Euangile.</i>	65
III.	<i>Comme ie fus enuoïé la premiere fois en la Cochinchine.</i>	68
IV.	<i>Quelques conuersions remarquables, & deux Edits du Roy contre les Chrestiens.</i>	72
V.	<i>Comme ie fus enuoïé au Royaume de Tunquin, pour y prêcher Iesus-Christ, qui iusques alors n'y auoit pas esté connu.</i>	76
VI.	<i>De l'Etat temporel du Royaume de Tunquin.</i>	78
VII.	<i>De quelques coutumes particulieres des Tunquinois.</i>	83
VIII.	<i>Ma premiere arriuée au Tunquin, & les premiers fruits de l'Euangile.</i>	87
IX.	<i>Les grands progrès de la Foy dans le Royaume de Tunquin.</i>	91
X.	<i>L'excellente pieté des nouveaux Chrestiens de l'Eglise du Tunquin</i>	95
XI.	<i>Comme ie fus obligé de sortir du Tunquin, & de retourner en la Chine.</i>	99
XII.	<i>Mon retour en la Chine, & le sejour que i'y fis pendant dix ans.</i>	107

DES CHAPITRES

CHAP.

<i>Comme ie fus enuoïé la seconde fois en la Cochinchine.</i>	111	XIII.
<i>De ce que nous fimes en la Cochinchine, la premiere année apres nostre retour.</i>	115	XIV.
<i>Comme le Reuerend Pere Antoine Rubin nous vint voir en la Cochinchine, & l'affliction qu'il eut voiant brûler les saintes Images.</i>	119	XV.
<i>Des courses que nous fimes en la Prouince de Cham, & des graces que Dieu y fit aux Chrestiens.</i>	122	XVI.
<i>Ce qui se passa dans la visite de trois Prouinces Meridionales, & diuers euenemens merueilleux qui nous y arriuerent.</i>	126	XVII.
<i>Quelques choses merueilleuses ariuées aux Chrestiens de la Prouince de Ranran.</i>	131	XVIII.
<i>D'un voiage que ie fus obligé de faire aux Philippines, avec quelques particularités de ces Isles-là.</i>	136	XIX.
<i>Mon sejour dans les Philippines, & mon depart pour la Chine.</i>	142	XX.
<i>Mon retour en la Cochinchine & les courses que i'y fis pendant deux ans.</i>	145	XXI.
<i>De quelques miracles que Dieu fit par deux vertueux Chrestiens.</i>	149	XXII.
<i>Les grands fruits que mes dix Catechistes firent en mon absence en diuerses Prouinces de la Cochinchine où ils allerent prêcher.</i>	152	XXIII.
<i>Mon cinquième, & dernier voiage en la Cochinchine, & les grandes conuersions ariuées à la Cour.</i>	158	XXIV.
<i>La singuliere deuotion de Madame Marie tante du Roy, & comme ie fus apelé dans son Palais.</i>	161	XXV.
<i>La deuotion des Chrestiens pendant la semaine sainte, & leurs grands concours de tous les endroits du Royaume.</i>	164	XXVI.

CHAP.

TABLE

XXVII.	<i>La conuersion de quelques perſones.</i>	167
XXVIII.	<i>Comme mes anciens Chreſtiens du Tunquin m'inuiterent par vne belle Ambaſſade à les aler voir.</i>	170
XXIX.	<i>De trois principaux Magiſtrats, qui prirent affection à la doctrine des Chreſtiens, qu'ils ne voulurent pas embrasſer par reſpect humain.</i>	173
XXX.	<i>Le Zele d'un deuot Chreſtien nommé Iean à conuertir les Infideles.</i>	176
XXXI.	<i>D'un celebre medecin qui demeura obſtiné dans le Paganisme.</i>	180
XXXII.	<i>Les premiers triumphes de cette nouvelle Eglife par la glorieuſe mort d'André Catechiſte, ſon premier Martyr.</i>	184
XXXIII.	<i>La grande conſtance d'un autre Chreſtien nommé André & de pluſieurs autres.</i>	191
XXXIV.	<i>La belle confeſſion de Foy que firent trente cinq Chreſtiens dans vne grande perſecution</i>	195
XXXV.	<i>Des diuerſes courſes que ie fis vers les Prouinces du Midy, eſtant caché dans vne barque.</i>	201
XXXVI.	<i>La grande peine où nous fumes pendant les Feſtes de Noël.</i>	206
XXXVII.	<i>Ie fus fait priſonnier avec Ignace ; & puis nous fumes renuoiez par ordre du Roy.</i>	209
XXXVIII.	<i>Comme Ignace fut mis en priſon avec quelques Chreſtiens, & la conſtance qu'ils y témoignèrent.</i>	215
XXXIX.	<i>La genereuſe conſtance de quatre Dames Chreſtiennes.</i>	220
XL.	<i>Le merueilleux courage de neuf genereux Chreſtiens.</i>	223
XLI.	<i>Comme quelques Dames Religieuſes Eſpagnoles allant aux Philippines, paſſerent en la Cochinchine.</i>	225
XLII.	<i>Les honneurs que le Roy de la Cochinchine fit à ces Dames Religieuſes.</i>	229

DES CHAPITRES.

CHAP.

<i>Les beaux exercices que le Roy fit voir aux Espagnols, & leur retour en leur nauire.</i>	234	XLIII.
<i>Comme ie fus fait prisonnier avec huit de mes compagnons.</i>	237	XLIV.
<i>Comme nous fûmes conduits au Roy, & mis en prison.</i>	240	XLV.
<i>Comme ie fus condamné à mort, & puis deliuré.</i>	243	XLVI.
<i>Comme mes neuf Catechistes furent chargez de Croix, & ce que nous souffrimes en la prison.</i>	245	XLVII.
<i>Comme ie fus banny de la Cochinchine par commandement du Roy.</i>	247	XLVIII.
<i>Mon seiour dans la ville de Faïso, où ie fus prisonnier vingt deux iours.</i>	250	XLIX.
<i>Mon bannissement de la Cochinchine, & comme Dieu nous preserua miraculeusement en chemin par les prieres de nostre glorieux André.</i>	254	L.
<i>La glorieuse Confession de Foy de mes neuf compagnons prisonniers, apres mon départ pour Macao.</i>	257	LI.

TROISIEME PARTIE.

L <i>E départ de Macao iusques à Malaque.</i>	264	CHAP. I.
L <i>Mon seiour de quarante iours dans Malaque, & les courtoisies que me fit le Gouverneur.</i>	267	II.
L <i>Mon voyage de Malaque à la laue Maieure, où est la ville de Iaquetra bastie par les Hollondois</i>	271	III.
L <i>Comme les Hollandois me firent prisonnier à Iaquetra.</i>	275	IV.
L <i>Comme ie fus interrogé deux fois deuant les Juges.</i>	279	V.
L <i>De la sentence que l'on prononça contre moy, & comme l'on brula les Saintes Images.</i>	284	VI.

CHAP.

TABLE DES CHAPITRES.

- VII. *Ma sortie de la prison & de la ville de Iaquetra.* 288
- VIII. *Comme nous allâmes au Roiaume de Macassar, & le se-
iour que nous y fimes.* 292
- IX. *Du grand Gouverneur du Roiaume de Macassar, & des
discours que j'eus avec luy.* 295
- X. *Mon départ du Macassar avec les Anglois, & le bon-
traitement qu'ils me firent à Bantan.* 300
- XI. *Le voiage de Bantan iusques au pais du Mogor.* 304
- XII. *Quelques remarques sur la ville de Surate, & le sejour de
quatre mois que j'y fis.* 308
- XIII. *Mon départ de Surate iusques en Perse.* 312
- XIV. *Nostre arrivée en la Capitale de la Perse nommée Af-
paan.* 315
- XV. *Des esperances que les ouriers Euangeliques peuvent
auoir de travailler dans la Perse avec succez.* 318
- XVI. *Comme nous partimes de Perse, trauersames toute la Me-
die, & l'Armenie Superieure* 322
- XVII. *D'un celebre Monastere d'Armeniens, du Patriarche d'Ar-
menie, & comme ie m'arrestay à Iruan, pour vne
grande maladie.* 327
- XVIII. *Le voiage par l'Armenie Inferieure, & par toute la Na-
tolie.* 330
- XIX. *Mon arrivée de Togat à Smyrne, & de Smyrne à Ro-
me.* 334

DIVERS



D I V E R S

VOIAGES

DV P. ALEXANDRE

DE RHODES.

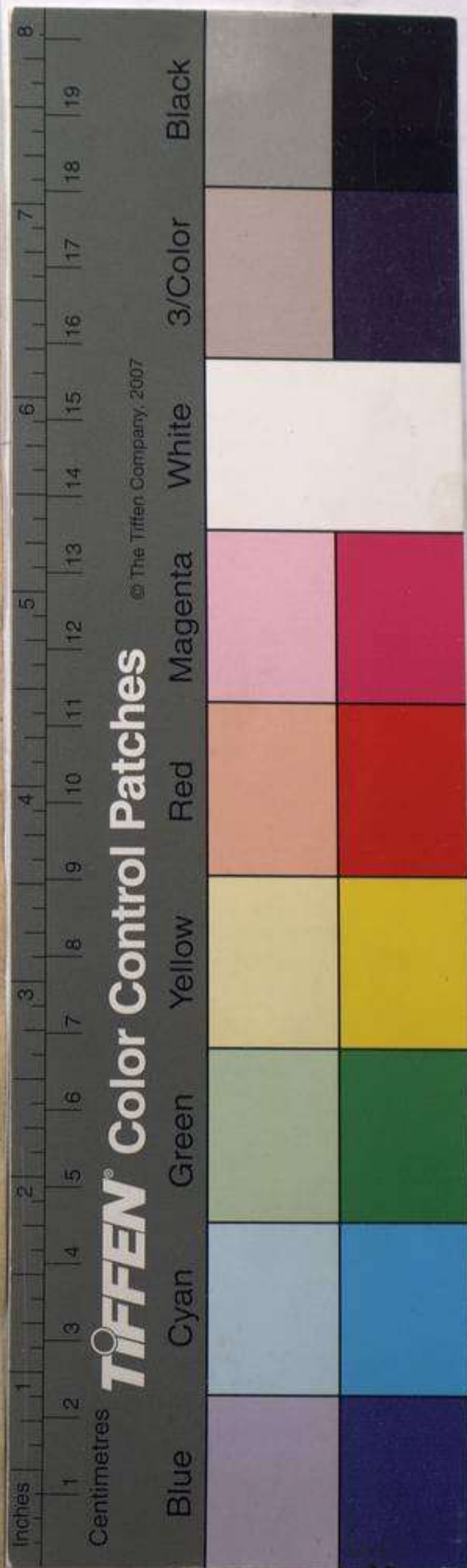
En la Chine, & autres Royaumes de l'Orient.

Avec son retour en Europe par la Perse
& par l'Armenie.

P R E F A C E.

DE PUIS que j'ay mis au iour vn petit Abregé de mes Voyages, plusieurs personnes de grand merite, qui auoient pris la peine de le lire, m'ont pressé de donner au public l'Ouurage entier, auquel ie m'estois engagé, au commencement de ce sommaire: Mais ie confesse ingenuëment que j'ay eu peine à m'y resoudre,

A



parce que ie reconnois auoir fait dans tous ces chemins quasi autant de fautes que de pas ; & mon esprit est tant occupé à chercher les moyens de sortir d'Europe, pour m'en retourner; qu'il ne me reste ny temps, ny volonté de me souuenir du passé.

Outre que, comme la fin que ie me suis proposée dans mes Voyages, n'a pas esté de voir de belles choses; mais plustost d'en faire de bonnes, ie ne me suis aucunement mis en peine de remarquer, ny souuent mesme de voir les grandes curiositez qui se trouuent dans tous ces endroits du monde par où i'ay passé, & où i'ay seiourné. I'ay touiours eu des veuës bien plus grandes & plus eleuées que celles de la terre, où apres en auoir veu la meilleure & la plus grande partie, ie ne trouue rien qui ne soit & bien petit, & bien méprisable, à la reserue de tant d'Ames que I E S V S-CHRIST a estimées quasi plus que son Sang, qu'il a versé iusques à la derniere goutte, pour les empescher toutes de se perdre.

Ie louë le dessein de tant de grands Personnages, qui apres auoir voyagé en diuers quartiers du monde, font de beaux Liures, où ils racontent toutes les choses qu'ils ont remarquées, & donnent moyen à ceux qui n'ont ny les forces, ny l'inclination de sortir de leurs maisons, où ils sont bien à leur aise, de trauerfer les mers sans danger, & de se trouuer dans toutes les plus belles villes du monde, sans rien perdre de leur repos. I'aduouë que ces Liures sont fort curieux, & que leurs Au-

theurs ont merité beaucoup de loiiange, d'auoir enfermé les choses les plus rares du monde dans vn Volume qui se lit en peu de iours.

Pour moy, i'aduouë que ie n'ay pas l'esprit, & que ie n'ay iamais eu le dessein de faire de ces beaux Liures, ny de m'enrichir de ces remarques: toute ma pretention dans mes voyages a esté la gloire de IESVS-CHRIST, qui est mon bon Capitaine, & le gain des ames qui sont sa conqueste. Je n'ay voyagé ny pour estre riche, ny pour estre sçauant, ny pour me diuertir. Je n'ay, par la misericorde de mon Dieu, cherché autres perles que celles que IESVS-CHRIST fait gloire d'enchasser en son diadème, point d'autre science que celle que Saint Paul pr choit, apres estre reuenu du troisieme Ciel, point d'autre diuertissement que celuy de donner de la ioye aux Anges pour la conuersion de plusieurs pecheurs. Ainsi, mon Lecteur! n'attendez pas de moy toutes ces belles choses que vous racontent ces grands Genies qui vous disent les coutumes de ces peuples qui sont au delà de nostre Hemisphere; la fertilité des terres, la situation des villes, les loix des Royaumes. Je sçay que tout cela contente plustost les curieux, que les deuots, & donne plus d'admiration que d'edification. Ce que i'ay à dire de trente-cinq ans de Voyage, est la conduite de la Grace en la conuersion des Ames; ce sont les triumphes de la Foy victorieuse de l'erreur, & l'establissement de l'Eglise en plusieurs nouvelles Terres, où les demons estoient adorez. C'est

Preface.

4
le principal sujet de tout ce Liure; si i'y melle par-
fois quelques autre choses, ce n'est qu'en passant,
& par occasion, non pas par dessein.

Et parce que ie suis allé de Rome à la Chine,
i'y ay seiourné quelques années, & suis reuenu en
Europe par vne nouvelle route; ce petit Ouura-
ge aura trois parties, le Voiage, le Sejour & le
Retour.





PREMIERE PARTIE
CONTENANT
LE VOIAGE
DE ROME
IVSQUES A LA CHINE.

CHAPITRE PREMIER.

*Le depart de Rome, le Passage par la France &
par l'Espagne.*



V mesme temps que Nostre Seigneur par vne grace toute pure, m'appella pour entrer en la Compagnie, il me donna la resolution de quitter l'Europe pour aller aux Indes. Ce fut le principal motif que i'eus de choisir cette saincte Religion plustost que les autres, parce que ie creus que

i'y aurois plus de facilité d'aller en ces belles terres, où tant d'ames perissent, faute de Predicateurs: Et Dieu me conduisit si heureusement dans le dessein qu'il m'auoit inspiré, qu'il me fit quitter mon pais en l'âge de dix-huit ans, pour aller à Rome prendre les Liurées des Apostres, entrant en la Compagnie dans cette belle Ville; où tant de Saints Martyrs ont donné par leur mort, naissance à la Religion.

Quand i'eus finy le temps de mon Nouiciat, ie commençay à faire mes poursuittes pour le Japon, iustement au temps que la persecution y commença; l'en presentay vn Memorial au R. P. Claude Aquaiua nostre General; puis ie continuay la mesme instance au R. P. Mutio Vittellesqui son successeur pendant les quatre années de ma Theologie, recommandant continuellement cette affaire à Dieu. Et pour mieux connoistre sa volonté, que ie prenois pour l'vnique regle de la mienne, ie fis vn pelerinage à Lorette, où ie priay de tout mon cœur la Mere de Dieu, de me seruir de Mere en cette rencontre, & de disposer de moy comme d'vne chose qui luy appartenoit sans reserue. A mon retour de Lorette à Rome, ie trouuay que ma tres-saincte Dame & Mere auoit puissamment travaillé en ma faueur. Le R. P. General m'appella dans sa chambre, le propre iour de Pasques, pour me donner la bonne nouvelle que i'auois tant souhaitée. Il me dît qu'il auoit long-temps prié Dieu, pour apprendre si la volonté que i'auois d'aller au

Iapon venoit de luy, ou s'il en dispofoit autrement; que tant plus il auoit prié Dieu & confideré l'affaire, tant plus il auoit fenty d'inclination à me contenter; que i'allasse à la bonne heure, qu'il croyoit que c'estoit Dieu qui me conduiroit.

Je ne me fouuiens iamais des mouuemens de ioye que ie reffentis à ce moment, que mon cœur ne se remplisse de consolation; ie n'eus quasi point de responce à faire que par mes yeux & avec des larmes que la ioye fit couler en abondance; ie me iettay à ses pieds, le remerciay de tout mon cœur de la grace qu'il me faisoit; & commençay aussi tost à me disposer au départ qui deuoit estre en Septembre.

La principale occupation que i'eus pendant ces six mois, fut l'estude des Mathematiques, qui depuis m'ont beaucoup feruy. Je ne manquois quasi aucun iour d'aller dire la Messe en quelque lieu Sainct de cette grande Ville, pour implorer l'assistance de ces grands Saincts que l'on y honore, & leur demander la participation de leur Esprit.

Quelques iours auant que de partir, i'eus le bien d'aller baiser les pieds, & de receuoir la benediction de nostre Sainct Pere, qui estoit alors Paul V. I'aduouë que la consolation que i'y receus, fut tres-grande, parce que le Pape ayant appris que i'estois destiné au Iapon, me fit des caresses extraordinaires, & ne se contenta pas de me donner la benediction que ie luy auois demandée, mais de son mouuement, me donna vn tres-grand nombre d'indul-

gences, & me dît que i'allasse au nom de Dieu tra-
uailer en ces nouvelles terres, où i'aurois vn si beau
camp pour gagner des ames à Dieu, & qu'il prie-
roit Dieu pour moy. Ces paroles du Vicaire de No-
stre Seigneur m'ont tousiours depuis demeuré au
cœur, & i'ay attribué à leur efficace tous les succez
que Dieu a donnez à mes petits trauaux en ces Mis-
sions.

Je partis donc de Rome en Octobre de l'an 1618.
& m'en allay par terre iusques à Lisbonne: La pre-
miere chose que ie fis, fut de retourner à Lorette,
remercier la saincte Vierge, de la grace qu'elle m'a-
uoit faite, & en demander vne nouvelle pour ache-
uer l'ouurage que ie commençois. Nous fusmes à
Milan pour la feste de Sainct Charles, passasmes
heureusement les Alpes chargées de neige & de
glace, & par ordre exprez de mes Superieurs, ie me
rendis à Auignon; pour y voir tous mes parens. Je
fus quelques iours avec eux, apres lesquels ie leur dis
adieu; avec vne ferme creance que nous ne nous
verrions plus en terre.

Mais en venant, & en sortant de la Ville de ma
naissance, ie me trouuay en danger de finir mes
Voyages dans la riuiera du Rhône. En descendant
de Lyon, i'entray dans vn basteau, où estoient quel-
que Calvinistes forts insolents, qui commencerent
incontinent à lire tout haut vn Liure Heretique qui
contenoit mille blasphemes contre les sacrez My-
steres de la Religion Catholique, & faisoient enten-
dre ces erreurs, & gouster ce venin à plusieurs qui
estoyent

estoyent presents. Je pris aussi-tost la parole, & commençay à refuter la fausse doctrine qu'ils debitoient. Cela les mit en telle colere, qu'ils me vouloient ieter dans l'eau, & l'eussent fait, si les Catholiques ne leur eussent resisté. Pour moy, ie ne leur fis autre resistance qu'en leur disant que ie leur serois bien obligé, s'ils me donnoient là ce que i'allois chercher au bout du monde; mais que pour ce qui regardoit les heresies qu'ils vouloient lire, ie m'y opposerois tant que i'aurois la vie. Ils s'appaiserent, & Dieu voulut qu'ils quitterent ce mauuais Liure.

A ma sortie d'Avignon, l'on voulut que nous traufferassions le Rhône dans vn batteau pour passer dans le Languedoc: mais quand nous fumes au milieu du courant de l'eau, la bise se leua si forte, qu'elle surmonta la force de tous ceux qui nous conduisoient, & porta nostre barque contre les mures du Pont qui estoit tombé depuis peu. Nous pensions tous que ce coup auroit mis en pieces le batteau qui heurta contre ces pierres avec vne roideur estrange: mais Dieu voulut qu'il ne se brisa point, & le vent nous porta de force à vne lieuë de là, sans que nous eussions autre mal que la peur. Ce fut-là que plusieurs personnes de condition, & de mes parens, qui auoient quasi rencontré la mort, en prenant la peine de m'accompagner, me dirent le dernier adieu avec beaucoup de larmes, & ayant rendu graces à Nostre Seigneur, ie m'en allay avec bien de la ioye par le Languedoc, vers l'Espagne que nous traufferasmes toute.

L'arriuay à Barcelonne la veille de Noël, aussy-tost i'allay à Manrese voir cette saincte Grotte que nostre Grand Patriarche Sainct Ignace a sanctifiée par les premieres ferueurs de sa deuotion. Je desiray d'y faire quelque petit sejour, apres lequel nous visitâmes la deuote Eglise de Nostre-Dame de Montserrat, & le premier iour de l'an 1619. nous entrâmes dans Saragoce capitale d'Arragon. Entre les belles choses que nous y vismes, ce qui me consola le plus, fut de voir cette Colonne si renommée, où la tradition ancienne porte que Nostre-Dame estant encore en vie, apparut à l'Apostre Sainct Iacques, & luy donna courage dans les traux qu'il prenoit à conuertir ces peuples encore Idolatres. Cette Colonne est enfermée dans vne fort belle Chappelle sur le bord de l'Ebre, & le concours des pelerins y est grand.

D'Arragon nous passâmes en Castille, où i'euitay d'entrer dans Madrid, crainte qu'estant reconnu François dans la Cour d'Espagne, l'on ne m'empeschât de passer aux Indes. Nous prîmes nostre route par Toledé, & apres auoir visité la celebre Eglise de Nostre-Dame de Gadalupe, nous arriuâmes en Portugal sur le milieu de Ianuier, où nostre premier giste fut à Villautiosa; Nous y rencontrâmes le Serenissime Duc de Bragance, qui nous fit toutes les caresses qu'un grand Prince peut faire à de pauures Religieux, puis nous allâmes au Royal College d'Ebora, & enfin à Lisbonne sur la fin du mois de Ianuier.

CHAPITRE II.

*Nostre sejour à Lisbonne, & nostre embarquement
iusques à Goa.*

Lisbonne est vne ville si conneuë à toute l'Europe, qu'il n'est pas necessaire que ie dise rien de sa grandeur ny de sa beauté. Son circuit me semble estre vn peu moindre que celuy de Milan : On me disoit qu'il y auoit bien quatre cens mille ames. Le Port y est merueilleusement beau, mais l'entrée en est mal-aisée. Il y a tousiours grand nombre de vaisseaux ; & ce qui est tres-magnifique, c'est le quay, qui est fort long & fort commode, tant pour le Commerce que pour le diuertissement. Nous auons en cette belle ville quatre maisons, où nos Peres trauaillent fort vtilement en toutes les choses qui sont propres à nostre Compagnie, laquelle embrasse generalement tout ce qui peut seruir au salut des ames.

I'y sejourney enuiron deux mois, pendant lesquels i'assistois, autant que ie pouuois, tous les François qui s'y trouuoient en grand nombre pour le trafic. Le P. Nugno Mascaregnas que i'auois connu à Rome, lors qu'il y estoit Assistant de Portugal, pour me gratifier, voulut que i'allasse voir nostre Vniuersité de Conimbre. I'y trouuay vn College tout à fait admirable, & encore que i'aye veu plusieurs autres Maisons de nostre

Ordre, ie n'en ay point veu de si magnifique ny de si commode, pour garder l'ordre d'une Maison Religieuse, que celle-là. Il y a seize grands corps de logis, avec quatre belles cours, sans compter l'Eglise, laquelle n'est guere moindre que le Iesus de Rome, & hors de tout cela, est le Refectoire assez vaste pour trois cens Religieux qui habitent ordinairement en cette Maison. Le bastiment des classes est fort superbe, & n'est point compris dans ces seize corps de logis que j'ay nommés.

Le R. P. François Mendoza estoit lors Recteur de cette belle Academie, & la rendoit illustre par les lumieres de sa saincteté & de sa doctrine, de laquelle les beaux Liures qu'il a composez, donnent vn grand tesmoignage. Il m'y receut avec toute la charité qu'on peut attendre d'un Sainct; & apres quelques iours, ie me rendis à Lisbonne pour le temps de l'embarquement.

Ce fut le quatriéme Avril de l'an 1619. que nous partismes avec trois beaux vaisseaux: le nôtre s'appelloit S. Terese, où nous entrâmes six Iesuites, trois Prestres, & trois autres qui estudioient en Philosophie. Le premier de tous estoit le P. Ierosme Maiorica Napolitain, duquel ie parleray souuent, comme d'un tres-illustre Personnage, & des meilleurs ouuriers que nous ayons depuis long-temps veu en Orient, où depuis plus de trente-cinq ans il traueille sans se lasser, ayant fait de merueilleux fruits dans le Tun-

quin & dans la Cochinchine. Le second estoit le P. Diego Murfius, qui apres quelques années mourut Recteur du Nouiciat de Goa ; i'estois le troisiéme ; les deux autres estoient Portugais, & vn Italien.

Nous commençâmes doncques ce grand voyage avec bien de la ioye : mais apres quelques iours la tourmente fut si violente, que nous perdions esperance de passer outre. Et en effet, vn de nos vaisseaux fut contraint de rebrousser vers le port, parce que le vent luy auoit brisé le mast : l'autre nous quitta estant emporté par les vents qui le firent tenir vne autre route. Nous restâmes seuls, & Dieu voulut qu'enfin la tempeste s'appaisa, & nous allâmes gayement sous la conduite de nos bons Anges sur cette Mer, éloignez de la terre de plusieurs centaines de lieuës, ne voyant rien que le Ciel qui nous guidoit, & l'eau sur laquelle nous allions.

Nostre principal soin fut de procurer que Dieu fust seruy dans le Nauire, & que le peché en fust banny. Tous les iours au moins vn de nous disoit la Messe, pourueu qu'il n'y eust point de tempeste qui nous empêchât. Apres le disné, nous faisons tousiours vn long Catechisme où tous assistoient, & mesme le Capitaine du vaisseau, François de Lirea, personnage de grande condition, & fort puissant dans le Portugal, estoit le premier, & prenoit grand soin que personne ne s'en dispensast, s'il n'estoit fort occupé ailleurs. Nous taschions de nous

faire aymer de toute cette grande troupe de quatre cent personnes, en seruant chacun amiablement. Nous les soulagions dans leurs maladies & les assistions dans toutes leurs necessitez.

Nostre vaisseau sembloit estre vn Monastere flottant, & Dieu nous faisoit la grace que tout y estoit réglé; l'on n'y entendoit ny iurement ny querelle, ny parole dissoluë; plusieurs s'y confessoient souuent, & dans le voiage de six mois, nous fimes cinq fois la Communion generale de tous ceux qui estoient avec nous, aux principales festes qui se rencontrerent. Le iour de la Feste-Dieu nous portâmes le tres-saint Sacrement en procession sur vne grande plate-forme qui estoit au tillac du nauire. Ce qui donna bien de la consolation à tous ceux qui n'auoient iamais veu faire des Processions sur la mer.

Le iour de Saint Antoine de Padoüe nous fimes grande feste dans le nauire: le matin se passa en deuotions: sur le soir on voulut faire quelques jeux, à l'honneur de ce grand Sainct, qui est fort honoré des Portugais: mais il arriua vn malheur qui nous affligea beaucoup. Vn de nos soldats fort honneste homme, qui s'appelloit Antoine François, & qui s'estoit confessé ce iour là à l'honneur de son saint Patron, s'approcha tellement du bord, sur l'entrée de la nuit, que le pied venant à luy manquer, il tomba dans la mer, & nous ne le pûmes iamais retirer, ny le secourir spirituellement. Nous ne sçauions pas mesme qui il estoit,

tout son plus grand bon-heur fut, qu'il s'estoit mis en bon estat quelques heures auparauant: ce qui nous consola, & donna sujet d'instruire les autres d'estre tousiours prests à rendre compte à Dieu: plusieurs en firent profit, & nous presserent de les confesser.

Quand nous fûmes arriuez sous la ligne, les vents nous quitterent entierement, & nous fûmes dans vne chaleur si grande, que ne bougeans pas d'une place, la sueur nous mettoit tout en eau: il faut souffrir cette incommodité pendant vingt-cinq iours: des quatre fois que i'ay passé la mesme ligne, ie n'ay esté incommodé que la premiere, les autres trois fois à peine prenions-nous garde que le Soleil estoit sur nostre teste, parce que nous auions les vents qui nous soulageoient.

Après trois mois & demy de nauigation, nous arriuâmes heureusement en veuë du Cap de Bonne Esperance enuiron le 20. Iuillet; nous estions éloignez de la terre de vingt bonnes lieuës, & nous le doublâmes sans peril: Nous dûmes tous trois la Messe en action de grace d'auoir passé ce grand danger, nous tenans desia comme asseurez d'arriuer aux Indes.

Mais nostre esperance fut bien-toft changée en crainte, & presque en desespoir de voir iamais Goa. Car le vingt-cinquiesme Iuillet, il s'éleua vne tempeste si violente & si longue, que nous ne pensions plus qu'au Paradis. Les flots nous battoient avec tant d'impetuosité; que nous demeurions presque

enfeuelis dans l'eau. Nous ne perdions pas pourtant nostre confiance en Dieu & en la glorieuse Vierge, mais nous redoublions tousiours nos prieres, qui par la bonté de Dieu furent exaucées. Apres dix huict iours entiers de tempeste; au iour de sainte Claire, les nuages qui estoient encore fort grands, sur le matin furent dissipéz, l'air deuint clair, la mer appaisée, le vent fauorable, qui nous obligea tous à reconnoistre que le bon Dieu, à qui les tempestes obeïssent, y auoit mis la main.

A peine fûmes-nous hors de ce danger, que nous entrâmes dans vn autre qui n'estoit pas moindre. Nous estions dans la grande manche qui separe Madagascar (que nous appellons l'Isle de saint Laurens) des terres fermes d'Afrique: il y a dans cet endroit de part & d'autre plusieurs écueils & bancs de sable, entre lesquels il faut aller si adroitement, qu'on aille tousiours au milieu: si on va trop auant d'vn costé ou d'autre, on est assure d'échoïer & de perir: on appelle ceux qui sont plus proches de la coste d'Afrique, les écueils de Sofala, & les autres qui sont vers Madagascar, sont nommez écueils de la Iudée.

Nostre Pilote s'estoit mépris, & voulant se retirer des vns, auoit trop approché le nauire vers les autres. Ce qui nous fit prendre garde au danger où nous estions, fut que nous vismes quasi à fleur d'eau de certains gros poissons qu'on appelle Tubereous, qui ne se trouuent iamais en aucun endroit de la mer, où l'eau est profonde. On ietta la
sonde

fonde , & on trouua qu'il n'y auoit que vingt brasses d'eau , ce qui nous effraya tous , & peu apres il ne s'en trouua que douze ; Ce qui nous fit croire que nous serions incontinent arrestez sur le sable : mais Dieu voulut que le vent fust si bon , que la proüe estant tournée à droite , nous échapâmes le danger , & tousiours depuis nous allâmes fort heureusement.

Mais quand la mer cessa de nous tourmenter , vne maladie contagieuse se mit dans le nauire , & nous donna grand exercice de patience & de charité. Dieu nous auoit fait la grace pendant cinq mois que nous n'auions point eu de maladies facheuses : mais le sixiesme mois estant commencé , nous vismes grand nombre de ces pestes qu'on nomme Scorbut , & les Portugais l'appellent Loan-da. C'est vn mal estrange qui fait pourrir les membres du corps , & particulièrement enfle si horriblement les lévres , & toute la bouche , qu'il les fait tomber en pourriture. Cela vient de l'air de la mer , & particulièrement de l'usage ordinaire des viandes salées.

Plusieurs Soldats & matelots en furent atteints ; nous les assistâmes de tous les remedes spirituels & corporels que nous pouuions auoir en vn estat où nous auions faute de tout , sinon de courage. De tant de malades , nous n'en perdismes que cinq , qui moururent aux cinq derniers iours de nostre voyage , qui fut de six mois & cinq iours ; le degast alloit estre bien plus grand , mais.

Dieu voulut nous mettre au port tant desiré; où nous oubliâmes tous nos trauaux. Nous abordâmes à Goa le neufuiesme Octobre 1619. iour de S. Denys Apostre de France, que i'ay pris depuis comme mon particulier Protecteur en tous mes voiages.

CHAPITRE III.

Le seiour dans Goa.

GOa est vne fort belle ville que les Portugais tiennent sur la mer des Indes, elle est dans la Zone Torride à quinze degrés de la ligne, mais elle ne laisse pas d'estre fort commode pour la santé, & pleine de toutes les plus grandes delices de l'Europe, & de plusieurs autres qui luy sont propres. Elle est enuironnée partie de la mer, partie d'une riuere qui la ferme comme vne Isle dans vn terrain de trois lieuës de circuit, qui est merueilleusement fort & agreable. Elle peut estre comparée à nos plus belles villes, sa grandeur est enuiron comme Lyon ou Rouën; les murailles sont fortes, toutes les fortifications regulieres, & vne citadelle bien garnie. Les bastimens sont magnifiques, & particulièrement ceux des Eglises qui sont grandes & fort bien ornées.

Mais rien n'y est plus beau que le port qui est grand, & bien assure pour tous les nauires. On y aborde de toute l'Inde, de la Perse, & de plusieurs grandes Isles qui sont sur cette coste, & l'on y ap-

porte les plus precieuses marchandises de l'Orient. Le Vice-Roy y fait son seiour avec beaucoup de Noblesse; Il y a plusieurs Marchands Portugais qui apres s'estre enrichis, ayment mieux viure en paix en ce pais-là que de retourner en Portugal, & ils acheuent leur vie où ils ont commencé leur fortune.

Il y a vn grand Clergé sous vn Archeuesque, qui a l'intendance de toutes les Eglises de ces quartiers, iusques à la Chine: outre beaucoup de beaux Monasteres d'hommes & de femmes.

Nostre Compagnie y a trois fort belles maisons pleines de Religieux qui trauaillent incessamment pour le bien des ames, & d'où l'on tire des ouuriers pour tous les Royaumes de l'Orient. C'est là où le grand Apostre des Indes Saint François Xauier a commencé ses conquestes qui ont remply tous ces Royaumes là de Chrestiens, & tous le Paradis de Saints. L'on fait estat qu'il y a baptisé de sa main au moins trois à quatre cent mille personnes. Par vne de ses Epistres nous apprenons qu'en vne seule année il en baptisa cent mille. En dix ans il a couru, & preché **I E S V S-CHRIST** en trois cens Royaumes; les belles actions de sa vie surpassent tout ce que nous auons iamais ouï dire, & les miracles qu'il a faits deuant & apres sa mort; sont en si grand nombre, que nous auons peine à les compter. Au moins sçauons-nous qu'il y a vingt-huict Morts ressuscitez par ses prieres; & pendant que i'escriis cecy, ie viens de rece-

uoir vné lettre de Rome qui m'asseure qu'vn de nos Peres au Royaume de Naples estant en Mission ce mois d'Auril dernier, portoit vne Image de ce grand Sainct, avec laquelle Dieu a fait plus de deux cent cinquante Miracles bien auerés, que l'on nous promet de nous faire voir bien tost imprimez.

L'Esprit de ce grand Sainct se trouue par la grace de Dieu dans toutes les maisons de cette Compagnie: mais nous auons en la maison Professe de Goa son saint Corps encore tout entier & aussi frais comme s'il estoit encore en vie. Le Pape Paul V. tesmoigna desirer de voir ce bras qui s'estoit lassé souuent en baptisant de nouueaux Chrestiens: mais quand il le vid ainsi entier, il fut marri qu'on eust coupé avec quelque espece de cruauté cette precieuse Relique du reste de son Corps.

Il est enfermé & couché tout de son long dans vne grande chasse d'argent, où l'on void son visage iusques au bas de la poitrine à trauers vn grand cristal, & la deuotion des peuples qui accourent de toutes parts, honore ce grand Sainct avec toute sorte de veux & de beaux presents: mais les graces que ce Sainct leur obtient, les enrichissent à mesme temps qu'ils donnent leur bien avec profusion.

Il y a encore dans la ville & aux enuironz plusieurs Payens, pour la conuersion desquels on travaille: mais ie ne puis pas dissimuler deux choses, qui m'ont donné vn desplaisir bien sensible, quand

ie me trouuaiy en ce quartier-là, & qui à mon aduis ne seruent pas peu à l'obstination de ces Infidelles, sur lesquelles ie sçay fort bien que i'ay souuent eu peine de les refoudre. I'ay sceu que l'on fait ordinairement grand honneur & beaucoup de caresses à ceux qui sont encore Payens, & puis quand ils sont baptisez, on ne daigne pas les regarder. Et de plus, quand ils se conuertissent, on les oblige à quitter l'habit du pays, duquel vsent tous les Payens. On ne sçauroit croire combien cela leur est rude, & ie ne sçay pas pourquoy on leur demande vne chose que Nostre Seigneur ne leur demande point, & qui neantmoins les éloigne du Baptesme & du Paradis. Pour moy ie sçay bien qu'à la Chine i'ay resisté vigoureuement à ceux qui vouloient obliger les nouveaux Chrestiens à couper leurs grands cheueux, que tous les hommes portent aussi longs que les femmes: & sans cela, ils ne sçauroient aller librement par le païs, ny auoir accez dans les compagnies. Je leur disois que l'Euangile les obligeoit à retrancher les erreurs de leur esprit, mais non pas les grands cheueux de leur teste.

Je ne sçauois dire la ioye que nos Peres témoignèrent à nostre arriuée à Goa, & les caresses qu'ils nous firent. Apres quelques iours de repos, ie commençay à penser au voyage du Japon: mais nos Superieurs iugerent à propos de me retenir quelque temps à Goa pour y trauailler, en attendant que la persecution des Chrestiens au Japon

fust vn peu adoucie. Mon occupation domestique fut d'apprendre la langue Canarine que l'on parle en l'Isle & aux terres de Goa.

Mais le plus bel exercice que nous auions, estoit d'aller à la chasse des enfans payens qui auoient perdu leurs peres. Les Roys de Portugal ont fait paroistre leur pieté, en se reseruant le droit des Infidelles de pouuoir prendre les petits enfans orphelins, de les faire baptiser, & puis de les mettre en quelque lieu où on les instruisse en la Religion Chrestienne, iusques à ce qu'ils soient arriuez à l'âge de pouuoir choisir ce qu'ils iugeront de meilleur. Il y a vn grand Hospital destiné à cela dans Goa, duquel nos Peres ont le soin, & le fruct en est fort grand.

Et parce que bien souuent l'on cache ces petits innocens, il est necessaire d'auoir bien de la peine pour les decouurir. Nous allions chercher par tout, & nous informions de nos amys pour decouurir la proye que l'on nous cachoit. En vne seule maison i'entrouuay sept que i'amenay à nostre Seminaire: la mere mesme nous voulut suiure & à la ville & au Baptesme. Au iour de la Conuersion de saint Paul l'on fit le Baptesme Solemnel, comme l'on fait chaque année, & l'on en baptiza six cens, qui estoit vne assez heureuse chasse.

CHAPITRE IV.

La Mission & le séjour de quelques mois en l'Isle de Salfete.

A Pres que i'eus demeuré enuiron trois mois à Goa, Dieu m'enuoia vne grande maladie, laquelle me mit à l'extremité. Je ne sçay si c'estoit l'air de Goa qui me fut contraire, ou les peines que nous auions souffertes en nostre longue navigation; Les Medecins iugerent d'abord que j'aurois peine d'échaper; mais Dieu me voulut donner le loisir de faire penitence, & me rendit la santé apres quelques mois.

Neantmoins nos Superieurs qui sont tousiours pleins de charité, iugerent que pour me remettre, il estoit à propos de m'enuoyer en vne Isle voisine nommée Salfete, où l'air est fort bon, & où nos Peres ont vn College qui est fort vtile à tous les habitans de l'Isle. C'est là où le R. P. Rodolphe Aquaiua avec quatre autres Religieux de nostre Compagnie souffrirent vne glorieuse mort pour la querelle de IESVS-CHRIST en l'année 1583. le quinzième Iuillet. Je ne sçay si ce sang versé pour vne si bonne cause, a donné benediction à toute cette terre; mais ie sçay bien que les Idoles en sont bannis, & que tous les habitans ont receu nostre sainte Foy.

Ce sont les Peres de nostre Compagnie qui ont cultiué cette belle Vigne, & qui l'ont entie-

rement acquise à IESVS-CHRIST. On m'a dit que de cent mille habitans, il n'en reste pas vn qui ne soit Chrestien. Cela s'est fait peu à peu, & Nostre Seigneur a tellement beny les trauaux de ces bons ouuriers, que Monseigneur Christofle de Saa Archeuesque de Goa, & Primat de toutes les Indes, apres auoir continué sa visite en cette Isle de trois en trois ans, a donné ce beau tesmoignage à la vertu de nos Peres, qu'à la premiere fois qu'il visita cette Eglise, il y auoit cinquante mil Chrestiens fort bien instruits, & que reuenant trois ans apres, il y en auoit trouué soixante & dix mil. Enfin l'erreur a tout à fait cédé à la verité, & les Demons ont quitté la place au vray Dieu, qui est adoré en toute cette Isle.

Entre les autres grands Personnages que ie trouuay en la Maison des Peres de la Compagnie, i'eus vne grande consolation d'y rencontrer le R. P. Estienne Crucius François de nation, qui en sa ieunesse estant en Portugal, fut receu en nostre Compagnie, & puis fut enuoyé aux Indes où il a trauaillé bien des années avec tant de benediction, qu'on le tenoit pour vn des plus illustres Personnages de toutes les Indes. Il auoit si parfaitement appris les deux langues du pais, la Canarine, qui est vulgaire, & la Maraste, qui est comme chés nous la Latine, qu'il les parloit mieux que ceux mesmes du pais, & qu'il auoit imprimé plusieurs Liures en l'une & l'autre langue

gue sont estimez de tout le monde, & ie vis vn fort beau Poëme de la Passion de Nostre Seigneur que les Chrestiens chantoient en l'Eglise sur le soir tous les Vendredys du Carefme, & la deuotion du-roit vne grande partie de la nuict avec vn concours si grand, que de Goa mesme ils venoient ordinairement dix ou douze mille hommes pour assister à cette belle deuotion.

Mais la reputation que ce bon Pere auoit meritée par sa vertu, estoit bien plus grande que celle de son bel esprit. Nos Peres & les estrangers le tenoient pour vn grand Sainct. Il fut employé en plusieurs Missions, & dans nos Maisons il eut toutes les charges les plus honorables, où il fit tousiours paroître vn esprit d'vn vray Apostre: & enfin estant sur l'âge, mais tousiours plein de courage, il vint acheuer sa vie parmy ses Neophytes, qui le reconnoissoient tous comme leur Pere.

Ie demeuray trois mois avec ces bons Peres, avec lesquels ie tafchay de m'emploier au seruice du prochain. Ce fut-là que i'appris la Langue Canarine, en laquelle ietrouuay vne telle facilité, que l'on iugea que ie pouuois entendre les Confessions, & precher.

CHAPITRE V.

Le Retour à Goa iusques au départ pour la Chine.

A Pres trois mois de sejour à Salfete, ie fus rappellé en nostre Maison Professe de Goa, où mon employ estoit, dans la prison, dans les Galeres, & l'instruction de tous les esclaves des Portugais.

Mais vn mal-heur arriua dans vne des prisons qui me donna bien de l'affliction, & qui me fit bien pourtant reconnoistre la Prouidence de Dieu en ma conduite. I'auois accoustumé d'aller tous les Dimanches dans vne prison, qui est destinée à ceux qui sont condamnez à trauailler aux poudres, ie ne sçay par quelle raison i'y allay le Samedy, au lieu du Dimanche. I'y fis vne exhortation; apres laquelle ie fus estonné que plusieurs me demanderent de se confesser & le firent avec beaucoup de larmes. Ny eux ny moy ne sçauions pas à quoy cette grace de Dieu deuoit aboutir: mais Dieu auoit son dessein. Le lendemain sur les deux heures, iustement au temps que i'y allois ordinairement, il arriua par la faute d'vn prisonnier qu'vne bluette de feu tomba sur les poudres qui estoient en grande abondance. Elles furent allumées en vn instant avec vn si grand fracas, que non seulement toute la prison, & plusieurs maisons voisines furent emportées; mais encores la grosse tour de la citadelle fut renuersée; on voyoit de grands pans de murailles

enleués avec vne telle violence, qu'ils tomboient bien loin de là, & qu'ils tuerent plusieurs personnes qui estoient en vne grande place de la ville. L'on dit que trois cens personnes y perirent miserablement.

Le bruit fut si horrible qu'on eust dit que toute la ville alloit estre abysmée, & nostre Eglise mesme, quoi que fort éloignée de là, en fut ébranlée. Tous nos Peres accoururent à ce mal-heur pour assister les ames & les corps de ceux qui estoient encore en vie; nous trouuions par les ruës, & particulièrement en cette grande place nommée Mondoui, des testes, des bras, des iambes, & des corps à demy viuants. Nous pensâmes d'abord au salut des ames, nous confessâmes plusieurs moribonds, & baptizâmes plusieurs Payens, qui estoient en mesme estat: puis nous fîmes porter & nous portâmes sur nos épaules à l'Hospitalles pauvres qui restoient en vie.

Il y auoit vne moitié de maison qui sembloit deuoir aussi-tost tomber, & envelopper dans ses ruines vne pauvre vieille que personne n'osoit aller secourir; vn de nos Peres y entra sans se soucier du danger qui le menaçoit, assista cette bonne femme, & sortit heureusement vn peu deuant que la maison tombast. Tous ceux qui furent tués, estoient naturels de Goa, à la reserue d'vn Portugais, qui estoit sorty à la campagne dans vn brancard: l'éclat d'vne grosse pierre le vint rencontrer, & le frappa si rudement au costé, que peu de iours apres il en mourut. Aussi-tost qu'il se sentit bles-

fé, il commanda à ses valets de le porter en nostre Maison pour se confesser. Nos Peres qui virent entrer celiçt, crurent que c'estoit moy qui estois ou mort ou blessé; sçachant bien que c'estoit le iour auquel i'allois à la prison: Mais Dieu auoit voulu que i'y allasse le iour precedent, pour sauuer les ames de ceux qui se confesserent, & me preseruer de ce malheur.

Pendant le temps que i'estois à Goa en 1621. nous receufmes la tres-agreable nouvelle de la Beatification de sainct François Xauier. Nos Peres voulurent temoigner à leur sainct Patron tout l'honneur que meritoit cette grande réjouïssance. Ils firent porter solennellement son sainct Corps tout entier, comme i'ay dit, depuis la premiere Eglise où il auoit esté iusques alors, que l'on nomme de sainct Paul, en la belle Eglise de la Maison Professe, où on le mit dans le magnifique tombeau qu'on luy auoit préparé au costé droict du grand Autel, où il repose à present.

CHAPITRE VI.

Le depart de Goa, & comme nous passâmes par Cochin, & par la Coste de la Pescherie.

A Pres auoir demeuré deux ans & demy partie à Goa, partie à Salsette, enfin ie receus la bonne nouvelle de partir pour le Iapon. Je m'embarquay le douzième Avril de l'année 1622. avec vn Seigneur Portugais qui alloit commander

dans la Citadelle de Malaque. Nous allâmes en peu de iours iusques à Cochin, qui n'est éloigné de Goa que de cent lieuës: c'est vne Ville assez grande & de grand trafic, particulièrement pour le poivre que l'on y trouue en abondance, le port y est fort commode, les Eglises tres-belles; Nous y auons vn College où l'on enseigne toutes les sciences: c'est le premier de la Prouince de Malabar, à dix lieuës de Cranganor.

Nos Peres m'y receurent avec vne grande charité, & me vouloient retenir iusques au depart du Capitaine Portugais, qui voulut hiuerner à Cochin, croyant qu'il n'y auoit pas moyen d'aller à Malaque en cette saison là; mais il s'y arresta pour tousiours, car il y mourut, & en attendant de pouuoir partir, il luy falut aller au Ciel, comme i'espere, parce que c'estoit vn fort bon Chrestien.

Je ne iugeay pas à propos de rompre mon Voiage, en attendant si long-temps, i'entray dans vn autre Nauire où l'on me promit de me conduire à Malaque, nonobstant toute la mauuaise saison: mais nous ne fûmes pas plustost sortis du port de Cochin, que nous ressentîmes la merueille que tant de Liures ont rapportée. Sur l'endroit du Cap de Comorin il y a vne montagne nommée Gaté, laquelle en vn mesme temps a l'hiuer d'vn costé & l'esté de l'autre. Ce fut à nos dépens que nous experimentâmes combien cela estoit vray: car à l'endroit qui est plus proche de

Cochin, nous trouuâmes des vents si violents, & vne tempeste si rude, que pendant treize iours entiers nous pensions estre perdus. Mais Dieu nous mit en ce danger pour deliurer cinquante personnes qui estans encores engagées dans l'infidelité, en cette apparence d'une mort certaine, demanderent le saint Baptesme. Je les instruisis à la haste, & puis leur donnay le Baptesme, qu'ils receurent fort deuotement, & ils furent depuis fort bons Chrestiens.

Cependant la mer ne s'appaisoit point, & le vent nous pressoit si fort, que nous ne pouuions ny aduancer ny reculer: mais apres le treisième iour, enfin nous doublâmes le Cap de Comorin, & soudain nous eûmes vn temps doux, l'air serain, & la mer fort calme. Cela nous fit tenir à couuert du Cap, & pour éuiter les tempestes de la haute mer, au lieu d'aller droit à Ceylan, nous tirâmes vers la coste de la Pécherie, où se fait en si grande abondance cette fameuse pesche de perles. Les habitans sçauent le temps de l'année propre à trouuer ces belles larmes du Ciel, qui sont recueillies & endurcies dans les huïstres. C'est pour lors que les pescheurs s'aduancent en mer sur des barques, l'un d'eux se plonge dedans, attaché sous les aisselles avec vne corde, ayant la bouche pleine d'huyle, & vn sac au col: il va iusques au fond, & ramasse les huïstres qu'il trouue, il les met dans le sac, & quand il ne peut plus tenir son haleine, il fait signe, tirant la corde à laquelle il est attaché. Ceux

qui sont au batteau, le tirent incontinent en haut: on ouvre les huïstres qui sont dans le sac, où l'on trouue ordinairement plusieurs perles.

Ces pescheurs-là sont si bons Chrestiens, qu'apres qu'ils ont fait leur pesche, ils viennent ordinairement en l'Eglise, & mettent souuent de grosses poignées de perles sur l'autel. On me fit voir entr'autres vne chasuble qui en estoit toute couverte, & en ce pais-là elle estoit estimée deux cent mil escus: ie vous laisse à penser ce qu'elle vaudroit en Europe.

La principale Place de cette coste s'appelle Tutucurin, où l'on dit que se trouuent les plus belles perles de tout l'Orient. Les Portugais y ont vne Citadelle, & nos Peres vn fort beau College dés que Saint François Xauier, qui fonda le premier cette Chrestienté, y pescha tant d'ames qui sont les vrayes perles de la couronne de IESVS-CHRIST. Depuis il estoit arriué, ie ne sçay par quel malheur, que l'on osta cette maison à la Compagnie, & nos Peres s'estans retirés, l'on dit qu'en tout cét endroit il ne se trouuoit ny huïstre, ny perles: Mais aussi tost que le Roy de Portugal eut commandé qu'on nous remît en nostre maison, l'on vid reuenir les perles, comme si Dieu eût voulu dire, que tant que les pescheurs des ames feroient absents, il ne falloit pas attendre vne bonne pesche sur cette Coste.

Nous arriuâmes donc apres quinze iours de navigation en ce port du Tutucurin, où nos Peres,

nous voyans ainsi battus de la tempeste, & fort lassez, nous receurent avec des bontez extraordinaires. Mais nostre sejour y fut fort court: Apres vn iour de repos nous reprîmes nostre chemin dans vn esquif, sur lequel nous passâmes toute la Manche, qui est entre l'Isle de Ceylan & la Terre ferme. Il y a là des écueils fort dangereux, qu'on appelle Chilao, à trauers lesquels nostre barque nous mena fort heureusement.

CHAPITRE VII.

Nostre arriuée en l'Isle de Ceylan, & au Royaume de Negapatan.

Estant fortis de la Pescherie, nous allâmes passer vers l'Isle de Manar qui est petite, entre Ceylan & la Coste, mais pleine de fort bons Chrestiens que nos Peres gouernent, & instruisent avec grand soin. On nous inuita d'y entrer, mais nous nous contentâmes de les saluër pour aller au Royaume de Iafanapatan qui est en l'extremité de l'Isle de Ceylan.

Dans cette Isle se trouue la canelle. C'est vn petit arbrisseau qui pousse hors de terre plusieurs bastons assez longs & durs, il n'y a point d'autre fruit que l'écorce que nous appellons canelle. Tous les ans on dépouille ces bastons de leur robe, & tous les ans elle leur reuiet: Voilà comme Dieu a pourueu non seulement à la necessité, mais aux delices mesmes des hommes. Toute cette
Isle

Isle en est pleine, & hors de cette terre on n'en trouue point : Cela suffit pour enrichir tout le pais, & particulièrement le Royaume de Iafanapatan, qui en a beaucoup.

I'y trouuay des Religieux de Saint François, qui n'oublierent rien pour me caresser. Celuy qui commandoit à la Citadelle des Portugais, estoit Philippe de Oliueira de grande maison dans le Portugal, mais plus grand pour ses vertus, & pour le zele qu'il auoit de conuertir les infidelles de tout ce pais. Il y trauailloit incessamment, & il me fit des grandes instances pour m'arrester-là quelque temps, en attendant que nos Peres du pais de Malabar vinssent l'ayder en ce bel employ. Je luy dis que ie n'eusse rien eu plus à cœur que de seconder vn si bon dessein, si ie n'eusse esté appellé ailleurs, & que ces autres bons Ouuriers qu'il auoit appellez, viendroient bien tost, & feroient beaucoup mieux que moy.

Je ne fus pas trompé dans mon esperance, parce que l'année d'apres nos Peres arriuerent, & trauaillerent si heureusement avec ce bon Gouverneur, qu'ils baptiserent en peu de temps dans ce seul Royaume, iusques à trente-mil Payens.

Quand i'eus demeuré là peu de iours, ie trouuay vn nauire propre pour aller vers vne Coste nommée Coromandel où est le port de Negapatan tenu par les Portugais, qui y ont vne fort iolie ville avec vne Citadelle, & vn College de nos Peres: Sur tout, i'y trouuay vne magnifique Eglise

que les Portugais ont bastie, & qu'un Roy voisin a fort bien rentée, quoy qu'il soit encore Idolâtre; ce qui me donna bien de l'estonnement. Mais ie fus fort affligé quand ie vis hors de cette ville plusieurs Temples où l'on adoroit & sacrifioit encore aux Idoles, parce que ce Roy le vouloit, qui faisoit du bien aux Eglises du vray Dieu, & qui neantmoins seruoit encore les diables.

Ie voulois alors passer à Meliapor qu'on appelle Saint Thomas, qui est sur cette Coste de Coromandel, à huit iournées de Negapatan: ie desirois avec passion d'y voir le fameux tombeau de ce premier Apostre des Indes le glorieux Saint Thomas, où se void tous les ans le grand miracle de la pierre sur laquelle on tient que cét Apostre fut percé de lances. On dit que cette pierre est ordinairement fort blanche, sans aucune marque de sang: mais qu'au iour de sa Feste pendant la Messe, elle deuiet rouge peu à peu, & toute teinte de sang dont elle distille quelques gouttes.

C'est-là où le second Apostre des Indes Sainct François Xavier priant iour & nuict auprès de ces saintes Reliques, prit la dernière resolution de s'en aller au Japon, où il fonda cette belle Eglise qui a donné au Ciel tant de Martyrs, & qui est demeurée ferme dans la persecution la plus longue que nous scachions estre encore arriuée à l'Eglise depuis les Apostres. I'auois grand besoin d'aller prendre dans ce lieu, l'esprit de ces deux grands Saints; mais on m'asseura que si i'y allois, ie serois

obligé de m'y arrester six mois, parce que dans toutes ces mers, les vents changent de six en six mois, & ceux qui portoient à Meliapor ayans commencé, les autres qui seruent au retour, ne deuoient venir que six mois apres.

CHAPITRE VIII.

Nostre arriuée à Malaque, avec quelques particularitez de cette Ville.

NOus partîmes donc de Negapatan le vingt-quatrième Iuin iour de Saint Iean Baptiste, & parce que la saison estoit desia fort aduancée, les vents propres pour aller à Malaque commençoient à nous manquer, ce qui nous arresta vn mois & quelques iours sur la mer, encore que le chemin ordinairement soit au plus de quinze iours.

Mais encore eûmes-nous bien de la peine à y arriuer, & sans vn secours manifeste de la sainte Vierge, nous estions perdus. Nostre vaisseau estant arriué en veuë du Cap qu'on nomme Rachado fort près de Malaque, donna sur vn banc de sable, & demeura immobile. Nous n'auions point d'esperance d'en pouuoir sortir par des aydes humaines: le Pilote se desesperoit, & crioit à pleine teste qu'il estoit perdu. Je luy donnay courage, & à tous les Matelots, leur disant que Dieu nous assisteroit par les prieres de sa sainte Mere: que nous nous missions tous en prieres; ce qu'ils firent fort deuotement. J'auois par bon-heur dans

mon Reliquaire vn des cheueux de la saincte Vierge: ie le pris, & le liant avec vne longue chorde, ie le plongeay dans la mer. Ce fut vne merueille tout éuidente; à peine auions nous dit vne fois le *Pater & l'Aue Maria*, que nostre nauire, sans que personne de nos gens y trauaillât, apres auoir demeuré long-temps immobile, fortit de ce fable avec vne vehemence extrême, & fut poussé en mer. Chacun s'écria de ioye & d'étonnement: nous nous embrassions les vns les autres, & ravis de la grace que nous venions de receuoir, nous changeâmes nostre priere en vne cordiale action de graces, que nous fimes tous à la grande Reyne de la Mer, nostre tres-fauorable Liberatrice.

Le lendemain vingt-huictiesme Iuillet 1622. nous abordâmes heureusement au port de Malaque, où ie fus obligé de m'arrester neuf mois entiers, parce que les vens propres pour aller à la Chine, auoient desia cessé; ie diray apres l'employ que l'on me donna pendant ce temps-là: mais le Lecteur sera bien aise que ie dise sommairement ce que i'ay veu de remarquable en cette ville si renommée.

Malaque est vne ville de terre ferme, vis à vis de l'Isle de Somatra; elle a vn des plus beaux ports de toutes les Indes où l'on peut aborder en tous les temps de l'année, ce qui ne se trouue point ny à Goa, ny à Surrate; ny à Cochin, ny que ie sçache en aucun autre port de l'Inde Orientale, où personne ne peut entrer depuis le commencement de Iuin iusques à la fin de Septembre, parce

que les vents qui durent pendant ces quatre mois, en rendent l'abord impossible, outre que les flots portent tant de sable contre les ports: qu'ils les ferment entierement, iusques à ce que les vents qui commencent en Octobre soufflants de l'autre costé, repoussent en mer tout ce sable, & ouurent les ports.

Cette incommodité ne se trouue point au port de Malaque, il est tousiours commode pour les nauires qui viennent, aussi le trafic y est fort grand: on l'appelloit autrefois *Aurea Chersonesus*. L'on y apporte les soyes & les toiles de la Chine, toutes sortes d'espiceries & d'autres richesses de l'Orient: Les Portugais l'osterent il y a cent ans ou enuiron au Roy des Acenois, & apres l'auoir souuent vaincu par mer & par terre, l'ont tenuë paisiblement, iusques au temps que les Hollandois les en ont miserablement chassés, comme ie diray apres.

Quand i'y entray, i'y trouuay vne fort belle Ville que les Portugais ont bastie, avec vne Citadelle bien forte & bien garnie; il y auoit plusieurs Eglises richement ornées, où la deuotion des peuples estoit admirable; on n'y comptoit que cinq Parroisses, mais les Monasteres des Religieux estoient en bien plus grand nombre: le College de nostre Compagnie y estoit grand & remply de plusieurs grands Personnages, qui faisoient de grands biens à toute cette Ville, ou les Estrangers venoient de toutes parts.

CHAPITRE IX.

*Diuerses sortes de fruits qui sont à Malaque & aux
environs.*

ENcore que Malaque ne soit qu'à deux de-
grés de la ligne, & que par consequent la
chaleur y soit fort grande, le séjour y est pourtant
fort beau, & la terre porte quantité de fruits, dont
les vns sont communs à toute l'Inde, les autres ne
se trouuent point hors de ce territoire, qui n'est pas
grand, mais qui est tres fertile.

Il n'y a que fort peu de fruits semblables à ceux que
nous auons en Europe: car ils n'ont ny pommes ny
poires, ny prunes. Il y a des treilles qui portent des
raisins tout le long de l'année, mais ils ne meurissent
iamais bien, & le vin qu'on en fait, deuient inconti-
nent aigre. La raison paroistra extraordinaire, mais
elle est pourtant veritable & commune à toute cette
Zone Torride, où par vne merueille bien grande,
les raisins ne sçauoient meurir faute de chaleur &
de Soleil, ce qui pourra sembler ridicule.

La raison pourtant en est naturelle. Le Soleil en
ce país donnant à plomb sur la terre devoit tout
brûler & rendre le país inhabitable, comme les
Anciens l'ont crû; mais ils ne sçauoient pas le se-
cret de la Prouidence, qui a voulu que ce país fust
le plus habité du monde; parce que c'est pour lors
que le Soleil estant ainsi fort, attire tant d'exhalai-
sons & de vapeurs, que c'est pour lors l'hyuer du

païs : les vents sont grands, les pluyes continuelles qui empeschent les raisins de meurir; parce que c'est depuis Iuin iusques en Septembte que le Soleil se tient si caché, qu'on ne le void quasi point. J'ay veu en nostre Maison vne treille où il y auoit tousiours trois sortes de raisins, les vns en fleur, les autres à demy meurs, & les autres entierement meurs, comme ils le peuuent estre en ce pais-là.

Je n'y ay point veu de nos meilleurs fruits d'Europe; mais il y en a de tant d'autres façons, que me trouuant vne fois en vne table, où l'on m'auoit inuité, j'en comptay onze de diuerses sortes de fort excellens que ien'auois iamais ny vus, ny ouïs nommer. Il y a des forests entieres de ces belles palmes qu'on appelle Cocos, & qui sont si renommées, parce qu'avec ces arbres on peut bastir, équiper, auitailler, & charger vn nauire comme racontent toutes les Histoires des Indes: mais i'y trouue vne chose tout à fait admirable que peu de gens ont remarquée. C'est que pour rendre ces arbres là bien fertiles, il faut que les hommes habitent deffous leurs branches. Je ne sçay si c'est le soufflé des hommes qui leur sert, ou s'il y a quelque secrette sympathie que la Nature nous a cachée.

Je ne veux rien dire des autres fruits qui se trouuent aussi bien au reste des Indes, comme à Malaque, les ananas, les jambi gros comme des pommes, fort bons à la santé, les mangues à peu près semblables aux péches, mais on les falle comme les oliues, les figues des Indes qui durent toute

l'année, & sont plus longues, mais moins grosses que les nostres. Le carambolas est gros, comme nos plus grosses prunes, la figure & la couleur sont différentes, mais il a presque le mesme goust. Les papaias sont comme de petits melons; mais ils viennent sur des arbres, & ils sortent quasi tous ensemble.

Le plus beau de tous ces fruiçts est le durion, qui ne se trouue que dans les terres de Malaque; il est gros comme nos plus gros pavis: il a vne peau fort dure, & dedans il est plein d'une liqueur blanche, épaisse & sucrée: elle est entierement semblable au blanc-mangé, qu'on sert aux meilleures tables de France; c'est vne chose fort saine, & des plus delicates qu'on puisse manger.

Je serois trop long, si ie disois toutes les autres sortes de choses que porte cette terre: ie sçay bien qu'il y a fort peu de fleurs; parce que le Soleil y est trop chaud, & i'ay remarqué vne prouidence de Dieu fort particuliere en ce qu'à peine trouuerez-vous en toute la Zone Torride, vn fruit qui ne soit couuert d'une bonne peau pour se défendre de la chaleur du Soleil.

CHAPITRE X.

*Mon seiour dans Malaque pendant neuf mois,
& mon arriuée à la Chine.*

EN attendant que les vents propres pour la nauigation de la Chine, se leuassent, & nous donnassent

donnassent moyen d'aller sur mer, nos Peres, qui estoient en petit nombre, & auoient beaucoup à faire, me prierent de les ayder en leurs trauaux, ce que ie fis tres-volontiers, tant à la ville, qu'à la campagne; en l'vne & en l'autre nous trouuions tant d'occupations que le temps de ces neuf mois ne me dura point.

L'on me ioignit à vn excellent personnage le P. Gaspar Ferreira Portugais, qui auoit la charge de conuertir & d'instruire les infideles, nous fûmes ensemble pendant quelques mois, & Dieu nous fit la grace de baptiser au moins deux mil Idolatres. Ce bon Pere mourut apres dans le Royaume de Bangala, & le bruit commun fut que la Sainte Vierge l'estoit venuë voir, & consoler en sa mort.

Celuy qui estoit Recteur en nostre College de Malaque lors que i'y estois, s'appelloit le Pere Diego Rebellus homme d'vne tres-excellente vertu. En mesme temps le P. Pierre Gomez à son depart pour Bengala, prit congé de luy, & l'embrassant, luy dit, ie vous quitte maintenant mon bon Pere; pour aller où mes Superieurs m'enuoient: mais sçachez que dans peu de mois nous nous deuons trouuer tous deux en vn beau chemin, où nous nous verrons, & nous aurons vne tres-grande consolation. Ce que ce bon Pere auoit predict, arriua ponctuellement: ils moururent tous deux au premier iour de l'année 1623. l'vn à Malaque & l'autre à Bengala: ce qui nous fait croire, que la prophetie a esté entierement accomplie, & que ces deux bons Peres

font allez de compagnie dans le Paradis.

En ce mesme temps le Pere Iules Cesar Margico arriua de Macao , & apporta la bonne nouvelle de la victoire que les Portugais auoient remportée sur les Holandois qui estoient venus attaquer Macao avec vne puissante armée, que les Portugais auoient entierement défaite & mise en fuite, apres auoir pris le Canon, & tué plusieurs de ces grands ennemis de toute la pieté dans l'Orient. Cette nouvelle reioüit merueilleusement toutes les Indes, l'on en fit de grands feux de ioye, & des Processions Generales en action de graces d'un si grand bien fait:

Quelques temps apres ce Pere Margico alla au Royaume de Siam, precher notre sainte Foy: ce qu'il fit avec tant de succez, qu'il gagna le cœur du Roy, se rendit amis les Principaux du royaume, & fonda vne belle Eglise. Quelques Soldats Espagnols qui se trouuoient pour lors en cette Cour, troublerent le progres du saint Euangile, & irriterent le Roy par vne grande trahison qu'ils firent, & qui leur reussit fort mal: on les surprit, & ils furent punis selon leur merite. Mais le Roy qui iusques alors auoit fauorisé les Chrestiens, deuint leur ennemy, encore qu'il reconnût bien l'innocence du Pere Margico, qui ne quitta pas son entreprise de publier tousiours I E S V S - C H R I S T, iusques à ce qu'un mauuais Chrestien que le bon Pere auoit souuent repris de sa méchante vie, l'accusa vers les Payens, & apres l'auoir fait mettre en prison les fers aux pieds, luy donna du poison qui le fit mourir dans

peu de iours, ruinant toute cette nouvelle Chrestienté que ce grand seruiteur de Dieu auoit commencée.

Enfin apres auoir attendu neuf mois le temps propre pour prendre la route vers la Chine, le Pere Anthoine Cardin & moy entrâmes dans vn bon vaisseau qui alloit à Macao. Le Chemin ne dura qu'vn mois, mais nous échapâmes vn grand danger d'estre pris par les Hollandois. Nous rencontrâmes quatre de leurs vaisseaux sur la Coste de Ciampa, qui nous poursuiuirent viuement, nous ne pouuions pas échaper, si la nuit ne fût heureusement suruenüe, laquelle nous donna temps de reculer, & de nous mettre à couuert dans le port d'vne petite isle que nous auions déjà passée. Cela nous reüssit fort bien parce que les Hollandois croyans que nous fussions allez plus auant vers la Chine, nous suiuirent sur cette route, où ils n'auoient garde de nous rencontrer. I'attribuay ce bon succez aux intercessions de Saint Anthoine de Padouë : auquel nous eûmes recours dans ce danger ineuitable.

Nous trauersâmes heureusement toute cette grande mer de la Chine, & le Golphe d'Ainan que i'ay depuis passé quinze fois, & souuent avec de bien grands perils : à cause des grandes tempestes qui sont ordinaires en ce quartier, où il y a des isles en si grand nombre qu'on en compte iusques à dix-mille. Dieu nous donna vne fort heureuse nauigation, de sorte qu'enfin le 29. May de l'année 1623. nous arrivâmes au port de Macao en la Chine, quatre ans &

demy apres mon départ d'Europe. Chacun peut penser quelle consolation i'auois de me voir en ce grand Royaume , apres lequel i'auois si long temps soupiré.

CHAPITRE XI.

De quelques remarques particulieres du Royaume de la Chine.

A Pres tant de bons Autheurs qui ont escrit au long les beautez du royaume de la Chine, qui sans doute est le plus grand, & à mon auis, le plus riche du monde, ce seroit vne chose superflue d'en écrire icy au long; neantmoins le sejour de plus de douze ans que i'y ay fait, & les grandes raretez de ce beau Pais, semblent m'obliger à dire quelque chose de ce que i'y ay veu touchant sa grandeur, ses richesses, & ses coustumes.

La Chine donc commence depuis le 18. degré d'élevation iusques au 48. de sorte que la temperature de l'air est bien differente, puisqu'elle a quelques endroits en la Zone Torride, & que les dernieres terres sont bien auant dans la Temperée: Elle est diuisée en quinze Prouinces, qui à dire le vray sont chacune vn bien grand Royaume. Aussi la grande estenduë de leur pays & l'abondance des biens que l'on y possede, les a rendu si presomptueux, qu'ils se persuadent que la Chine est tout ce qu'il y a de plus beau dans toute la terre; & ils sont bien estonnez quand ils voyent nos Mappes,

mondes, où leur Royaume paroît si petit, en comparaison du reste de la terre. Ils en vſent bien autrement, car en leurs cartes ils depeignent le monde carré, & mettent la Chine au milieu (aussi l'appellent ils Chon Coc qui veut dire Royaume du milieu) peignent la Mer au deſſous, en laquelle ils ſement quelques petites Isles, l'une est l'Europe, l'autre l'Affrique, l'autre le Japon, en quoy nous leur auons bien fait voir qu'ils estoient bien moins ſçauans que nous.

Le peuple de ce Royaume est si nombreux, que ie ne croy pas me tromper si ie dis qu'il y a dans la seule Chine deux fois plus de monde qu'en toute l'Europe, ceux qui sont allez iusques au bout de cet Empire, disent des choses qui semblent incroyables des principales villes qui sont Pequín, Nanquin, & Hanchéau, où ils disent qu'il y a quatre millions d'ames en chacune: ie n'en diray rien, parce que ie n'ay pas esté si auant dans le país, mais i'ay veu la ville de Canton qui est la quatrième de la Chine, où i'ay trouué vn peuple innombrable. Elle est fort grande, les ruës fort larges, & tousiours si pleines de monde, que i'auois peine d'y passer. Et ce qui m'a le plus estonné, c'est que les riuieres sont autant habitées que la terre ferme. Il y en a vne, en cette ville de Canton de deux grandes lieuës de large: ie la vis toute couuerte de Nauires, dont les masts me sembloient vne grande Forest, & ie iugeay qu'il y en auoit bien au moins vingt mille, distinguées en ruës, à trauers lesquelles vont des barques

qui portent tout ce qui est nécessaire à ceux qui habitent ces maisons flottantes.

On fait estat qu'en la Chine il y a bien deux cens cinquante millions d'ames, & on le coniecture par vn tribut duquel personne n'est exempt, non pas mesme le Roy : chacun paye vn Iules qui est environ six sols, pour l'entretien de sept cens mil soldats qui gardent cette fameuse muraille de quatre cens lieues, comptant les Montagnes, qui separent la Chine de la Tartarie. Ce tribut monte tous les ans à deux cens cinquante millions de Iules, d'où l'on coniecture le grand nombre d'ames qui sont à la Chine, desquelles, hélas ! i'ay souuent fait le compte que tous les ans, au moins cinq millions descendent aux Enfers, & nous pourrons demeurer les bras croisez dans vn si grand opprobre que **I E S U S - C H R I S T** souffre.

CHAPITRE XII.

Des richesses de la Chine.

LEs richesses de ce païs sont innombrables ; il y a plusieurs mines d'or, grande quantité de fort belles soyes, avec lesquelles on fait ces belles estoffes de la Chine: il y a du musc en grande abondance, la terre y est merueilleusement fertile, en toutes les choses qui seruent à la necessité & aux delices, à la reserue du vin qui n'y vient point, non pas seulement pour la cause que i'ay alleguée parlant de la Zone Torride, sous laquelle il n'y a qu'une

partie de la Chine, mais nous n'en sçauons point d'autre raison que l'experience, ce qui nous a fait voir que les raisins n'y meurissent iamais bien, & que le vin qu'on en tire, deuiet incontinent aigre: il y a du bled parmy eux, mais ils ne se mettent pas en peine d'en faire du pain, parce que le ris leur semble meilleur; & pour moy ie vous auoüe que quand i'estois là, ie ne me souuenois, & ne me souciois non plus du pain, que ie me soucie maintenant de leur ris.

Il ne faut pas croire qu'ils le mangent en potage comme nous, ny qu'on le mette en paste comme nous faisons le pain, ils le mangent cuit, mais dans vne eau si moderée, que quand il est cuit, il demeure sec, & les grains sont encore entiers, mais mollets, & ils disent qu'en vn morceau, ils mangent plusieurs pains frais. Il me semble que leur ris est beaucoup meilleur que le nostre; il ne s'enfle pas tant, & ne charge point. Le mot parmy eux qui signifie le disné ou le soupé, veut dire manger du ris, ils ne croiroient pas auoir mangé, s'ils n'auoient eu du ris, comme nous auons le pain. De leur bled ils en font quelques gasteaux qui leur seruent comme de pitance.

Leur boisson ordinaire est l'eau toute pure, mais chaude, & cuite dans les mesmes marmites, ou se cuit le ris: ils se mocquent de nous, quand on leur dit que nous beuons frais, & ils disent que cela nous cause beaucoup de maladies desquelles ils ne sçauent pas mesme le nom. Je ne

ſçay pas s'ils ſe trompent, mais ie ſçay bien que dans tous les païs où i'ay eſté de la Chine, Tunquin, Cochinchine, pendant trente ans, ie n'ay iamais ouy parler de gouttes, de pierre ny de grauelle. De peſte, ny de maladie populaire, il ne s'en parle du tout point, & ce qui eſt bien plus merueilleux, pendant tout ce temps-là, ie n'ay iamais ouy parler d'aucune mort ſubite; mais i'attribuë cela pluſtoſt à la bonté de l'air, & à la qualité des viandes qu'ils mangent, leſquelles ſont fort bonnes pour la ſanté.

CHAPITRE XIII.

De l'usage du Tay.

L'Une des choſes, qui contribuent à mon aduis le plus à la grande ſanté de ces peuples, qui arriuent bien ſouuent à la derniere vieillesſe, eſt le Tay dont l'usage eſt fort commun en tout l'Orient, & que l'on commence de connoiſtre en France, par le moyen des Hollandois, qui l'apportent de la Chine, & le vendent à Paris trente francs la liure; qu'ils ont achetë en ce païs-là huit ou dix ſols, & encore voy-ie qu'ordinairement il eſt fort vieil, & gâté: c'eſt ainſi que nos François laiffent enrichir les Eſtrangers dans le negoce des Indes Orientales, d'où ils pourroient tirer toutes les plus belles richesses du monde, s'ils auoient le courage de l'entreprendre auſſi bien que leurs voiſins, qui ont moins de moyens d'y reüſſir qu'eux.

Le

Le Tay est vne feüille grande comme celle de nos grenadiers, elle vient en des arbrisseaux semblables au myrrhe, il n'y a dans tout le monde que deux Prouinces de la Chine, où elle se trouue: la premiere est celle de Nanquin, où vient le meilleur Tay, qu'ils appellent Chà, l'autre est la Prouince de Chincheau. La recolte de cette feüille, se fait en ces deux Prouinces, avec le mesme soin, que nous faisons nos vendanges: l'abondance en est si grande qu'elles en ont assez pour fournir le reste de la Chine, le Japon, le Tunquin, la Cochinchine, & plusieurs autres Royaumes, où l'usage du Tay est si ordinaire que ceux qui n'en prennent que trois fois le iour, sont les plus moderez: plusieurs le prennent dix ou douze fois, ou pour mieux dire à toute heure.

Quand cette feüille est ceuillie, on la fait bien secher au four, puis on la ferme dans des vases d'estain qui soient bien bouchez, parce que si elle s'éuante, elle est perduë, & n'a aucune force comme le vin qui est éuanté. Je vous laisse à penser si Messieurs les Holandois ont bien soin de cela, quand ils la vendent en France: pour connoistre si le Tay est bon, il faut voir s'il est bien vert, amer, & sec en sorte qu'il se brise avec les doigts; s'il a tout cela, il est bon, autrement assurez vous qu'il ne vaut pas beaucoup.

Voicy la façon de laquelle se seruent les Chinois pour prendre le Tay: ils font bouillir de l'eau dans vn vase bien net, quand elle bout bien, ils

la retirent du feu, & y mettent cette feüille, selon la proportion de l'eau; c'est à dire le poids d'un escu de Tay, sur vn bon verre d'eau, il couurent bien le vase, & quand la feüille va au fons de l'eau, c'est pour lors qu'il est temps de la boire, parce que c'est lors que le Tay luy a communiqué sa vertu, & l'a renduë rougeatre: ils la boient la plus chaude qu'ils peuuent; si elle est refroidie, elle ne fera pas vtile. La mesme feuille qui est demeurée au fons du vase, peut seruir vne seconde fois, mais alors on la laisse bouïllir avec l'eau.

Les Iaponnois prennent autrement le Tay, car ils le mettent en poussiere, puis le iettent dans l'eau bouïllante, avec laquelle ils auallent tout: ie ne sçay pas, si cette maniere de le prendre est plus salutaire que la premiere; ie me suis tousiours seruy, & bien trouué de celle qui est commune parmy les Chinois. Les vns & les autres meslent vn peu de sucre avec le Tay pour en corriger l'amertume, qui pourtant ne me semble pas desagreable.

Les vertus du Tay sont trois principales. La premiere est de guerir, & d'empescher les douleurs de teste, pour moy quand i'auois la migraine, en prenant du Tay, ie me sentoie si fort soulagé, qu'il me sembloit qu'on me tiroit avec la main, tout mon mal de teste: parce que la principale force du Tay est d'abatre les vapeurs grossieres qui montent à la teste, & nous incommodent. Si on le prend apres le souper, ordinairement il empes-

che le sommeil : il y en a pourtant quelques-vns que le Tay fait dormir , parce que n'abbatant que les vapeurs les plus grosses il laisse celles qui sont propres au sommeil. Pour moy i'ay experimenté assez souuent que quand i'estois obligé d'oüir toute la nuit les confessions de mes bons Chrestiens, ce qui arriuoit souuent , ie n'auois qu'à prendre du Tay à l'heure que i'eusse commencé à dormir, ie demeuerois toute la nuit sans estre pressé du sommeil, & le lendemain i'estois aussi frais que si i'eusse dormy à mon ordinaire ; ie pouuois faire cela vne fois la semaine, sans estre incommodé. Ie voulus vne fois le continuer pendant six nuits consecutiues , mais à la fixième ie demeuray entiere-ment épuisé.

Le Tay ne sert pas seulement à la teste, il a vne merueilleuse force à soulager l'estomach, & à aider la digestion, aussi d'ordinaire plusieurs en prennent apres le dîné ; apres le soupé on n'en prend pas ordinairement si l'on veut dormir.

La troisiéme chose que faict le Tay est de purger les reins contre la goutte, & la grauelle, & c'est peut-estre la vraie cause pourquoy ces sortes de maladies, ne se trouuent point en ces pays là, comme i'ay dit cy-deuant.

Ie me suis vn peu estendu sur le discours du Tay, parce que depuis que ie suis en France, i'ay eu l'honneur de voir quelques personnes de grande condition, & d'vn excellent merite, de qui la vie & la santé sont extrêmement necessaires à la France,

qui s'en seruent avec profit, & qui ont eu la bonté de vouloir que ie leur disse ce que mon experience de trente ans m'auoit appris de ce grand remede.

CHAPITRE XIV.

De la Religion, & des coutumes de la Chine.

LEs Chinois sont pleins d'esprit, & neantmoins iusques à maintenant ils ont vescu dans les tenebres, & dans vne profonde ignorance de ce qui est le plus important en la vie, qui est la connoissance du vray Dieu, & de la vraye maniere de le seruir. Il y a parmy eux trois sortes de superstitions: la premiere est celle du Roy & de tous les nobles qui adorent le Ciel materiel, avec les astres. Ils ont ordinairement à la porte de leurs maisons de belles Colomnes fort hautes, sur lesquelles tous les matins on brûle des parfums, parce que la fumée va contre le Ciel auquel ils font cette reconnoissance: & quelques villes; principales ont aux quatre coins des Temples dedies au Ciel, au Soleil, à la Lune, & à la Terre.

La seconde sorte est des Idolatres, qui adorent certains Dieux particuliers qui ont esté autresfois leurs Roys: il y a parmy eux des Temples, & plusieurs Idoles, mais à dire le vray les Bonzes n'y sont pas estimez comme au Japon, ny mesme comme au Tunquin & à la Cochinchine où on les appelle Says. Vn de leurs faux Dieux, est vn certain Con-

fufius, qui comme i'ay dit en mon histoire de Tunquin, leur a donné leurs Loix, & a inuenté leur lettres: il n'est pas croyable combien ils ont de respect pour luy, nous auons peine, de persuader aux Chrestiens qui se conuertissent, de ne fléchir pas les genoux deuant ses statuës, qu'ils ont presque tous dans leurs maisons, & ceux qui ont fait courir le bruit que les Iesuites permettent cette Idolatrie à leurs Neophytes, me permettront de leur dire qu'ils sont tres-mal informez. Et s'ils vouloient prendre la peine, que prennent les Iesuites d'aller en ce bout du monde à trauers tant de Mers, faire des Chrestiens en la Chine, ils verroient bien qu'on a tort de les Calomnier: Mais ils ne s'estiment iamais plus heureux que lors qu'il font du bien & qu'ils souffrent du mal.

La troisiéme secte est celle des Sorciers, qui sont en grand nombre, & fort méchans: ce sont ceux qui nous ont fait en tous ces Royaumes vne plus cruelle guerre: ie ne veux pas redire ce que i'en ay dit ailleurs, mais ce qui me rejouit en la Chine c'est que la Religion Chrestienne commence à s'y établir, & i'espere qu'avec le temps elle chassera toutes les fausses Religions de ce beau Royaume, où depuis que ceux de nostre Compagnie y sont entrez, il y a six vingt mil Chrestiens. Trente de nos Peres y trauaillent, diuisez en dix-sept Residences. Mais à present il y a vne bien plus grande esperance que iamais de voir toute la Chine Chrestienne.

Toute l'Europe a sceu le grand mal-heur arriué

en ce grand Royaume, en l'année 1643. Vn certain Eunuque favory du Roy se rendit si puissant, qu'il eut le courage de se faire Roy, & au preiudice de la Foy qu'il deuoit à son Prince, & à son bien-fa-cteur, il se faisit de toutes les meilleures places. Le Roy craignant de se voir à la discretion de ce rebelle prit vn Conseil indigne de sa condition, il fit mourir ses enfans, & puis se pendit luy mesme avec sa femme. Le tyran se trouuant le plus fort, vint bien-tost à bout de son mauuais dessein. Mais les Chinois ne pouuant pas souffrir la honte, d'auoir pour Roy vn valet, & vn criminel, se resolurent d'apeller à leur secours le Tartare, qui ne se fit pas prier deux fois.

Il se seruit de l'occasion qu'on luy presentoit en luy donnant le passage libre de la muraille, il entra dans la Chine avec quatre cens mil hommes de pied, & cinquante mil cheuaux; d'abord il donna la fuitte à l'Eunuque, qui depuis n'a iamais paru; mais les Tartares apres auoir chassé vn tyran, les sont deuenus eux mesmes, ils ont trouué que la Chine valoit bien mieux que leur país, ils s'y sont rendus les Maistres, & de quinze Prouinces, ils en ont occupé quatorze; les Chinois qui ont eu le plus de courage, ont fait vn Roy de la famille mesme du dernier deffunct, qui par l'assistance d'vn braue general d'armée, mais tres-bon Chrestien nommé Achillée, a recouuré sept ou huit Prouinces. Il s'est affectionné à la Religion Chrestienne, & par le Conseil de ce bon Achillée, il a permis à sa mere, à sa femme, à son fils aisné de se

faire baptiser. Depuis peu i'ay eu nouvelle que le Roy mesme a demandé le Baptesme: c'est ce qui fait esperer que bien tost toute la Chine adorera IESVS-CHRIST, & chassera tous les Demons qu'elle a honorez iusques icy.

En ce grand pais iusques à maintenant tout le credit auoit esté pour les lettres, & les armes estoient sans estime. Chacun sçait la grande ceremonie qu'ils gardent à leurs examens pour faire les Docteurs, mais pourtant à dire le vray, ie trouue que leur science est bien confuse, en comparaison de celle qui est parmy nos sçauans d'Europe: ils emploient quasi toute leur vie à sçauoir lire, & encoren'y sçauent-ils pas tout ce qu'il faut sçauoir, parce qu'ils ont quatre vingt mil caracteres, c'est à dire autant que de mots, personne ne les sçait entierement: nos Peres pour en apprendre suffisamment, s'y addonnent pendant quatre ans avec le mesme soin qu'on met pour apprendre tout le cours de la Theologie. Je laisse à penser si cela est fort agreable à des personnes qui ont l'esprit plein de toutes les belles sciences d'Europe: mais le desir de conuertir les ames faiçt trouuer cette occupation fort douce.

Tous les Chinois portent les cheueux longs, & se coëffent aussi bien que les femmes: ils conferuent leur cheuelure avec tant de soin; qu'ils ayment quasi autant qu'on leur coupe la teste que les cheueux.

Il est vray que les femmes n'y sortent iamais, &

qu'elles ont les pieds si petits qu'elles ne sçauroient marcher sans estre souëtenuës. Quand ie suis venu en Europe, ie portois quelques vns de leurs souliers qui sont si petits que i'auois peine d'y mettre deux doigts.

CHAPITRE XIV.

Mon seiour d'un an, dans Macao ville de la Chine tenuë par les Portugais.

Estant arriué en ce beau Royaume, mon premier sejour fut à Macao, où l'on me retint vn an, pendant lequel ie m'employay de tout mon pouuoir à me rendre familiere la langue du Japon, où ie pretendois aller au plustost.

Macao est vn port, & vne Ville dans la Chine, que les Portugais y ont bastie & fortifiée, avec la permission du Roy de la Chine, auquel ils payent tous les ans vingt deux mil escus de tribut. Il ya cent ans ou enuiron que cette permission leur fut donnée: l'vn des principaux Fondateurs fut le brave Pierre Veillo, qui merita par sa charité, que Saint François Xauier luy promit qu'il sçauroit le iour de sa mort. C'estoit vne langue de terre proche de la Mer, où certains Pirates s'estoient retirés, & faisoient plusieurs courses dans la Province de Canton, qui est la plus proche de la Mer. Les Chinois pour se deliurer de ces brigants, apellerent les Portugais à leurs secours, & leur permirent de prendre ce poste, s'ils pouuoient en chasser

chasser ces mauuais voisins. Les Portugais qui ne desiroient pas mieux que de mettre vn pied dans la Chine, allerent à main armée contre cette troupe de voleurs, les chasserent facilement, & commencerent à bâtir comme les Chinois leur auoient permis, sans neantmoins s'y fortifier, parce dans le traité qu'ils auoient fait, cela étoit expressement défendu. Mais quelque temps après les Hollandois les attaquèrent pour les en chasser; & l'eussent fait infailliblement, si Dieu n'eut combattu pour les Portugais, enuoyant vne certaine terreur panique aux Hollandois, qui entendans quelque coup de fauconneaux, qu'on auoit tiré à l'aduanture, & presque dans le dernier desespoir de sauuer la Place, se retirerent à la haste. Les Portugais les poursuiuirent si à propos, qu'ils les taillerent en pieces, puis ils se seruirent de cette occasion pour fortifier la place, qui leur auoit esté donnée, disans qu'ils ne sçauoient plus s'y maintenir, si on ne leur permettoit de se mettre en état de ne plus craindre leurs ennemis.

Ils en eurent la permission, & firent vne fort bonne Place, où ils mirent deux cent pieces de canon, & depuis ils ont vécu en assurance. La ville n'est pas grande, mais elle est belle, & bâstie à la façon d'Europe, où l'on bâtit bien mieux qu'en la Chine, où toutes les maisons n'ont qu'vn étage. Le trafic de Macao auoit esté fort grand, & les Portugais y deuenoient riches en peu de temps; mais depuis la persecution du Japon, & la rupture avec les Espagnols qui tiennent les Philippines, ils sont demeu-

rés à sec, parce que c'estoit le commerce de ces deux Isles qui leur donnoit tout ce qu'ils auoient de meilleur.

Nostre Compagnie y a vn fort grand College, qui peut estre comparé aux plus beaux de l'Europe; au moins l'Eglise est des plus magnifiques que i'aye veuës, mesme dans toute l'Italie, à la reserue de Sainct Pierre de Rome. On y apprend toutes les sciences que nous enseignons dans toutes nos grandes Academies. C'est là où se forment ces grands ouuriers, qui remplissent tout l'Orient des lumieres de l'Euangile: de là sont venus tant de Martyrs qui couronnent nôtre bien-heureuse Prouince: ie l'appelle bien-heureuse; par ce qu'elle a cette gloire, que dans le seul Iapon elle compte quatre vingt dix-sept glorieux Confesseurs du Saint Nom de IESVS-CHRIST, qui ont scellé de leur sang la fidelité qu'ils auoient promise à leur cher Maistre.





SECONDE PARTIE

CONTENANT

LE VOIAGE

AV ROYAVME

D'ANNAN, QUI COMPREND
le Tunquin, & la Cochinchine.

AVANT-PROPOS.

DVIS que Dieu changea mon premier dessein qui m'auoit faict sortir d'Europe pour aller au Japon, & voulut que ie m'employasse pendant plusieurs années en deux Royaumes voisins de la Chine, où il a estably deux Eglises aussi florissantes, que nostre Compagnie ait veuës en ces Nouveaux-mondes, ou de si grands personages se sont employez avec tant de zele, ie parleray succinctement en cer-

H ij

te Seconde Partie, de ce que Dieu m'a fait la grace de voir en ces Royaumes, où j'auouë que j'ay encore tout mon cœur: ie souûpire iour & nuict pour m'y rendre, & reuoir tant de bons Chrestiens: que j'y ay laissés, & qui ont la bonté de me rappeler avec des témoignages de bien-veillance, que ie ne puis pas meriter: mais auxquels ie veux correspondre au moins de toute la mienne.

CHAPITRE I.

L'état temporel du Royaume de la Cochinchine.

Ln'y a pas encore cinquante ans que la Cochinchine est vn Royaume separé du Tunquin, duquel pendant sept cens ans, il auoit été vne Prouince. Celuy qui secoüa le ioug le premier, estoit l'ayeul de celuy qui regne à present: il estoit Gouverneur enuoyé par le Roy de Tunquin duquel il estoit beau-frere. Apres qu'il y eut demeuré quelque temps, il trouua que le nom de Roy estoit plus beau que celuy de Gouverneur, & que la qualité de Souuerain valoit mieux que celle de vassal. Il se reuolta contre son Prince, & se rendit maître dans ce Royaume, où depuis il s'est maintenu à force d'armes, & a laissé à ses enfans vn heritage qui leur a été disputé plusieurs fois: les Tunqui-nois n'ont eu aucun aduantage sur eux en les attaquant souuent, de façon qu'à present il n'y a quasi plus d'apparence que cette Souueraineté reuienne à celuy qui en a le droit.

La Cochinchine est dans la Zone Torride, au Midy de la Chine, elle commence au douzième degré, & finit au dix-huitième: ie fais éstat qu'elle a quatre cents mil pas de longueur, mais sa largeur est beaucoup moindre: Du costé de l'Orient elle a la Mer de la Chine: de l'Occident le Royaume de Laos, au Midy celuy de Champa, au Septentrion le Tunquin. Elle est diuisée en six Provinces, dont chacune a son Gouverneur, & vn ressort de Iustice particulier: la ville où le Roy faict son sejour, s'appelle *Kehue*, sa cour y est fort belle, & le nombre des Seigneurs fort grand: ils sont superbes en habits, mais leurs bâtimens ne sont pas magnifiques; parce qu'ils ne bâtissent que de bois: ils sont pourtant fort commodes, & assez beaux à cause des colonnes fort bien trauaillées qui les soustiennent.

Le nombre du peuple y est tres grand, leur naturel est fort doux; mais ils sont neantmoins bons Soldats: ils ont vn merueilleux respect pour leur Roy, qui entretient tousiours cent cinquante galeres, qu'il tient en trois diuers ports, les Hollandois ont experimenté à leur preiudice, qu'elles peuvent attaquer avec aduantage, leurs grands vaisseaux avec lesquels ils se croyent estre les maistres de la Mer.

Leur religion est la mesme que celle de la Chine, à laquelle autrefois ils estoient attachés aussi bien que le Tunquin: ils ont les mesmes Loix, & quasi les mesmes coustumes; ils ont des Do-

cteurs comme les Chinois, & les Mandarins ont grand credit chés eux; mais ie les trouue moins orgueilleux que les Chinois, plus traitables, & beaucoup meilleurs foldats.

Ils sont fort riches, parce que la terre y est fertile, elle est arroufée de vingt-quatre belles riuieres, qui donnent vne merueilleuse commodité d'aller par eau en tous les endroits du pays, ce qui sert à la facilité du commerce & des voyages. Ces riuieres font vne inondation réglée toutes les années dans les mois de Nouembre & de Decembre, & quelquesfois il y en a iusques à trois, qui engraiſſent la terre, & la rendent fort fertile: en ce temps-là on ne va par le pays que sur des barques: leurs maisons sont tellement faictes, qu'on les ouures par en bas, pour donner passage à l'eau, & c'est pour cette raison qu'elles sont toutes posées sur de gros piliers.

Il y a des mines d'or en la Cochinchine, grande quantité de poivre que les Chinois y viennent prendre, beaucoup de soies, qui seruent ordinairement iusques aux filets des pescheurs, & aux cordages des galeres. Ils ont du sucre en telle abondance, qu'ils ne le vendent au plus que deux sols la liure: ils en enuoient beaucoup au Japon. Mais encore qu'il soit fort bon, ie trouue pourtant qu'ils ne le sçauent pas si bien espurer que nous. Les Cannes de sucre y sont fort bonnes, & on les mange comme nous mangeons les pommes: on les a quasi pour rien.

Il est vray que la terre n'y porte point de blé, ny de vin, ny d'huile; mais il ne faut pas croire pourtant qu'il y face mauuais viure. Ils ont des choses que nous n'auons pas, qui font que leurs tables ne sont pas moins bonnes que celles d'Europe. Il est vray qu'ils ne s'y seruent pas de tant de diuerses fauces, comme nous faisons: aussi s'en portent-ils beaucoup mieux, & ils sont exempts de plusieurs maladies que nous ressentons, comme i'ay dit parlant de la Chine.

De toutes les terres du monde, il n'y a que la Cochinchine, où vienne cét arbre si celebre qu'on appelle Calambouc, qui a le bois si odoriferant, & qui sert à tant de medecines. Il y en a de trois fortes; le plus precieux s'appelle Calamba, l'odeur en est admirable, il sert pour fortifier le cœur, & contre toute forte de venin. En ce pais là mesme il se vend au poids de l'or, les deux autres sont l'Aquila, & le Calambouc ordinaire, qui sont moindres que le premier: mais ils ne laissent pas d'auoir de tres-bons effets.

C'est aussi en la seule Cochinchine que se trouuent certains petits nids d'oiseaux, que l'on met dans les potages, & dans les viandes, ils ont vn si bon goust que ce sont les delices des plus grands Seigneurs. Il sont blans comme la neige, on les trouue dans de certains rochers de cette mer, vis à vis des terres, où sont les Cabamboucs, & hors de là on n'en trouue point. Ce qui m'a fait croire que ces oiseaux vont succer ces arbres, & que de

ce suc, peut-estre mélé avec l'escume de la mer, ils font leurs nids qui sont si blans, & si bons au goust, non pas si on les mange tout seuls, mais si on les fait cuire avec le poisson, ou avec la chair.

C'est en cette terre, où il y a grande quantité d'arbres qui portent de gros sacs tous pleins de chataignes. Vn seul est capable de charger vn homme. Aussi la prouidence de Dieu ne les a pas fait venir sur les branches qui ne pourroient pas les porter, mais ils sortent du tronc mesme. Le sac est vne peau fort épaisse que l'on coupe, & on trouue dedans quelquesfois cinq cens chataignes beaucoup plus grosses que les nostres: Mais ce qu'elles ont de meilleur, est la peau fort blanche, & fort saououreuse, que l'on tire auant que de cuire la chataigne.

Les Ananas que l'on estime tant en France, y sont fort communs, ce sont des fruits beaucoup plus gros que nos melons ordinaires, & incomparablement meilleurs, quand ils sont frais. Ils sortent de terre quasi comme les artichauts, ausquels ils ont la feuille semblable, la peau exterieure est rouge & iaune, pleine de petits yeux, & de pointes, le dedans est fort doux; à peine vn homme en mange-il vn entier, mais il échauffe plustost qu'il ne rafraichit.

Je laisse les autres fruits que porte cette bonne terre, comme sont les melons d'eau, semblables à ceux que i'ay veus en Italie, & trois sortes d'oranges ausquelles les nostres n'ont rien de comparable:

parable: quand on les mange, on diroit qu'on mange de nos raisins muscats. Et puis dites que ce pais là ne vaut pas le nôtre.

CHAPITRE II.

Des premiers Predicateurs qui sont entrez en la Cochinchine, pour y publier l'Euangile.

CE n'est pas la fertilité de cette terre, qui me sembloit considerable, ce sont les grands fruits que la predication de l'Euangile y a produits en fort peu de temps: Fen suis témoin, & ie puis dire qu'y ayant esté enuoyé cinq fois, i'y ay toujours veu les benedictions de cette terre feconde dont parle Daud, sur laquelle le Ciel verse sa rosée, qui fait porter à tous les champs toute sorte de fruits avec abondance.

Les premiers qui eurent le bien d'y estre enuoyez pour faire connoistre IESVS - CHRIST en ce Royaume, où l'on n'auoit iamais, que l'on sçache, ouy parler de luy, furent le P. François Buzomi Napolitain, le vray Apostre de la Cochinchine, qui s'y est entierement consommé, y trauillant pendant plus de vingt ans, avec vn courage qui ne sçauroit estre assés louié: son compagnon fut le P. Diego Caruaille Portugais qui alla depuis au Japon, & y souffrit le Martyre.

Celuy qui donna occasion de commencer cette Mission fut Ferdinand à Costa Seigneur Portugais, qui estant retourné à Macao d'vn voiage

qu'il auoit fait à la Cochinchine, vint trouuer nos Peres & leur raconta ce qu'il auoit veu, de la belle esperance qu'on pouuoit auoir de conuertir ce Royaume. Le P. Buzomy aussi-tost apres ce discours, va se ietter aux pieds du Superieur, & luy demande permission d'aller en ce beau païs, où Dieu l'appelloit. Sa demande luy fut bien-tost accordée: Il partit sur le commencement de l'an 1615. il y arriua le iour de la Chaire de Saint Pierre à Rome, dix-huitième Ianuier: il pensa incontinent à bastir vne Chapelle sur le port de Kean, où son nauire l'auoit porté au iour de Pasques, il y dît solennellement la premiere Messe, & y baptiza dix nouveaux Chrestiens.

De ce port il étendit ses soins à toute la contrée voisine; dans la premiere année il eut trois cens Neophytes, ausquels il bâtit vne seconde Eglise pour leur plus grande commodité, seruant tantost à l'vne, & puis à l'autre, pendant qu'il fut seul. Mais il receut vn nouveau secours de Macao par l'arriuée des Peres François Barret, & François de Pina tous deux grands & infatigables ouuriers, qui en peu de temps firent vn fruit admirable parmy tous ces peuples.

Mais la pieté auoit de trop bons succez, pour n'estre pas combatuë par le Demon, qui est son capital ennemy. Il arriua vne grande secheresse, qui perdoit toute l'esperance de la recolte. Les Payens dirent aussi-tost que c'estoient ces nouveaux forciers, qui sous pretexte de leur enseigner

le chemin du Ciel , venoient ruïner leurs terres. Sur cette folle persuasion , ils s'en vont attaquer nos Peres, les chassent de leurs Eglises, & les contraignent de se retirer dans vn desert, où tout leur manquoit, excepté la confiance en Dieu.

Aussi ne manqua-il pas de les secourir bien tost. Le P. Buzomy auoit gagné le cœur du Gouverneur de la Prouince de Quinchin, qui estoit fort cheri du Roy, & qui par consequent auoir grand credit dans tout le Royaume. Quand il apprit le mauuais traitement qu'on auoit fait à son army, il le fit incontinent venir en son Palais, où il le retint, & le traita fort bien pendant cinq semaines, & puis luy fit preparer vne maison fort commode, en laquelle il le fit conduire en pompe monté sur le plus beau de ses elephans. Tout ce bon traitement n'empescha pas que ce bon Pere ne tombast malade, à cause des incommoditez qu'il auoit souffertes en cét exil. Les Superieurs de Macao craignans de le perdre, le rappellerent aussi-tost, pour luy donner moyen de se remettre : il obeit sans replique. Mais Dieu voulut que comme il fut sur le point de partir, il recouura sa santé, & il ne pensa plus qu'à trauailler.

C'estoit en l'année 1618. qu'il reprit son premier poste en la Prouince de Quinhyn, où il mena le P. François de Pina, & ils se mirent tous deux ensemble à fonder vne nouvelle Eglise; mais elle ne demeura pas long temps en paix. Les Payens par vne malice diabolique rompirent les bras & les

iambes à plusieurs Idoles, & puis les porterent ainsi brisez dans la place publique, accusans les Chrestiens d'auoir fait ce crime. La populace le creut aussi-tost, & vint avec rage à la maison des Peres, traita mal quelques-vns de leurs domestiques, qui furent traînez en prison avec violence. Le Pere Buzomy s'en alla secretement à la Cour, & ayant bien iustificié son innocence, il reuint avec vn commandement du Roy, qui ordonnoit qu'on laissast viure en paix les Peres, & les Chrestiens.

En toutes les années suiuanes 1620. 1621. 1622. on enuoya tousiours de nouveaux ouuriers en cette belle vigne, qui commença de s'étendre par tout le Royaume. Le P. Emanuel Porgez y entra: ie ne nommeray pas les autres, de crainte d'estre long. C'est assez de dire qu'ils furent plusieurs, & qu'ils trauaillerent tous si heureusement qu'en peu de temps, ils fonderent plusieurs Eglises.

CHAPITRE III.

Comme ie fus enuoie' la premiere fois en la Cochinchine.

CEs Apôtres préchans continuellement le Saint Euangile, remplissoient leurs filets de tant de poissons, qu'ils ne les pouuoient pas tirer, & crioient par toutes leurs lettres à nos Superieurs de Macao, de leur enuoyer au secours des Peres de ce beau College: que quand ils en enuoiroient vne vingtaine, ils auroient bien de l'occupation dans cette grande & heureuse pesche.

Nos Superieurs voyans que les portes du Japon estoient fermées, creurent que Dieu permettoit ce mal-heur, pour ouvrir celles de la Cochinchine au Sainct Euangile. Ils enuoyerent l'année 1624. le Pere Gabriël de Mattos qui auoit depuis peu esté à Rome Procureur de nos Prouinces, pour estre Visiteur de la Mission de la Cochinchine, & luy donnerent pour compagnons cinq Peres d'Europe, dont i'auois l'honneur d'estre le cinquiesme, & vn Japonnois qui entendoit fort bien les lettres Chinoises.

Nous partimes de Macao au mois de Decembre de cette année 1624. & en dix-neuf iours, nous arriuâmes tous en la Cochinchine, pleins du desir d'y bien trauailler: Nous y rencontrâmes le Pere Pina qui s'estoit rendu sçauant en la langue du pais entierement differente de la Chinoise: elle sert aux Royaumes du Tunquin, de Cauban, de la Cochinchine, & on l'entend en trois autres terres voisines. Pour moy ie vous auoüe que quand ie fus arriué à la Cochinchine, & que i'entendois parler les naturels du pais, particulièrement les femmes, il me sembloit d'entendre gazoüiller des oyseau, & ie perdois l'esperance de la pouuoir iamais aprendre.

Tous les mots sont monosyllabes & on ne distingue leur signification que par les diuers tons qu'on leur donne en les prononçant. Vne mesme syllabe, par exemple Dai, signifie vingt-trois choses entierement differentes, par la diuerse façon

de la prononcer, ce qui fait qu'on ne parle qu'en chantant: i'en ay discouru plus au long en mon histoire du Tunquin, où l'on pourra voir combien il est mal-aysé de bien aprendre cette langue.

Aussi trouuâmes nous les Peres Emanuel Fernandez, & le Pere Buzomy prechants tousiours par interprete: il n'y auoit que le Pere François Pina qui entendoit, & parloit fort bien la langue, & ie pris garde que ses Sermons estoient bien plus vtiles que ceux des autres. Cela m'obligea à m'appliqué serieusement à cette étude, quoy que bien fâcheuse; mais il me sembla que la peine en seroit bien moins considerable que le profit. Je commençay à prendre à cœur cet employ: on me donnoit tous les iours des leçons que i'apprenois avec autant d'application, que i'auois autrefois appris la Theologie à Rome, & Dieu voulut que dans quatre mois i'en sceus assez pour entendre les confessions, & dans six mois ie preschay en la langue de la Cochinchine, ce que i'ay continué depuis pendant beaucoup d'années. Je conseillerois à tous ceux qui ont le zele de venir en nos Prouinces conuertir les ames, de prendre cette peine des le commencement, ie les assure que le fruit que l'on faict en proposant nos mysteres en leur langue, est incomparablement plus grand, que quand on parle par interprete, qui ne dit que ce qu'il veut & qui ne le scauroit dire avec l'efficace qu'a la parole qui sort de la bouche du Predicateur que le Sainct-Esprit anime.

Celuy qui m'ayda merueilleusement fut vn petit garçon du pais qui m'enseigna dans trois semaines, tous les diuers tons de cette langue, & la façon de prononcer tous les mots: il n'entendoit point ma langue; ny moy la sienne, mais il auoit vn si bel esprit, qu'il comprenoit incontinent tout ce que ie voulois dire: & en effect en ces mesmes trois semaines il apprit à lire nos lettres, à écrire, & à seruir la Messe: i'estois étonné de voir la promptitude de cét esprit, & la fermeté de sa memoire. Il a depuis seruy de Catechiste à nos Peres & a esté vn tres-bon instrument pour honorer Dieu en cette Eglise, & dans le Royaume de Laos, où il a trauaillé plusieurs années avec grand succez: il a tant d'amour pour moy, qu'il a voulu porter mon nom.

Depuis que ie suis de retour en Europe, i'ay faict imprimer à Rome par la faueur de Messieurs de la Congregation de la propagation de la Foy vn Dictionnaire Cochinchinois, Latin, & Portugais avec vne Grammaire, & vn Catechisme, qui contient la methode que nous tenons pour proposer nos mysteres aux Paiens: cela pourra estre utile à ceux qui auront le desir de nous venir ayder à precher IESVS-CHRIST en ces langues, dont on ne s'est seruy iusques à present que pour honorer les Demons.

CHAPITRE IV.

*Quelques conuersions remarquables, & deux Edits
du Roy contre les Chrestiens.*

EN l'année 1625. la Religion Chrestienne fut prechée, en tous les principaux endroits de la Cochinchine : nous y estions dix Religieux qui auions bien de l'exercice, & nos trauaux ne nous estoient aucunement fâcheux : parce que le Maître à qui nous seruions, nous faisoit voir à l'œil que la grace y trauailloit avec des succez qui surpassoient nos forces, & nos esperances.

Les vns estoient en la Prouince de Quinhyn avec le Pere François Buzomy, qui estoit vn homme tout de feu, & qui auoit desia tout embrasé de son zele. I'estois avec l'admirable Pere François de Pina dans la Prouince de Cham, ou grand nombre d'Idolâtres receut le baptesme. De là nous allâmes à la Cour, & en passant nous sejour-nâmes quelque temps en la Prouince de Thoanoa, où vne des Principales Dames du Royaume, proche parente du Roy, & fort affectionnée aux Idoles, ayant ouy precher le Pere Pina, fut esclairée du Sainct Esprit & renonça si bien à l'erreur qu'après auoir esté baptizée, & appelée Marie Magdelaine, elle fut l'appuy de toute cette nouvelle Eglise: son exemple, & son credit seruirent merueilleusement à conuertir les Infideles, & à maintenir dans la pieté, ceux qui auoient desia receu le baptesme.

le

Je l'ay toujours veüe , pendant tout le temps que i'ay esté dans ces pais, & ie crois qu'elle perse- uere encore depuis vingt-huict ans dans la prati- que de toutes les vertus Chrestiennes: elle a dans son Palais vne fort belle Chapelle qu'elle a touf- jours maintenuë dans les plus rigoureuses perfe- cutions, où elle fait tous les iours ses deuotions, & y donne entrée à tous les Chrestiens de la Pro- uince, où elle commande, sans que personne y ose contredire. Elle a conuertiy à nostre sainte Foy par ses sages remonstrances plusieurs Idolâtres des plus considerables du Royaume, entre lesquels il y a eu mesme des parens du Roy. Elle est encore au- iourd'huy le refuge de tous nos Peres, & il n'y a point de Chrestien qu'elle ne serue de tout ce qu'elle peut.

Dans les bons succez que Dieu donnoit à nos traux, nous ressentîmes quasi en mesme temps deux afflictions qui nous eussent accablez, si vne for- ce plus grande que tout celle des hommes ne nous eust maintenus. La premiere fut la perte du Pere Pi- na l'un des principaux Capitaines de nostre petite ar- mée: elle arriua par vn malheur qui nous surprit tous, en la mesme année 1625. Ce bon Pere fut prié d'al- ler visiter les Portugais, qui estoient arriuez à la veüe du port de Cham, où ils auoient leur nauire à l'an- cre: quand il eut fait sa visite, il entra dans vne bar- que pour s'en reuenir trouuer son troupeau: mais la tempeste s'éleua si violente, qu'elle renuersa la bar- que, le Pere se trouuant embarrassé dans sa robe; ne peût pas se sauuer à la nage comme les autres. Il fut

K

enseuely dans l'eau, & puis dans les larmes de tout ce qu'il y auoit de Chrestiens en tout le païs.

L'autre tempeste vint du costé de la Cour, le Roy voyant que les Portugais n'estoient pas venus cette année là avec leurs nauires garnies à l'ordinaire, ouurit aisement l'oreille, aux ennemis des Chrestiens, qui ne perdoient point d'occasion de les calomnier & de les perdre de reputation, dans l'esprit du Roy. Entre les autres crimes dont ils les accusoient, le principal estoit de n'auoir aucun soin de soulager & d'honorer les ames de leurs parens trépassés, disant que nostre loy estoit vne loy barbare, qui effaçoit des cœurs le sentiment de reconnoissance pour les parens, que la nature a imprimez dans tous les cœurs.

Ce qui auoit donné lieu à ce mauuais discours, estoit le zele indiscret de quelqu'un qui avec peu de prudence auoit voulu abolir toutes les ceremonies que l'on fait en ce païs là, pour le soulagement des trépassés: ie les ay racontées au long dans mon Histoire du Tunquin: & veritablement encore qu'il y en ait quelques vnes que les Chrestiens ne peuuent pas pratiquer sans crime, la pluspart sont fort innocentes: & nous auons iugé qu'on pouuoit les retenir, sans interesser la sainteté de la religion.

Le Roy donc persuadé par ces mauuais impressions, fit premierement vn Edit contre nous, puis contre tous les Chrestiens du Royaume. Il ordonna que tous nos Peres quittassent leurs Eglises qu'ils auoient basties, & qu'ils se retirassent en la vil;

le de Faïfo, sous pretexte que nous y ferions avec plus d'assurance, pour nos vies, & plus de liberté pour nos ministeres. Nous trouuâmes moyen de détourner ce coup, implorant la faueur de son fils aîné, qui nous impetra la permission de demeurer en nos maisons encore cent iours pour faire les funeraïlles du P. Pina: pendant cét interualle nous eûmes le temps de gagner le Roy, & de luy faire changer de resolution.

Nouseûmes bien plus de peine à remedier au commandement qu'il faisoit à tous les Chrestiens ses sujets de quitter toutes les images, croix, & chapelets que ces Neophytes portoient ordinairement au col. Nous n'eussions iamais peû empêcher l'execution de cét Edict, si Dieu ne nous eust rendu fauorable vn Gouverneur de prouince qui nous rendit en cette occasion tous les bons offices, que nous eussions peû esperer d'vn de nos meilleurs Chrestiens, qui fit surfoir la publication de l'Edit, & nous donna temps d'auertir nos Neophytes de mettre toutes ces images bien à couuert, & de ne porter plus au col leurs chapelets. Il y en auoit plusieurs qui auoient honte de perdre cette belle occasion de témoigner la constance de leur Foy, & imputoient à vne lacheté indigne du nom de Chrestien, de cacher les marques de leur profession, & de la gloire de I E-
S V S- C H R I S T.

Mais quand nous les eûmes auertis que la loy Chrestienne ne nous defendoit pas d'estre courageux; mais seulement d'estre temeraïres, ils obeï-

rent à nos aduis, ce qui fut cause que l'Edit du Roy estant publié, n'étonna personne, & ne donna point lieu aux infideles de se rendre insolens, au preiudice de la pieté de nos Chrestiens.

CHAPITRE V.

Comme ie fus enuoié au Royaume du Tunquin, pour y prêcher Iesus-Christ qui iusques alors n'y auoit pas esté connu.

C'Est icy où i'adore de tout mon cœur l'amoureuse prouidence de Nostre Seigneur, qui a voulu se seruir du plus miserable, & du plus infidele de ses seruiteurs pour donner commencement à vne des belles entreprises qui ait esté faite depuis plusieurs siecles: pour moy ie me reconnois indigne de ce grand employ que Dieu m'a donné, pour faire voir que c'estoit luy seul qui vouloit en venir à bout, & i'auoüe franchement que ie n'y ay rien fait, mais que i'ay seulement empesché l'ouurage de Dieu.

I'auois demeuré enuiron dix-huict mois dans la Cochinchine, avec vne extreme satisfaction de voir croître le nombre de enfans de Dieu; Lorsque le Pere Iulien Baldinoti Religieux de la Compagnie de IESVS fut enuoyé de Macao en vn nouveau Royaume, où iusques alors personne de nos Peres n'estoit allé, parce que toutes leurs principales pensées estoient au Japon. C'est le beau Royaume du Tunquin, où le Pere Baldinoti alla au mois de Mars l'an-

née 1626. dans le nauire Portugais qui alloit pour le trafic.

Ce bon pere estoit plein de zele, & auoit vn extreme déplaisir d'estre obligé de demeurer muet dans vne si belle occasion, faute de sçauoir la langue, qu'il ne pouuoit parler ny aucunement entendre. Il vit le Roy, il luy fit ses petits presens, & il fut fort bien venu à la Cour: il considera la grandeur, & la beauté du pais, la bonté naturelle, & neantmoins l'esprit admirable de cette nation. Ce fut pour lors qu'il regreta de tout son cœur, de n'auoir pas appris la langue, pour pouuoir planter la Foy dans vne terre qui sembloit estre si bien preparée.

Il falut qu'il se contentast de baptiser quatre petits enfans qui alloient expirer, ce furent les premiers de cette belle Chrestienté, & comme quatre aduocats qui allerent deuant le trône de Dieu plaider la cause de leur nation. Ce bon Pere se voyant inutile en vn si grand ouurage, écriuit des lettres pressantes à nos Peres qui estoient en la Cochinchine, les coniuant d'auoir pitié de tout vn grand peuple, qui se perdoit, faute de quelqu'un qui le retirast de l'erreur, & le mist dans le bon chemin: en mesme temps il écrit, & puis il va luy mesme à Macao, solliciter qu'on enuoyast au plustost quelqu'un qui sceust se faire entendre dans le Tunquin.

Dieu voulut par sa bonté infinie, que cette commission me fust donnée, parce que i'estois moins nécessaire à la Cochinchine, & la langue que i'auois apprise, fut cause qu'on ietta les yeux sur moy pour

aller combattre toute l'idolatrie du Tunquin avec les armes de I E S V S - C H R I S T. Je tins à grand bonheur d'auoir cette charge, & fus aussi-tost prest d'aller où l'on m'enuoyoit : Mais on creût qu'il y auroit du peril de passer de la Cochinchine, droit au Tunquin, parce que ces deux Royaumes estoient en guerre, & que le Roy de Tunquin entreroit en grand ombrage, s'il sçauoit que ie venois des terres de son ennemy. Cela m'obligea de m'en aller droit à Macao, pour ne donner aucun soupçon aux Tunquinois : ie partis à ce dessein de la Cochinchine au mois de Iuillet de l'an 1626. & ie laissay quantité de braues Peres en ce Royaume, où ie ne retournay que quatorze ans apres, comme ie diray, apres auoir dit succinctement les merueilleux progres de nostre Sainte Foy dans le Tunquin, que i'ay racontez bien plus au long dans l'histoire que i'en ay escrite, il y a trois ans.

C H A P I T R E VI.

De l'estat temporel du Royaume de Tunquin.

JE me dispenserois volontiers de parler de tout ce que i'ay veu dans cette Mission, puisque i'en ay dit en vn autre liure tout ce que i'en sçauois: neanmoins on me conseille d'en faire icy vn petit abregé, puisque i'ay raconté tous mes voyages, & l'on me dit que ceux qui n'ont pas leu l'histoire du Royaume de Tunquin, seront bien aises d'en auoir icy quelque connoissance.

Je ne sçay comment ce beau Royaume a esté si fort inconnu, que nos Geographes d'Europe n'en ont pas mesme sceu le nom, & n'en disent quasi rien dans toutes leurs cartes, où ils mettent tous les pais du monde: ils le confondent avec la Cochinchine, & ne disent de tous ces pais quasi que des menfonges, faisans bien souuent rire ceux qui ont esté sur les lieux, pendant que ceux qui n'ont appris le monde que dans leurs liures, se croyent sçauans, quand ils ont bien estudié les tromperies de ces écrivains.

Le Tunquin est vn Royaume proche de la Chine, dont il y a huit cens ans qu'il estoit vne Prouince, aussi bien que le Pequin, & le Nanquin. Il en fut separé par vne reuoltè d'vn Capitaine qui se fit Roy, & s'y maintint si bien, qu'en fin les Chinois furent contraints de faire la paix avec luy, moyennant vn petit tribut qui leur est payé de trois en trois ans.

Il est grand quatre fois comme la Cochinchine, & à mon aduis étendu comme la France, il commence au dix-huictième degré d'éléuation iusques au vingt-quatriesme, & en suite il est tout entier sous la Zone Torride; mais neanmoins il est beau & fertile entre-coupé de plus de cinquante riuieres, arrosé de la Mer à ses deux costez: la temperature de l'air, les inondations des riuieres, les fruits de la terre, les loix, les mœurs, & le naturel des peuples y sont tout à fait semblables à ce que j'ay dit au Chapitre premier de cette seconde partie. Aussi ay-je dit qu'il n'y a pas encore vn siecle que la Cochinchine,

estoit vn mesme Royaume avec le Tunquin.

Cét Etat est vne vraye monarchie, & neanmoins il y a deux Roys, mais l'un qu'on appelle Bua n'en a que le nom, l'autre qu'on appelle Choïa, a tout le pouuoir & la disposition absoluë de toutes les Prouinces, à la reserue du degré de Docteur que le Bua donne en certain temps, & l'hommage qu'on luy rend en vne ceremonie qui se pratique au reuouueau de chaque année, hors de là il ne paroît point, & il demeure enfermé dans vn vieux Palais, où il passe sa vie dans l'oyfueté, pendant que le Choïa gouuerne toutes les affaires de la guerre, & de la paix.

Celuy-cy est le vray Roy, depuis que l'vsurpation de ses predecesseurs est passée en vn droit que personne ne luy dispute. I'estois rauy de voir le respect que tous ses subjets luy portent, & la promptitude avec laquelle ils luy obeïssent. Il a toujours cinquante mil hommes pour sa garde, chaque iour douze mil entrent en faction, avec vn ordre merueilleux: ils sont tous vestus de mesme liurée, que le Roy leur donne au commencement de l'année, quand ils prestent le ferment de fidelité: leur couleur ordinaire est vn violet obscur, qui sert encore à tous les Docteurs, & personne n'oseroit entrer chez le Roy, qu'avec vn habit de cette couleur.

Les armes des soldats sont le mousquet, la lance, & le cimenterre; mais ils ne portent iamais qu'une sorte d'armes, desquelles ils se seruent avec grande
adresse,

adresse particulièrement des armes à feu, néanmoins leurs Canons ne sont pas de fonte, ny de la grosseur des nostres. Ce que ie puis dire avec verité, c'est que nonobstant qu'ils soient ordinairement ensemble, & que dans les guerres ils se battent fort bien contre l'ennemy, sans espargner leur vie, néanmoins ils s'ayment les vns les autres comme freres, & ie n'ay iamais ouy dire qu'un soldat ait employé ses armes pour en blesser son compagnon.

Il faut que ie die à ma confusion, & à la honte de nos Chrestiens qu'un François estant venu au Tunquin, & se rencontrant avec un Portugais qui estoit son amy; il ne demeura pas long-temps sans auoir querelle avec luy: nos soldats Payens qui les virent tous deux les armes à la main, estoient estonnez de cette fureur, & me disoient avec indignation qu'ils n'auoient iamais veu telle barbarie: ie vous laisse à penser ce qu'ils diroient s'ils voyoient nos Braues d'Europe.

Depuis que ie suis de retour, plusieurs ont crû que ie faisois un conte-a-plaisir, quand ie leur disois, ou quand ils ont leu dans mes liures que le Roy de Tunquin entretenoit tousiours cinq cens galeres, ou bien ils ont crû que ie faisois passer pour galere une petite barque, parce que tous les Potentats de l'Europe qui ont dix fois plus de bien que n'en a le Roy de Tunquin, n'en sçauoient entretenir quatre cens bien garnies de toutes choses.

Il est libre à chacun de croire ce qu'il luy plaira; mais ie diray bien pourtant que par la grace de

Dieu, ie n'ayme point l'exaggeration, & que ie haysle menfonge iufques à l'horreur: neanmoins ie ne me repens pas d'auoir dit ce que i'ay veu. I'ay fort bien compté en vne feule fois quatre cens galeres en l'armée du Roy de Tunquin, toutes fort bien équipées, vn peu moins larges, mais plus longues que celles que i'ay veuës, il n'y a pas long-temps en venant de Rome, au port de Gennes, & en celuy de Marfeille. Il est vray que ces galeres n'ont aucunes chiourmes, ny des forçats comme les nostres: ce ne font pas les criminels qui rament; mais les foldats, qui tiennent à honneur de le faire, auffi la recreation la plus ordinaire du Roy est de voir fur les ports l'exercice de fes galeres, & les foldats qui rament le plus adroitement, reçoient tousiours quelque recompense de la liberalité du Prince.

Le Roy fort ordinairement hors de son Palais quatre ou cinq fois le mois pour se diuertir; mais il a tousiours avec soy, au moins dix à douze mille hommes, & trois cens Elephans, sur lesquels il y a de belles tours peintes, ou dorées: ce font les carrosses des Dames qui vont fort doucement, & ils en peuuent porter chacun au moins dix ou douze. I'ay veu quelquefois le Roy monté sur vn Elephant, & le gouuernant de fort bonne grace. Hors de ces recreations, il vacque continuellement aux affaires de son Etat, & il ne manque iamais aucun iour de donner audience publique à ses subjets. Vous verriez tous les matins tous les grands du Royaume venir à la Cour avec leurs foldats, pour assister à

l'audiance, à laquelle ils sont obligez de venir, encore qu'il y ait plusieurs Iuges subalternes, en chaque Prouince: & mesme en chaque village.

CHAPITRE VII.

De quelques coûtumes particulieres des Tunquinois.

IE pourrois dire plusieurs choses assez curieuses de la religion, de la iustice, du trafic, des festins & des mariages des Tunquinois, si ie voulois redire ce que i'ay desia escrit ailleurs: ie toucheray seulement sans ordre quelques choses qui me semblent plus considerables pour reconnoître les belles dispositions qu'a cette nation à recevoir nostre sainte Foy.

J'ay remarqué parmy eux vne coutûme qui me semble capable de nous faire croire que nostre sainte foy a esté autrefois prêchée en ce Royaume, où neanmoins à present toute la memoire en est effacée. Aussi-tost que les enfans sont nais, i'ay veu souuent que les parens leur marquent sur le front vne croix avec du charbon, ou avec de l'ancre: ie leur demandois à quoy cela seruoit à l'enfant, & pourquoy ils faisoient cette peinture sur son front? C'est me disoient-ils, pour chasser le demon, & l'empescher de nuire à l'enfant. J'adioustois incontinent; mais pourquoy cela pourroit-il faire peur aux diables qui sont des esprits? Ils m'auoüoient qu'ils n'en scauoient pas dauantage, mais ie ne manquois pas de leur en decouurer le secret, & leur

enseigner la vertu de la sainte Croix. Cela m'a seruy bien souuent de moi en pour les conuertir.

Ils ont parmy eux la mesme difference des trois fortes de religions, qui sont parmy les Chinois; mais la pieté qu'ils ont pour les ames de leurs parens, surpasse tout ce que nous en pouuons penser en Europe. Ils prennent vne peine incroyable à trouuer des places commodes pour leurs tombeaux, ils croient que tout le bon-heur de leur famille dépend du respect qu'ils témoignent aux morts; ils n'épargnent ny leurs biens, ny leur peine, ny celle de tous leurs amis, pour leur dresser des festins pendant plusieurs iours apres leurs trépas, & puis tous les ans au iour anniuersaire de la mort, ce qu'ils font inuiolablement à tous leurs aieuls iusques à la huitième, ou mesme iusques à la dixième generation. Je ne dis rien des autres bonnes œuures qu'ils font à cette fin, que j'ay dites en mon histoire.

Quand ie commençay à prêcher auant mesme que le Roy m'eust fait la premiere Eglise, vne ieune Dame de ses parentes qui auoit perdu depuis peu son mary qu'elle aimoit fort, ouït dire que ie recommandois les prieres pour les morts; elle m'appella, & me pria de luy dire si ie n'auois point de remede propre pour soulager son pauvre mary qui estoit decedé, il y auoit quelques mois, qu'elle n'épargneroit rien pour cela, que ie luy demandasse seulement tout ce que ie voudrois.

Je luy repondis, que j'estois obligé par la loy

que i'estois venu precher à ne iamais mentir pour quelque occasion que ce fust, & que dans cette demande qu'elle faisoit, ie ne luy pouuois point dire de verité qui ne luy fust dés-agreable: que i'estois venu en ce Royaume pour donner vn remede assuré à ceux qui estoient en vie, pourueu qu'ils s'en voulussent seruir: que pour les trépassés qui estoient morts dans l'erreur, ie n'auois point de soulagement à leur donner, mais seulement des larmes pour regretter leur mal-heur.

Cette bonne Dame ne me respondit que par ses yeux, & par des sospirs, sans penser à sa conuersion, mais Dieu voulut qu'une autre fort honorable Dame qui auoit assisté à cét entretien, raisonna de cette sorte. Si ce Pere icy disoit des mensonges en ce qu'il preche, asseurement il eust dit à cette Dame qu'il pouuoit soulager son mary, elle luy eust donné vne grande partie de son bien, & personne ne l'eust peu conuaincre d'auoir menty. Puisque dans vne si belle occasion de s'enrichir il a tenu ferme à dire la verité, il faut croire qu'il ne trompe point en la loy qu'il preche, & que ce qu'il dit, est vray: ie le veux suiure, & prendre le chemin du salut qu'il nous enseigne. Peu apres elle me vint trouuer, elle me fit ce discours, & me découurit sa resolution. Je commençay des lors à l'instruire, & puis apres quelque temps ie la baptisay admirant tousiours la force de la grace, & le bon esprit de ces peuples.

La iustice s'y administre, à mon aduis, aussi bien

qu'en aucun autre pais du monde. C'est le Roy qui donne appointment à tous les Iuges, & il leur est defendu de rien prendre des parties pour quelque procez que ce soit, de façon que personne ne depense iamais rien pour defendre son droit, aussi n'y a-il point tant de formalitez, ny tant d'escritures qui consument les parties en frais & en chicanes: elles sont tout à fait inconnuës parmy ces Payens, que nous appellons barbares. Je vous laisse à penser ce qu'ils pourroient dire de nous, s'ils scauoient l'ordre du palais, & toutes les regles de la chicane.

Mais i'ay trouué parmy eux vne Loy qui se garde inuiolablement, & qui me semble tout à fait belle. C'est qu'un parent ne peut iamais auoir procès contre son parent, qui ne se vuide dans la famille mesme, & au sentiment des parens: le iuge n'en peut pas connoistre. Si cela estoit parmy nous, les trois quarts des procès seroient retranchez. Il y a vne autre loy, que iamais aucun Seigneur ne soit Gouverneur dans la Prouince où il est nay. Aucun des parens du Roy ne peut tenir de gouvernement dans le Royaume, de peur qu'il ne leur prenne enuie de se rendre Souuerains.

Enfin leurs mariages se font avec de tres-grandes ceremonies, & en presence du Magistrat: tous les mariages clandestins y sont condamnez: ils peuuent auoir plusieurs femmes, mais neanmoins l'adultere y est si seuerement puni: que si vne femme est conuaincue d'auoir violé sa Foy, on la punit infailliblement de mort: le supplice qu'on luy

fait souffrir est de la mener dans vn champ, on la met à terre toute liée, on commande à l'elephant de la ietter en haut avec sa trompe, de la recevoir avec ses defences, & enfin de la fouler aux pieds.

CHAPITRE VIII.

Ma premiere arriuée au Tunquin, & les premiers fruits de l'Euangile.

CE fut le douzième de Mars 1627. que ie partis de Macao, & apres huit iours de nauigation, où vne grande tempeste pensa nous perdre, nous arriuâmes heureusement au port de Chouaban, en la Prouince de Sinoa, au dix-neufième de Mars, iour du glorieux S. Ioseph, que ie pris pour mon Patron en ce grand ouurage, & nous donâmes son nom à ce port, qui depuis s'appelle le port de Saint Ioseph.

Nostre nauire ne fut pas plustost arriué au bord, que nous le vîmes inuesty d'un grand peuple qui accourut en foule pour voir les belles marchandises qu'il portoit. Je commençay aussi-tost à leur debiter la mienne, & à leur dire que i'auois vne marchandise plus precieuse, & à meilleur marché que toutes les autres, que ie la donnois pour rien à qui la voudroit, que c'estoit la vraie loy, & le vray chemin du bon-heur, parce que le mesme mot Danc signifie en leur langue, & loy, & chemin, & ie leur fis sur cela vn petit Sermon. En ce

premier coup de filet, auant que nous eussions mis pied à terre, deux personnes fort sages furent prises, & resolurent de receuoir le baptesme, que ie leur donnay apres & à toute leur famille.

Nous demeurâmes fort peu de temps en ce port, & tous les iours quelqu'un apres auoir ouï nos sermons, se rendoit à la verité que Dieu luy auoit fait connoître. L'on nous mena vers le Roy qui auoit son esprit entierement occupé aux pensées de la guerre: il estoit en teste d'une belle armée de six vingt mil hommes, & de quatre cens galeres: les Portugais luy firent la reuerence, & luy offrirent diuers presents: i'estois avec eux, & ie luy donnay entr'autres choses vne horloge à roüe avec vne autre de fable; mais le Roy n'auoit pas le temps de regarder tout cela, tant il auoit d'empressement pour la guerre, qu'il alloit faire au Roy de la Cochinchine. Il nous commanda de l'attendre dans la Prouince de Sinoa, où il laissa tout son bagage, & ses femmes, & il nous donna bonne escorte pour nous garder.

Ce sejour dura deux mois, pendant lesquels nous eûmes vn beau loisir de remplir les greniers de Nostre Seigneur. Nous baptizâmes deux cens Paiens: & la moisson eust esté bien plus grande; mais le Roy retournant de la guerre, où son armée auoit esté fort mal traitée, nous fûmes contrains de l'aller trouuer. Ce fut pour lors qu'ayant l'esprit libre, il nous receut de fort bonne grace. Je luy presentay vn beau liure de Mathematiques
fort

fort bien doré, imprimé en lettre Chinoise: cela me donna suiet de luy faire vn discours du ciel & des astres, d'où il me fut aisé de passer au Seigneur du ciel. Le Roy m'écouta deux heures durant, encore qu'il fust fort las du chemin, & témoigna qu'il estoit si satisfaiect d'auoir ouy parler de nostre sainte foy, qu'il me pria de venir souuent à la Cour. Ce premier Sermon ne fut pas tout à fait inutile: vn Seigneur de condition apres l'auoir ouy, se sentit touché de Dieu, & me vint demander le Baptesme.

Le Roy me fit l'honneur de m'appeller plusieurs fois, & mesme de m'inuiter à manger avec luy, à la mode du pais; où chacun est à vne table particuliere: il me faisoit mettre aupres de luy, & auoit la bonté de me seruir des meilleures viandes qu'il auoit. Mais i'estois en peine pourtant de trouuer moyen de m'arrester au pais, lorsque le nauire des Portugais partiroit, car il deuoit bien tost faire voile. Je cherchois par tout quelque amy qui dit vn bon mot en ma faueur, mais lorsque chacun s'excusoit, Dieu parla pour moy, & fit mon affaire, sans que personne autre y eust part.

Le Roy me fit appeller pour aprendre de moy, à quoy seruoit cét horloge, & le poudrier que ie luy auois donnez, lorsque ie luy fis la reuerence la premiere fois: ie montay l'orloge & luy fis sonner les heures, & au mesme temps ie tournay le poudrier, disant au Roy que quand toute la pouffiere seroit coulée en bas, l'horloge sonneroit l'autre heure. Le Roy trouua cela beau, & voulut voir si ie

difois vray. Ie me retiray loin de l'orloge, de peur qu'on ne crust que iela touchois, ie commençay à faire vn discours des éclypſes en attendant l'heure: le Roy auoit touſiours l'œil au poudrier, & quand il le vid quaſi tout paſſé, il le prit en main: Le voilà dit-il, coulé & voſtre horloge ne ſonne point, comme il dit cela, l'heure ſonne. Le Roy en fut rauy & me dît que ſi ie voulois demeurer deux ans avec luy, il ſeroit bien aife de me voir ſouuent.

Non pas deux ans ſeulement, luy diſ-je, mais toute ma vie, Sire! ie me tiendray heureux de pouuoir ſeruir vn ſi grand Prince. Dés lors il me fit aſſigner vne galere pour m'amener avec luy, i'y alay, receuant tous les iours mille témoignages de ſa bonté. Dans le chemin nous eûmes quelques occaſions de faire la guerre à Satan. De cinquante rebelles que le Roy auoit condamnez à perdre la teſte, i'en ſuiuis vn, que i'exhortay à receuoir le Baptême, auant que de mourir: quand il fuſt preſt à le receuoir, ie me vis hors du moyen de le luy donner, parce que ie n'auois point d'eau: Comme i'eſtois en cette peine; au milieu du champ, où nous eſtions, ie découuris quaſi ſous mes pieds vn petit creux, que la pluye de la nuit precedente auoit remply d'eaux: ie la pris vittement avec les deux mains, ie le baptiſay auſſi toſt, apres on luy trencha la teſte, & ie crois que ſon ame alla droit au ciel. I'accourus incontinent vers les autres, mais aucun ne reſtoit en vie: ce ſont les ſecrets impenetrables de la prouidence.

CHAPITRE IX.

*Les grands progresz de la Foy dans le Royaume de
Tunquin.*

C'Est à la gloire du grand Pere des lumieres que ie raconteray les triumphes que la grace a remportez sur l'erreur en fort peu de temps, dans vn Royaume, où le Demon faisoit tous les iours des conquestes que personne ne luy disputoit. Quand nous fûmes arriuez dans la Capitale de Tunquin nommée Checho, qui est vne fort grande, & fort belle ville, où les ruës sont larges, le peuple infiny, le circuit des murailles au moins de six bonnes lieuës, le Roy me fit incontinent bâtir vne maison, & vne belle Eglise: le bruit en fut par tout le Royaume, & le concours si grand, que i'estois obligé de prêcher au moins quatre fois, & le plus souuent six fois le iour.

Le fruit estoit tel, que le voyant, i'auois peine de le croire: vne sœur du Roy, & dix-sept de ses proches parens furent baptisez; plusieurs Capitaines de reputation firent le mesme, & beaucoup plus de soldats. La premiere année, le nombre des baptisez fut de douze cens, l'année d'apres il y en eut deux mille, & la troisiéme trois mille cinq cens.

Rien ne m'étonna tant comme la facilité que ie trouuay à conuertir les prestres des Idoles qui ordinairement sont les plus opiniaftres. Je les trouuay merueilleusement souples à la raison: i'en bapti-

fay deux cens qui nous ayderent incroyablement à la conuersion des autres. Vn seul d'entre-eux m'amena cinq cens personnes qu'il auoit détrompées, & depuis ils ont esté nos plus feruens Catechistes.

Ils estoient tous ravis, quand ie leur faisois voir la conformité de nostre Religion avec la raison, & ils admiroient sur tout les dix commandemens de Dieu, trouuant qu'il ne se pouuoit rien dire de plus raisonnable, & de plus digne d'estre proposé par le souuerain Monarque du monde: La methode que ie tenois estoit de leur proposer l'immortalité de l'ame, & l'autre vie; de là ie passois à prouuer la diuinité, puis la prouidence, ainsi de degré en degré nous venions aux mysteres les plus difficiles. L'experience nous a fait voir que cette maniere d'instruire les Payens est fort vtile: ie l'ay expliquée au long dans mon Catechisme que ie diuise en huict iournées, où ie tache de proposer toutes les verités principales sur lesquelles il faut instruire les Idolâtres.

Outre les graces interieures qui ont trauaillé à ce bel ouurage de la conuersion de tant de peuples, les miracles continuels qui se font faits en la naissance de cette Eglise, ont beaucoup seruy à ces bons succez que i'ay racontez. Je dis continuels: parce qu'il est vray que le nombre en a esté si grand, que nos Catechistes ne se mettoient plus en peine de les conter. Je sçay combien est grand le peché de ceux qui feignent, ou qui racontent de faux miracles, & Dieu me garde de le commettre:

mais ie puis dire avec verité ce que i'ay veü, & ce que ceux-là mesme me racontoient, à qui la chose estoit arriuée.

Ces bons Chrestiens avec la saincte Croix, & l'eau-beniste chassoient ordinairement les diables, guerissoient toutes fortes de maladies, donnant à boire quatre ou cinq gouttes de cette eau sacrée, ils ont guery quelques aueugles & mesme ressuscité deux morts. Vn Seigneur payen qui auoit sa femme Chrestienne, me vint prier d'enuoyer quelques-vns de mes Chrestiens en vn bourg qui luy apartenoit, où il y auoit plusieurs de ses subjets fort malades, & tous les iours quelqu'un estoit emporté. I'y enuoiaiy six Catechistes, & ie leur recommanday particulièrement de ne prendre du tout rien, de ce qu'on leur voudroit donner pour les maladies qui auroient esté gueries.

Ils s'y en allerent portans leur armes en main, pour faire la guerre au diable, que l'on croyoit estre la cause de ces maladies. C'estoit la croix, l'eau benite, le rameau benit, le cierge benit, & l'image de la Vierge, que ie leur auois donnée au baptême. Ils s'en allerent, planterent des croix au commencement, au milieu, & au bout de la ville, allerent visiter les malades, faisans vne priere, & leur donnant quelques gouttes d'eau benite à boire, en moins de huit iours ils guerirent deux cent soixante & douze malades: le bruit en fut répandu par le Royaume, & le Seigneur du lieu m'en vint remercier avec beaucoup de larmes. Cela donna vn grand

courage aux Chrestiens & plusieurs païens en furent conuaincus de leur erreur.

Mais il arriua vn triste accident qui nous donna de la douleur, & de l'instruction. Celuy des Chrestiens qui estoit allé en ce bourg, & qui auoit esté le Conducteur des autres, peu de iours apres son retour, mourut; & i'appris de leur bouche, qu'il n'auoit pas gardé l'auertissement que ie luy auois donné de ne rien prendre, pour toutes les graces que Dieu auroit faites par ses prieres. Il auoit pris vne belle robe de damas que ce Seigneur luy auoit donnée: quand ie sceus cela, ie craignis que Dieu ne l'eust chastié comme Giezi, qui n'auoit pas obey à Helifée. Cela me donna sujet de bien auertir les autres de prendre garde à eux, & de ne se laisser iamais gagner au desir des biens du monde.

Vne fort vertueuse Chrestienne nommée Benoiste, mere d'un ieune homme, qui auoit esté baptizé depuis peu & s'appelloit Benoist mourut en mon absence, & par consequent sans confession, son pauvre fils bien affligé pour la mort de sa mere, estoit inconsolable, de ce qu'elle estoit morte sans confession. Comme il estoit noyé dans ses larmes, regrettant ce double mal-heur, enfin par vn mouuement interieur de l'esprit de Dieu, il prie plusieurs Chrestiens qui estoit venus pour le consoler de se mettre en oraison aupres du corps de sa bonne mere, desia froid & sans mouuement depuis six heures: ils se mettent tous à genoux, Benoist prononce à haute voix le *Pater* & l'*Aue*, puis met sur la

face de sa mere quelques gouttes d'eau benite : à mesme temps elle ouvre les yeux, se trouue non seulement viuante, mais entierement guerie, elle se leue, & puis se mettant à genoux avec les autres, ils font tous ensemble vn concert de loüange qu'ils donnent à Dieu pour vn miracle si euident. I'arriuay quelques iours apres en ce village, où i'appris de la bouche de la mere & du fils la grace qu'ils auoient receuë tous deux.

Ie laisse le reste parce que ie serois trop long. Ceux qui auront le loisir de voir ce que i'en ay dit dans mon histoire, auront sujet de louer Dieu qui donne à cette nouvelle Eglise les mêmes graces qu'il a faiët voir aux Chrestiens des premiers siecles.

CHAPITRE X.

L'excellente pieté des nouueaux Chrestiens de l'Eglise du Tunquin.

LA vie innocente, & la pieté que pratiquent les nouueaux Chrestiens de cette Eglise, est vne preuue encore plus visible de la main de Dieu, que les miracles. Ie puis dire avec verité que rien ne m'a touché le cœur si sensiblement que de voir qu'il y a dans ce Roiaume quasi autant d'Angeles que de Chrestiens, & que la grace du Baptesme leur inspire à tous ce mesme esprit qui a paru dans les Apostres, & dans les Martyrs de la primitiue Eglise.

Ils ont vne foy si ferme que rien n'est capable

de l'arracher de leur cœur. Vne ieune Dame nommée Darie a mieux aimé perdre la vie, que d'obeir à la mauuaife volonté d'une personne de la premiere qualité qui luy vouloit raurir l'honneur. Elle ne fit point de difficulté d'aller à la mort, pour n'estre pas fouillée d'un crime, qui luy eust fait perdre la grace du Baptesme.

Vn autre Chrestien appellé François qui seruoit ordinairement le frere du Roy, à le porter en chaire, selon la coustume des Grands du païs, ne fit point de difficulté de mourir, pour ne pas quitter l'exercice d'une action sainte, à laquelle il emploioit tout le temps que le seruice de son maistre luy laissoit libre. Il auoit vne particuliere deuotion à enfeuelir les pauures Chrestiens, & cette charité luy coûta la vie: cette belle mort estoit la plus riche recompense qu'il pût esperer.

L'amour qu'ils ont pour leur Foy, leur donne vne incroyable estime pour toutes les plus petites ceremonies qui la regardent. Ils considerent les Peres qui la leur préchent comme des Anges, & ils font gloire de leur obeir en toutes les plus petites choses. Je ne leur monstrois iamais le saint Crucifix que ie ne les visse tous fondre en larmes. Ils font quinze iournées de chemin pour se confesser, ou pour entendre la Messe. Quand ils ne sont éloignez de l'Eglise, où elle se dit, que de cinq ou six lieuës, ils ne la perdent iamais aux iours de feste: ils viennent le soir de la veille, & s'en retournent le lendemain apres le seruice, c'est à dire bien tard,
estans

estans cependant venus à l'Eglise dès le grand matin, ils y demeurent tousiours à genoux, & avec vne modestie si admirable, que ie ne la pouuois considerer sans larmes.

Chacun d'eux porte deux Croix, l'vne sur la poitrine, l'autre dans la manche, & ils disent que la premiere leur sert de bouclier, & l'autre d'épée. Ils ne vont iamais en campagne, qu'ils ne portent leur petit oratoire, qu'ils déplient aussi-tost qu'ils sont arriuez à l'hôtellerie. Ils font tous les matins, sans iamais manquer vne demy-heure d'oraïson, & la plus part la passent en la meditation de quelque mystere, où ils experimentent toutes les douceurs que Dieu fait ressentir aux ames pures.

Ils ont tant de respect pour l'eau benîte, qu'ils en viennent querir de cinq & six iournées: ils en portent dans vn vase de pourcelaine attaché à leur bras par vn beau brassellet. Ils en donnent à boire à tous les malades avec vn merueilleux succez: I'estois obligé tous les Dimanches de benir au moins cinq cent grands vases de cette eau sacrée pour satisfaire à leur deuotion.

Rien ne me rauissoit plus que le soïn, avec lequel ils se preparoient à la Confession & à la Communion. Ils ont vn amour, & vne veneration pour ces Sacremens que i'ay admirée mille fois. Le iour precedent ils ieûnent tousiours, & ils prennent la discipline: si ie ne les eusse retenus, ils se fussent communiés plus souuent qu'vne fois la semaine. Ils se confessent avec autant de larmes qu'ils en pour-

roient ietter s'ils commettoient de grands crimes, & neanmoins ie puis dire qu'ordinairement en entendant leur Confessions, i'auois peine de trouuer matiere pour les absoudre, non pas en peu de personnes; mais quelquesfois en vn bourg entier; & ie reconnoissois fort bien que ce n'estoit pas par ignorance, mais par vne excellente crainte de Dieu.

Ce qui m'ayda merueilleusement à cultiuer cette belle vigne, & à dilater nostre sainte Foy, fut le secours des Catechistes, qui à dire le vray, ont tout fait apres Dieu dans les grands progresz qu'a eus cette Eglise. Comme ie vis que i'estois seul Prestre qui pouuois prêcher, parce que le Pere que i'accompagnois, ne sçauoit pas la langue, ie m'auisay de prendre en ma compagnie quelques Chrestiens qui ne fussent pas mariez, & qui fussent pleins de zele & de pieté pour m'ayder à la Conuersion des ames: plusieurs se presenterent à moy, mais ie choisys ceux que ie trouuay plus capables, & ie fis vn seminaire qui a si bien reüssi, que nous pouuons dire que c'est ce qui nous a maintenus.

Les premiers que ie choisys, furent François, André, Ignace, & Antoine, qui firent publiquement pendant la Messe, vn iurement de s'employer toute leur vie au seruice de l'Eglise, de ne se marier point, & d'obeir aux Peres qui viendroient prêcher l'Euangile: tous les Chrestiens qui virent cette belle ceremonie, en furent ravis, & eurent depuis vn grand respect pour les seruiteurs de Dieu, qui veritablement se sont acquitez si dignement de ce mini-

stere, que nous leur deuons vne bonne partie de tout ce qui s'est fait en ce Royaume. Maintenant ils sont plus de cent dans ce Seminaire, que les Chrestiens entretiennent à leurs frais; car pour nos Peres & moy, nous auons tousiours protesté que nous ne voulions rien prendre d'eux, & que nous ne cherchions que leurs ames. De façon que nous ne leur demandons rien, & mesme quand ils nous veulent faire des presens nous les refusons touiours, encore que cela les fasche; parce que si nous voulions, ils nous donneroient tout ce qu'ils ont: mais ils sont cependant ravis de cette conduite, & c'est vn argument qui leur sert merueilleusement contre les Payens qui en demeurent conuaincus. Pourquoy (leur disent-ils) ces Peres nous voudroient-ils tromper? ils viennent de loing, ils prennent beaucoup de peine, ils ne reçoient rien de nous, ce sont gens d'esprit, & de vertu, ils ont du bien en leur pais, que gagneroient-ils en nous abusant? Il faut bien croire que c'est Dieu qui les pousse, & que ce qu'ils disent, est vray. Je ne scaurois dire combien de Payens cét argument a conuertty.

C H A P I T R E X I.

Comme ie fus obligé de sortir du Tunquin & de retourner en la Chine.

LA pieté auoit de trop bons succez dans le Tunquin, pour n'estre pas combatuë par le demon qui est son ennemy iuré. Je demeuray enuiron vn

an & demy dans ce calme, où il y auoit plaisir de voir remplir le nauire de Saint Pierre de ces poissons qui sont les delices de IESVS-CHRIST.

La premiere tempeste commença par la même cause, qui a mis le premier desordre au monde. Les femmes qui se voyoient reiettées par les nouveaux Chrestiens qui en auoient eu plusieurs, firent tant de bruit, que tout le Royaume en fut émeu. Le Roy qui iusques alors nous auoit témoigné des bontés extremes, commença vn peu à se rebuter de la doctrine que nous prêchions. On luy battit souuent les oreilles, qu'elle ne pouuoit estre que bien preiudiciable à tout le Royaume, puis qu'elle deffendoit d'auoir plusieurs femmes, & que par consequent elle empêchoit le pais de se peupler, priuant le Roy de plusieurs subjets.

Cela offensa ce Prince: les Eunuques qui gardent ordinairement ses femmes, augmenterent encore ce feu, parce qu'ils apprehenderent que si le Roy goûtoit cette Loy, il ne chassast toutes les femmes qu'il auoit iusques au nombre de cent, & qu'en mesme temps ils ne fussent mis hors de la Cour. Cét interest les anima contre nous, & leur fit inuenter mille artifices pour nous mettre mal dans l'esprit du Roy.

Cela ne leur fut point mal aisé, parce qu'ils estoient tousiours à son oreille, & luy disoient mille maux de la Loy que nous prêchions. Ce qui fut cause qu'enfin le Roy fit vn édit par lequel il deffendoit à tous ses subjets de suiure cette nouvelle doctri-

ne, qu'on auoit portée d'Europe, parce qu'elle estoit preiudiciable à l'Estat, & aux principales coutumes de son Royaume.

Cela nous étonna d'abord, & tous les Chrestiens dirent hardiment qu'ils obeïroient au Roy en toutes les choses, où leur conscience ne seroit pas interessée, que la Foy leur estoit bien plus chere que leur vie? Mais par la grace de Dieu ce tonnerre ne fit que du bruit, qui nous étonna; mais son feu ne fut qu'un éclair, qui passa sans nous faire mal.

Le Roy n'auoit pas encore perdu toute l'inclination qu'il auoit pour nous, apres que ces premieres impressions furent vn peu effacées de son esprit, il ne continua pas de nous faire du mal: nous demeurâmes vn peu dans le silence; en suite nous retournâmes à nos premieres occupations, comme si nous eussions tousiours esté en paix, & ce fut pour lors que le nombre des nouveaux Chrestiens deuint si grand, que Dieu faisoit connoître sensiblement, qu'il n'y a que luy qui donne toujourns ses faueurs plus abondantes dans la tentation.

Ce calme pourtant fut bien tost troublé par vne nouvelle tempeste, causée par les auteurs de la premiere, sous vn pretexte bien different. On accuse les nouveaux Chrestiens d'auoir brisé quelques Idoles; & puis on dît au Roy que i'estois forcier, & que mon souffle portoit vn sortilege, qui renuersoit la teste à ceux à qui ie parlois, sans que personne s'en pust deffendre. Dés lors le Roy commença à s'en prendre non seulement à la Loy que ie publois,

mais encore à ma personne, & apprehenda de me voir & de me parler, de façon que quand ie voulus l'aller trouuer pour me iustifier, toutes les auenuës me furent fermées; & si quelquesfois mes amis auoient assés de credit pour me faire entrer au Palais, le Roy se tenoit tousiours loing de moy, & ne me donnoit qu'une audience fort courte, & precipitée, sur la crainte qu'il auoit d'estre enforcelé de mon souffle.

Ie ne laissois pas de continuer touiours mes exercices ordinaires, iusques à ce qu'enfin le Roy se declara ouuertement contre moy, sur le commencement de l'an 1630. Il me fit deffense de plus prêcher ma nouvelle Religion dans ses terres, avec ordre de me retirer au plustost, ou à Macao ou bien à la Cochinchine: l'Edit fut publié solennellement dans toutes les formes, & puis affiché sur vn grand poteau à la porte de nostre maison.

Ie vous laisse à penser quelles furent les allarmes des nos bons Chrestiens à cette méchante nouvelle, & encore que ie fusse affligé autant que ie le puis estre par vn mal-heur qui ne vint pas de ma faute, ie ne laissay pas de leur donner tout le courage que ie pûs, & ie me retiray dans leurs maisons; n'osant plus prêcher en public: Ie ne laissois pas pourtant de me trouuer par tout, où ie pouuois les assister: tantost i'estois en vne maison, & puis en l'autre: Les Chrestiens en estoient aduertis, & ils venoient par diuers endroits avec tant d'adresse, que les assemblées estoient fort grandes, encore que les Payens n'y prissent pas garde.

On me tint vn temps enfermé dans vne maison, & on me donna des gardes; mais il me fut aisé de gagner le maistre du logis qui me faisoit sortir toutes les nuits par vne fenestre, pendant que mes gardes estoient à la porte. Je m'en allois dans les maisons des Chrestiens baptiser, prêcher, confesser, dire la Messe; & puis auant que le iour fust venu, ie m'en retournois dans ma prison sans que personne y eust pris garde.

Cela ne dura que deux mois, apres lesquels on me fit vn commandement de la part du Roy de me retirer en la Cochinchine, iusques à ce que le vaisseau Portugais me peust ramener à la Chine. L'on me mit alors sur vne galere avec vne compagnie de trente six soldats, & vn Capitaine pour me garder, avec ordre de ne me quitter point qu'ils ne m'eussent mis hors du Royaume du Tunquin. Ce fut bien alors que dans cét abandonnement general de tous les secours humains, Dieu me fit connoistre le soin qu'il prenoit de ma conduite.

I'ay dit dans mon Histoire toutes les auantures de ce voiage; ie fus trois semaines dans cette barque, pendant lesquelles vingt quatre de mes gardes se firent Chrestiens, le Capitaine en fit autant quinze iours apres, ayant veu dans vne tempeste qui nous alloit perdre, vn miracle euidant qui calma la mer en vn instant, quand nous y eûmes ietté vn peu d'eau benite, & dit vn *Pater noster*. Cela le rauit si fort, qu'il demanda le Baptesme que ie luy donnay apres, & le nommay Augustin: de telle façon

que ie commençay à estre comme leur Pere & le maistre du batteau : ils firent tout ce que ie voulus, & au lieu de me mener à la Cochinchine, ils me laisserent aller en la Prouince de Bochin, qui est la plus éloignée de la Cour où i'auois plusieurs Chrestiens, chez lesquels ie demeuray quelque temps caché. Puis ils me donnerent vn batteau, où nous allions pendant quatre mois tantost sur diuerses riuieres, tantost sur la mer : nous nous tenions retirez du bord pendant le iour, puis la nuit nous venions en terre, dans les maisons des Chrestiens, que nous assistions de toutes nos forces.

Pendant ce temps-là nous fûmes reduis à vne si grande necessité, que nous fûmes contraints de recourir aux Chrestiens, qui nous donnerent liberalemment tout ce qui nous estoit necessaire. Mais à mesme temps nous eûmes nouvelles que le nauire Portugais tant attendu estoit arriué heureusement au port Cua Ciua, où deux de nos Peres nous estoient venus chercher, sur la nouvelle qu'ils auoient ouye dans Macao, que nous estions bannis du Tunquin. La ioye que nous eûmes de les voir, & de les embrasser fut tout à fait grande. Il nous sembloit estre dans le Paradis quand nous nous trouuâmes quatre Iesuites ensemble dans ce Royaume où Dieu s'estoit desia acquis tant de nouveaux subiets.

Nous allâmes hardiment à la Cour avec les Portugais nouvellement arriuez ; le Roy ne nous fit point de mauuais accueil : ce qui nous donna courage de reprendre nostre premier train de prêcher publi-

publiquement, & de faire tout ce que nous auions fait auant nostre bannissement. Nous pensions que l'on ne nous troubleroit point, quand le nauire Portugais auroit debité toutes ses marchandises, & reprendroit le chemin de Macao: Mais lors que nous y pensions le moins, on nous vint faire vn commandement absolu de la part du Roy de nous mettre dans le nauire, sur peine d'estre declarez rebelles. Nous fîmes tous les efforts possibles pour faire reuoquer le commandement: mais toutes nos peines, & celles de nos amis furent inutiles, nous fûmes contrains de partir tous quatre.

Je ne me souuiens pas volontiers des extremes déplaisirs que témoignerent nos Chrestiens à cette separation; parce que ie ne sçauois y penser sans estreatendry. Tout ce qu'un pere, ou vne mere sçauoient auoir de regrets en la perte de leur enfant; ces bonnes gens le firent paroistre pour nous. Ils venoient en nostre logis iour & nuit, quand ils eurent cette nouvelle, ils pleuroient, ils souspiroient, ils heurloient: & sur tout quand ie leur dis le dernier adieu dans l'Eglise, ils ietterent vn cry si haut, que i'en fus efrayé moy-mesme. Il ne me restoit point de paroles, mais l'abondance de mes larmes parloit assés. Nos deux Peres venus de nouveau en estoient étonnez, & les Payens mesmes en auoient de sentimens de compassion.

Pendant plusieurs iours il y eut vne foule extreme pour les Confessions, il falloit que ie les contentasse tous, & ie ne pouuois pas quasi en venir

O

à bout; encore que ie ne dormisse, ny iour ny nuit: parce que i'estois seul qui sçauois la langue. Le dernier iour estant venu, depuis la minuit toute nostre maison fut pleine: quand nous sortîmes pour aller au port, toutes les ruës estoient remplies de nos bons Chrestiens; ils nous suiuoient tous en nous embrassant, & en nous mouillant de tant de larmes, que nous ne sçauions que faire, sinon pleurer comme eux. Quand ie fus entré dans le nauire, ie les vins saluer, & leurs fis vn petit discours, où ie iettois bien plus de larmes, que ie ne disois de paroles, pour les exhorter à la constance dans l'amour de **I E S V S-C H R I S T**. Ils estoient tous sur le bord à genoux, demandans ma benediction, plusieurs estoient dans l'eau iusques à la ceinture, il n'y en auoit pas vn qui ne pleurast.

Ie vis vn bon vieillard septuagenaire l'vn des principaux docteurs du païs, qui nous estoit venu dire adieu, & qui auoit pris sa belle robe de parade, avec laquelle il alloit rendre iustice aux principaux iours de l'année: il estoit sur le bord vn peu retiré de la presse, pleurant à chaudes larmes: il nous faisoit cette solempnelle reuerence qu'on fait au Roy, se mettant à genoux quatre fois, & touchant la terre avec le front, puis il s'en alla sanglottant. L'on m'a dit qu'il eut le cœur si ferré qu'il ne pût iamais depuis manger & qu'il mourut l'onzième iour apres. Voyez s'il se peut trouuer vne plus grande bonté.

Enfin quand nous commençâmes à faire voile, les larmes se renouvelerent de part & d'autre, nous

nous fuiuîmes des yeux tant que nous pûmes, & nos cœurs ne se sont iamais separez : car à dire le vray, tout le mien est dans le Tunquin, & ils témoignent qu'ils me font la grace de se souuenir de moy, par plusieurs lettres qu'ils m'écriuent ; & par les prieres qu'ils font tous les iours de Feste publiquement dans l'Eglise, & les iours ouuriers, matin & soir dans les maisons particulieres, où ils recitent vn *Pater*, ou vn *Aue*, pour ce miserable pecheur. C'est vn des plus grand suiets que i'ay d'esperer que Dieu me fera misericorde.

CHAPITRE XII.

Mon retour à la Chine, & le sejour que i'y fis pendant dix ans.

AYant donc demeuré au Tunquin trois ans, & deux mois, c'est à dire depuis le dixneuuesme Mars de l'an 1627. iusques en May de l'an 1630. Je m'en reuins bien affligé à Macao, où tout incontinent ie pressay nos Superieurs de ne laisser pas sans pasteur cette belle bergerie. Les trois Peres qui auoient esté témoins des grandes dispositions qu'il y auoit à conuertir tout ce fleurissant Royaume, firent les mesmes instances que moy, & donnerent à tout ce grand College de si bonnes impressions de ce qu'ils auoient vû, que toute cette feruente ieu nesse, & les Peres les plus considerables estoient tous les iours aux pieds des Superieurs pour estre enuoyez en cette Mission.

Quelques-vns mesmes qui auoient beaucoup pourfuiuy, & qui estoient sur le point de passer au Japon, tournerent leurs pensées au Tunquin, principalement le Pere Gaspar Amaral l'un des deux qui estoient venus pour me secourir dans la misere de mon exil, & il ne pensa plus qu'à y retourner, encore qu'il eust appris la langue Japonnoise, & qu'il eust obtenu toutes les permissions necessaires pour s'en aller en cette belle isle. Les Superieurs luy permirent d'aller au Tunquin avec deux autres Peres: ils y allerent en Mars de l'année 1631. où ils multiplierent au centuple le beau grain qui auoit commencé de venir dans le champ de l'Eglise: plusieurs autres excellens ouuriers y ont toujors trauaillé depuis avec vn succes si merueilleux que i'ay appris par des lettres que m'a escrites le Pere Ierôme Maiorica admirable & infatigable ouurier de cette Eglise, qu'il y a maintenant trois cent mille Chrestiens, & deux cens Eglises publiques: que tous les ans on y baptise au moins quinze mille infidelles, & ce bon Pere m'escrit que cette année là pour sa part, il en auoit baptisé six mille: qu'il auoit sous sa conduite quarante mille Chrestiens & soixante & dix Eglises. Apres cela dites qu'un Predicateur en ce pais-là ne fait pas autant que cinquante des plus feruens font en Europe.

Apres auoir procuré ce beau secours au Tunquin, ie commençay à m'employer de toutes mes forces à la conuersion des Chinois: mais à dire la verité, ie n'y trouuay pas la facilité que i'auois ex-

perimentée en ce Royaume de benedictions d'où ie venois. La cause en prouenoit à mon aduis premierement de moy, parce qu'encore que i'entendisse fort bien la langue Chinoise, ie n'en scauois pas pourtant assés, pour la parler dans vn discours continué; de sorte que i'estois contraint de prêcher par interprete, ce qui ne suffit pas ordinairement, pour porter vne ame à la resolution de changer de Religion, & de vie. L'autre raison pouuoit bien estre l'orgueil des Chinois, qui se croyent les premiers hommes de la terre. I'ay veu qu'ils viennent aux sermons tant qu'ils ont quelque chose à opposer: mais quand on les a conuaincus, on ne les void plus venir.

Neanmoins nonobstant tout cela, Dieu nous fit la grace de se seruir de nous en la conuersion d'vn assés bon nombre de Payens, & i'en ay bien baptisé au moins mille de ma main. Nous allions souuent faire des courses en diuerses villes de la Chine, particulièrement en la Prouince de Canton: i'allay souuent en la ville Capitale qui est si grande & si belle, que ie n'en vois gueres pareille; & par la grace de nostre Seigneur, nous n'en retournions iamais les mains vuides.

I'eus particulièrement grande consolation en l'exercice d'vne charge qu'on me donna dans Macao, en laquelle ie m'employay avec tous mes soins. On appelle le Pere des Chrestiens, celui qui s'occupe à seruir les Chinois nouvellement conuertis, les instruisant, les gouuernant, & leur enseignant

tout ce qui est necessaire pour les faire viure Chrestienement. Cela me donnoit tant d'occupation pendant toute la iournée, que si ie voulois faire quelque estude pour preparer des Sermons, ou des leçons de Theologie que i'enseignoïs en nostre College, il falloit que cela se fist la nuit: il n'estoit pas plûtost iour, que i'estois occupé apres mes Chrestiens Chinois, ou apres les Payens que nous disposions au baptesme.

I'eus vne grande consolation de rencontrer vn vieillard âgé de cent cinquante ans qui auoit esté autrefois baptisé de la propre main du grand Apôtre des Indes Saint François Xauier, quand il estoit au Iapon: i'eus le bien de le confesser, & de m'entretenir long-temps avec luy. Ie prenois plaisir d'apprendre par ses discours, & plus par les solides vertus qui paroïsoient en sa vie, les instructions admirables que Saint François Xauier donnoit à ceux qu'il conuertissoit à la Foy, & la methode qu'il tenoit pour les affermir en leur premiere resolution.

Ie laisse plusieurs autres choses qui m'arriuerent pendant ces dix ans, où le temps me sembla bien court, pour les continuelles occupations que nous auions à bastir vne Eglise particuliere aux Chinois, & à establir vne maison où nous retirions tous ceux qui se faisoient instruire pour recetoir le Saint Baptesme.

CHAPITRE XIII.

Comme ie fus enuoié la seconde fois en la Cochinchine.

DEpuis le temps que ie quitay la Cochinchine en l'année 1626. plusieurs grands personnages de nostre Compagnie continuerent à y traualler avec grand succès, & furent diuerses fois tourmentez de plusieurs tempestes, qui leur ostent bien de temps en temps le moien d'auancer la gloire de Dieu dans la predication de l'Euangile, mais qui ne diminuerent iamais leur courage.

Celuy qui trauala le plus, & qui fit d'admirables progrès en ce Roiaume, fut le Pere François Buzomy Napolitain, qui commença, comme i'ay dit, cette Mission, en l'an 1615. & qui s'y est employé pendant vingt-quatre ans avec des soins incroyables. C'estoit vn homme de sainte vie, infatigable dans les trauals, courageux dans tous les dangers, ferme dans toutes ses resolutions, il s'est entierement consommé à fonder & à multiplier cette Chrestienté: il y a reussi si heureusement qu'ayant trouué fort peu de Chrestiens en sa premiere entrée dans la Cochinchine, il en laissa au moins douze mille, quand il alla au Ciel receuoir autant de couronnes qu'il auoit fait de nouveaux Chrestiens.

Les autres Peres qui seconderent dignement les trauals de ce grand Apostre, furent les Peres Benoist de Mattos, Iean Leria, Gaspar, Louys, &

d'autres Religieux de nostre Compagnie, qui à diuerses occasions furent enuoiez, & demurerent plusieurs années dans la Cochinchine, pendant lesquelles ils furent persecutez en plusieurs manieres par les ennemis de I E S V S - C H R I S T, & de la Religion qu'ils publioient.

Trois fois ils furent tous chassez du Roiaume par vn Edit du Roy, le crime dont on les accusoit, estoit le mesme, que celuy que l'on a si souuent imposé aux Chrestiens des premiers siecles, d'empescher les pluies, & d'aporter la sterilité à toutes leurs terres. Cette fausse persuasion irritoit si fort l'esprit de tous les Payens, que bien souuent ils ont esté sur le point de faire mourir ces pauures Peres, qui n'auoient point d'autre dessein que de leur ouurir à tous le Ciel, & d'en faire pleuuoir toutes les graces en abondance.

Ces Apôtres ne s'étonnoient pas pour tous ces bruits, & ne quittoient pas si facilement leur famille. Quelques vns se retiroient, & demeuroient cachez parmy les Chrestiens, les autres alloient faire vn petit voyage à Macao, & reuenoient bien-tost apres avec des presens qui appaisoient la mauuaise humeur du Roy. Et par ce moien ils en faisoient aisément reuoquer l'edit de leur bannissement.

Cette vicissitude de bien, & de mal dura iusques au commencement de l'année 1639. qui fut funeste à cette pauure Eglise. Vn certain Gouverneur de la Prouince de Chan ennemy déclaré des Chrestiens gagna si bien l'esprit du Roy, qu'il
l'irrita

l'irrita contre les Peres, parce qu'ils faisoient adorer le Crucifix à ses sujets au lieu d'adorer les Dieux du païs. On alla prendre de force vn beau Crucifix que nos Peres gardoient avec grande veneration, on le porta au Roy, y aioustant mille opprobres, & mille faussetés pour luy en faire auoir horreur. Il ordonna brusquement qu'on le brûleroit, & que les Peres qui portoient dans son païs de telles sottises, en fortiroient sous peine de la vie.

Les Portugais eurent bien assés de credit pour empêcher l'execution de ce sacrilege contre le saint Crucifix, qu'ils retirerent à force d'argent des mains de ces impies : mais ils ne peurent iamais faire en sorte que les Peres eussent permission de demeurer dans la Cochinchine. On les mit tous dans diuers nauires, & on les contraignit d'abandonner leur petit troupeau.

Cette nouvelle de la desolation entiere de nos Peres, toucha si viuement le bon Pere François Buzomy qui estoit venu à Macao pour negocier quelques interests du Roy de la Cochinchine qu'il en tomba dans vne maladie qui l'emporta dans peu de iours. Cette perte fut vne bien plus grande playe pour la Cochinchine que le bannissement de nos Peres: Mais les desseins de Dieu sont des abismes; il les faut adorer avec respect, & nous soumettre, avec humilité à ses ordonnances.

En ce mesme temps le Reuerend Pere Antoine Ruben, cette grande lumiere de nostre Compagnie qui s'est allée éteindre dans les fosses du Japon,

pour deuenir vn nouuel astre dans le paradis, vint estre Visiteur de nostre Prouince de la Chine & du Japon. Auant que de s'en aller au lieu de son supplice & de son triomphe, il voulut pouruoir à tous les Royaumes voisins de la Chine, d'ouuriers necessaires pour y establir la Foy; croyant que ce n'estoit pas assés à vn seruiteur de Dieu, d'estre en vn seul lieu pour le seruir, il resolut d'enuoier ses subiets en autant d'endroits, qu'il en eust voulu luy mesme cultiuer par la predication du saint Euangile.

Il enuoia dans la Chine les Peres Gabriel de Madelaine, Ioseph de Almeida tous deux Portugais & François Ferrario Italien; au Tunquin seulement le Pere Thomas Rodriguez Portugais, mais à dire le vray, celuy là tout seul valoit bien autant que quatre, & enfin il me fit la grace de me renuoier en la Cochinchine, pour y remettre cette Mission desolée par le bannissement de tous les Peres.

Ie m'y en allay fort ioyeux au commencement de Feurier de l'an 1640. avec esperance de gagner l'esprit du Roy, & de restablir le Royaume de IESVS-CHRIST dans ce pais. I'eus si bon vent que i'y arriuay dans quatre iours, i'estois tout seul Prestre & Iesuite, mais on m'auoit promis qu'en peu de temps le Reuerend Pere Pierre Albert Portugais, viendroit m'assister de son zele, & de sa prudence, qui estoient deux qualitez que ce grand personnage possedoit parfaitement. Il arriua bien tost après, & nous commençâmes d'vn mesme cœur à seruir nostre commun Maistre.

CHAPITRE XIV.

Dece que nous fimes dans la Cochinchine, la premiere année apres nostre retour.

ENcore que ie fusse entré fort heureusement dans la Cochinchine, ie ne creus pas pourtant à propos de me produire d'abord dans le grand iour; il me sembla qu'il valoit mieux me tenir vn peu à l'écart, & applanir le chemin auant que de m'aduan- cer en mon principal dessein. Ie me retiray donc en vn bourg nommé Faifo, où il ya grand commerce des Iaponois qui font là leur sejour & leur trafic: ie m'y tins à couuert; & la premiere chose que ie fis, fut de gagner le Gouverneur qui estoit Iaponois Payen, & persecuteur de nostre sainte Foy.

Le moien que ie tins pour venir à bout de mon dessein, fut de luy offrir des presens, qui luy furent si agreables, encore que ce ne fust pas chose fort precieuse, qu'ils luy changerent entierement le cœur: de nostre grand ennemy, il deuint aussi-tost nostre singulier protecteur, il recherchoit toutes les occasions de me seruir enuers ses compatriotes, & enuers les naturels de la Cochinchine, iusque là qu'il me mena luy mesme à la ville Royale de Sinoa, où i'ap- prehendois d'aller, de peur que le Roy ne crust que ie méprisois son commandement par lequel nous estions bannis de toutes ses terres.

Ce Gouverneur Iaponois me conduisit fort adroittement, & fit si bien par ses amis, que ie fus

Diuers Voiages.

Je tres-bien venu. Je laissay le Pere Pierre Albert avec les Iapponois auxquels il auoit entierement gagné le cœur, de sorte qu'il faisoit vn merueilleux fruit parmi eux, pendant que ie m'en allay vers le Roy avec les plus beaux presents que ie peus trouuer. Il est vray que pour les acheter, i'auois employé quasi tout l'argent que i'auois porté de Macao, pour m'entretenir toute l'année. Mais Dieu y pourueut, car vn bon Chrestien nommé André avec sa femme m'enuoierent tout l'argent necessaire pour me rembourcer; disans qu'ils vouloient auoir la satisfaction de donner les presens qui deuoient gagner le cœur du Roy.

A la verité Dieu leur donna vne telle benediction, qu'ils changerent entierement le cœur à ce Prince, aussi bien que les autres l'auoient changé au Gouverneur de Faifo: il me vid volontiers, & me caressa fort ciuilement. Ce fut lors que ie creus qu'il estoit temps de me seruir de la belle occasion que Dieu me donnoit de trauailler pour son amour. Cette grande Dame, mais encore plus grande Chrestienne, que le Pere François Pina (comme i'ay dit cy-dessus) auoit baptisé, & nommé Marie, m'appella incontinent en sa maison, où elle auoit vne belle Eglise qui seruoit de refuge à tous les Chrestiens de cette grande Ville.

Je commençay à m'y employer iour, & nuict, apres nos bons Chrestiens, qui venoient receuoir les Sacremens avec vne auidité incroyable: i'y disois la Messe tous les iours: le concours y estoit si grand que i'estois contraint de dire plusieurs Mes-

ses, toutes les Festes. I'y passay la semaine sainte, & i'aduoie franchement que c'est là, non pas en Europe, qu'on apprend à ressentir la Passion de Notre Seigneur. Je demeuray trente cinq iours en cette Prouince: où quatre vints quatorze Payens receurent le baptesme, & entre-autres trois Dames fort proches parentes du Roy que ie baptisay sollemnellement le iour de Pasques, & vn fameux Prestre des Idoles, que Madame Marie fit resoudre à quitter l'erreur, ce qu'il fit de si bon cœur, qu'il nous seruit depuis merueilleusement, pour faire embrasser la verité à plusieurs autres.

Aprésauoir couru toute cette Prouince, ie me rendis à Faifo vers mon compagnon, où nous demeurâmes quelque temps cachez, pour laisser partir les Portugais, qui ayans debité toutes leurs marchandises, retournoient à Macao. Je me persuadois que quand les Gouverneurs verroient qu'il n'y auoit plus de barque pour nous porter à la Chine, ils seroient contrains de nous laisser en leur país. Mais vn certain Onyhebo Gouverneur de la prouince de Cham, voyant que nous estions demeurez mal gré qu'il en eust, s'obstina à nous chasser.

Il nous fit vn commandement precis de partir au plustost, en quelque façon que ce fust, deussions nous marcher sur les eaux: nous fûmes contrains de ceder à la violence. I'achetay vn petit vaisseau où le Pere Albert & moy fûmes les Pilotes, la necessité nous aprit à faire ce nouveau métier, où nous estions tous deux aprentifs: nous y reüssimes

si bien cette premiere fois que nous pouuions passer maistres: iamais nous n'allâmes si bien en cette mer pleine de tempestes, & où tant de grands vaisseaux ont bien de la peine d'échaper. Le vous laisse à penser si deux Iesuites, & trois de mes ieunes Chrestiens eussent peu passer le Golphe d'Ainan, & toute cette grande mer, si Dieu n'eust voulu faire voir que c'estoit luy seul qui gouuernoit toute cette petite barque, qui aborda heureusement à Macao le vintiéme Septembre 1640.

Le crois qu'on trouuera bon que ie mette icy vn beau secret que les Chrestiens de la Cochinchine m'ont enseigné, pour n'auoir pas cette incommodité d'estomach, qui est fort ordinaire à ceux qui vont sur la Mer. Il est vray que ie ne m'embarquois iamais que ie ne fusse fort tourmenté de ce mal, qui me duroit les cinq ou six premiers iours. Mes Chrestiens qui me voioient si mal-traité, me dirent qu'ils auoient parmy eux vn remede qui fortifie si bien l'estomach qu'on n'est aucunement incommodé de ce mal qui est causé par le branle du vaisseau, ou par les vapeurs de la Mer: il faut prendre vn de ces poissons qui ont esté deuorez, & qu'on trouue dans le ventre des autres poissons, le bien rostir, y mettre vn peu de poivre, & le prendre en entrant dans le Nauire: cela donne de la vigueur à l'estomach.

Le trouuay ce secret fort beau; mais ie le trouuay encore plus agreable dans l'usage, parce que ie m'en suis tousiours seruy depuis, & ie n'ay iamais

ressenti aucune atteinte de ce mal ; qui iusques-là m'auoit esté tres-fascheux. Le desire de tout mon cœur que cela serue à mes lecteurs, & particulièrement à ceux qui veulent venir trauailler avec nous au de là du grand Ocean, lequel ils pourront passer sans mal de cœur.

CHAPITRE XV.

Comme le Reuerend Pere Antoine Rubin nous vint voir en la Cochinchine, & l'affliction qu'il eût, voyant brûler les Saintes Images.

ENcore que ie fusse de corps à Macao, mon cœur n'estoit point sorty de la Cochinchine, mais auoit touiours demeuré avec mes bons Chrestiens ; aussi ne demeuray-je pas long-temps sans les aller voir. On me donna pour compagnon le Pere Benoist de Mattos Portugais, excellent ouurier ; nous nous embarquâmes le dix-septième Decembre de la mesme année 1640. & nous arriuâmes heureusement la veille de Noël tout à propos pour y passer cette grande Feste : les Chrestiens qui sceurent nostre arriuée au port de Turon, accoururent de toutes les Prouinces du Roiaume, & ceux qui estoient les plus éloignez, ne laisserent pas de prendre part à la deuotion, aussi bien que ceux qui estoient arriuez plûtost.

En mesme temps vne tempeste s'éleuant sur la Mer fut fort fauorable à nostre Mission de la Cochinchine. Le R. P. Rubin Visiteur de nostre Pro-

uince estoit dans vn vaisseau qui le portoit aux Philippines, pour aller de là mourir glorieusement au Japon. Le vent fut si violent qu'il contraignit ce grand seruiteur de Dieu, & ses deux compagnons, de relâcher au port de Kean dans la Cochinchine, où nous eûmes le bien de les garder quatre mois & demy, qui fut vn bon-heur bien grand pour cette Eglise. Les larmes que ce saint personnage verfoit continuellement à la Messe, arrosèrent si bien cette vigne, que nous n'eûmes iamais vne plus belle vendange. En ce peu de temps Dieu nous fit la grace au Pere de Mattos, & à moy, de baptiser mille neuf cens trente sept Payens; nous conûmes que nous auions vn puissant intercesseur enuers Dieu qui nous donnoit vne assistance si fauorable.

Mais le Diable ne demeura pas en repos: il tâcha de troubler l'ouurage de Dieu par ses artifices. Ce grand ennemy de IESVS-CHRIST nommé Onghebo de qui i'ay desia souuent parlé, s'auisa vn iour, lors que personne n'y pensoit, d'enuoier ses emissaires dans les maisons des principaux Chrestiens, & y prendre tout ce qu'ils pourroient trouver d'Images, Crucifix, & autres meubles sacrés. Ils entrèrent brusquement en la maison d'vn ancien Chrestien nommé André, qui auoit vne fort belle Chappelle, où les Chrestiens faisoient leurs assemblées, ils arracherent toutes les images, amenerent prisonnier André avec ses deux enfans, Louys, & Emanuel, firent le mesme en la maison d'vn des
plus

plus honorables Magistrats de la ville ; nommé Antoine, où ils trouuerent vn beau Crucifix d'yuoire ; mais n'ayans pas rencontré le maistre de la maison, sa femme qui estoit vne fort honorable Dame nommée Eulalie, prit volontiers la place de son mary & fut garotée par ces foldats, qui allerent droit à leur Gouverneur chargez des dépoüilles de la pieté.

Cét impie estima plus cette proie, que s'il se fust enrichy dans le sac de quelque ville ennemie, il assembla incontinent vne grande troupe de soldats, qu'il enuoya en pompe au port de Kean où estoient nos Peres, pour faire brûler à leurs yeux toutes ces images: il alloit en teste de cette compagnie d'enragez, & venant à la porte de nostre maison, où estoit le Pere Visiteur, avec quelques autres Peres, il voulut qu'ils fussent témoins du malheureux sacrifice qu'il alloit faire: Il les fit venir à la place, commanda qu'on foüettaft, & bastonnaft André, ses deux enfans, Eulalie, & la mere de son mary, & puis allumant vn grand feu, il y fit ietter toutes les Images, & le Crucifix.

Dans ce funeste accident le Pere Rubin eût tous les sentimens de douleur, que peut auoir vn cœur amoureux de I E S V S- C H R I S T, comme estoit celuy de ce fidele seruiteur, dans vn outrage qu'on fait à son maître. Il prioit ce barbare, il fondoit en larmes, il se tournoit de tous costés, il vsoit de menaces, il vouloit employer la force, & tout cela estant inutile, il se retira, n'ayant recours qu'à son pauvre cœur noyé dans l'affliction: il s'alla prosterner de-

Q

uant Dieu en son oratoire, voulant luy faire amande honorable pour le sacrilege de ces impies. Le mesme iour il m'en escriuit vne lettre que i'ay rapportée au liure que i'ay fait de sa glorieuse mort. Il est vray qu'il semble que c'est la douleur mesme qui l'a écrite: quand ie la receus dans les quartiers du midy, où le bon Pere m'auoit enuoyé, i'eus ma bonne part à ce deplaisir, & ie m'en reuins aussi-tost à Kean qui auoit esté le theatre de la fureur d'Onghebo: mais ie trouuay que le bon Pere Rubin en estoit party, n'ayant pas pû demeurer plus d'une nuit en ce lieu que ce crime luy auoit rendu plus insupportable que la prison la plus fascheuse de toute la terre.

CHAPITRE XVI.

Des courses que nous fimes en la Prouince de Cham, & des graces que Dieu y fit aux Chrestiens.

CE seroit vn discours vn peu long, mais qui n'ennuieroit pas les bonnes Ames, si ie m'arrestois à dire en particulier toutes les benedictions que Dieu a données à cette nouvelle Eglise, pendant enuiron cinq ans que i'ay eu le bon-heur d'y faire sejour. Neantmoins voyant que ie serois obligé de dire souuent des choses semblables, parce que Dieu ne s'est iamais lassé de nous combler de ses biens, ie me contenteray de dire les plus remarquables, & ie passeray succinctement sur les autres.

Après auoir suffisamment trauaillé en ce port de Turan, où nous auions abordé, ie m'en allay

sur le commencement de l'année 1641. faire le tour de toute la Prouince de Cham, laquelle n'est pas des plus grandes de la Cochinchine, mais elle est pourtant fort riche, & fort agreable; c'est là où se fait le plus grand traffic des Portugais, des Chinois, & des Iaponois, qui viennent ordinairement y apporter toutes leurs marchandises, parce que les ports y sont commodes, & la prouince estant au milieu du Royaume, l'on y debite aisement tout ce que l'on veut.

Ie parcourus à loisir toutes les villes, & les principaux villages de cette prouince, où ie trouuay vne merueilleuse constance aux Chrestiens qui auoient desia receu la Foy, & vne grande disposition aux Payens pour la receuoir. Dans la ville de Halam, ie trouuay vn vertueux Chrestien qui auoit nom Emanuel, le Diable auoit tant de haine contre luy, qu'il luy suscitoit grande quantité d'ennemis mesme de ses proches, qui ne le laissoient iamais en paix, mais Dieu se mettant de son party, il fut plus fort que tous ceux qui le tourmentoient.

Vn de ses voisins qui le mal-traitoit sans cesse, apres l'auoir fort persecuté tout vn iour, enfin sur le soir du mesme iour fut frappé de Dieu d'une mort subite, sans qu'Emanuel en sceût rien: il luy apparut peu apres sa mort, & luy fit connoistre le pitoyable état, où il se touuoit, pour les outrages qu'il luy auoit faits. La mere d'Emanuel, & le plus ieune de ses freres faisoient le mesme mestier de le mal-traitter: il furent tous deux horriblement tour-

mentez par le demon, qui apres les auoir portez au peché, leur seruoit luy mesme de bourreau, de sorte qu'enfin ils reconurent le tort qu'ils auoient eu de persecuter I E S V S - C H R I S T en son seruiteur, & se resolurent de faire eux mesmes ce qu'ils auoient condamné en Emanuel: ils furent baptifez tous deux; i'appellay la mere Terefe, & le frere Ignace, m'assurant que ces deux garans nous mettroient ces deux Neophytes en assurance: contre le demon qui les tourmentoit: mon esperance ne fut pas vaine, iamais depuis ils ne ressentirent aucune attaque de ce mauuais hoste, depuis que le Sainct Esprit se fut logé chés eux par la grace du sainct Baptesme.

Pour faire voir que ces habitans de la Zone Torride, n'ont pas si peu d'esprit, comme quelques-fois nous nous figurons, il faut que ie die ce qui m'arriua dans cette prouince en faisant le catechisme aux nouueaux Chrestiens. I'auois expliqué l'origine de nostre Ame le iour precedent, & i'auois dit que c'estoit Dieu seul qui en estoit l'autheur, sans que nos parents eussent aucune part en sa creation; Le lendemain ie parlay d'Adam, & du tort qu'il auoit fait à tous ses enfans, leur communiquant l'infection de laquelle ils s'estoit souüillé luy mesme.

Quand i'eus acheué mon Sermon, vn Payen fort sensé qui auoit assisté aux deux predications, se leua, & me dit: Comment accordez vous, mon Pere! ce que vous venez de dire avec ce que vous

nous disiez hier? Nostre ame, ainsi que vous assurez, n'a point d'autre principe que la main de Dieu, & nos parens ne contribuënt rien à la faire viure. Comment donc peut-elle estre infectée par le péché de celuy à qui elle n'est pas redeuable de son estre? Nous voyons bien quelquesfois parmy nous que les enfans sont declarez roturiers, quand ils ont des peres criminels, mais icy à ce que vous dites, nostre ame nereconoist point d'autre pere que Dieu, & neanmoins Adam qui ne luy est rien, luy a communiqué la contagion de son crime.

Je fus ravi d'entendre de la bouche d'un Cochinois, ce doute qui auoit autrefois donné de la peine à Saint Augustin, c'est à dire au plus grand de tous les Docteurs. Je n'eus garde de luy répondre avec des subtilités de l'école, qui luy eussent pû embarasser l'esprit; ie m'aduisay de le contenter avec vne petite comparaison, qui le satisfit. Si vous avez en vos mains, luy dis-je, vne belle perle fort blanche & fort nette, laquelle tombe par hazard dans la bouë, elle deuiet toute sale, encore que nos mains n'aient rien contribué à cette ordure. Mais si vous la lauez, elle reprendra toute sa premiere beauté. Nostre ame est comme vne perle fort precieuse, elle sort fort nette des mains de Dieu, mais elle tombe dans vn corps où elle est sale, parce que ce n'est plus vne ame seule, mais vn homme qui vient d'Adam, c'est là qu'elle se fait; mais quand elle est lauée des eaux du Baptesme, toutes ces ordures la quittent, elle deuiet net.

te & belle comme le Soleil. Cette comparaison contenta toute cette compagnie qui m'écouloit.

Je rencontray dans le mesme lieu, vne tres-honorable Dame nommée Agathe, laquelle depuis long-temps auoit esté fort éprouuée par diuerses afflictions, qui sont l'heritage ordinaire des enfans de Dieu, mais celuy qui luy auoit donné la constance pour les souffrir, luy voulut faire connoistre qu'elle ne les souffriroit pas long-temps. Vn iour quelle fondoit en larmes pour les maux qu'on luy faisoit, elle vid distinctement dans les tenebres de sa chambre vne belle croix toute enuironnée de lumieres, qui dissipèrent toutes les tenebres de son esprit, & toute l'affliction de son cœur.

CHAPITRE XVII.

Ce qui se passa dans la visite des trois Prouinces meridionales, & diuers euenemens merueilleux qui nous y arriuerent.

LE Pere Benoist de Mattos & moy, voyans que nous auions vn grand Roiaume composé de six belles prouinces à conuertir, & que nous n'estions que deux, apres auoir esté quelque temps ensemble dans toute la prouince de Cham, nous fûmes contrains de nous separer, & de partager nos trauaux: il prit les deux prouinces septentrionales qui sont Thoanoa & Quamben, où il traouilla tres-utilement, i'eus pour ma part les trois meridionales, qui sont Quanglia, Quinhin, & Ran-

ran. Elles sont toutes trois fort belles, pleines de ports de Mer, & de grandes riuieres, qui donnent vne grande commodité à ceux qui voient. Le Roy a plusieurs galeres du costé de Ranran pour empescher les inuasions de Champa qui touche à cette prouince. Au reste c'est là où se trouue le plus precieux Calamba, & les Nids qui donnent si bon goût aux viandes, comme ie disois cy-dessus.

Ie demeuray six mois à faire le tour de ces trois prouinces, quelquefois par mer, où souvent nous fûmes à demy noiez; quelque fois sur les riuieres, où nous rencontrâmes de semblables dangers, & par terre nous eûmes bien de la peine; mais le bon Dieu m'accompagna, & me deliura par tout. Comme ie me vis seul, ie procuray de prendre avec moy vn ancien Chrestien nommé Ierôme qui estoit fort capable de m'assister en tout ce que peut faire vn Chrestien bien instruit quin'est pas Prestre; & de vray il m'aida si bien qu'en ces six mois ie baptisay de ma main treize cent cinq Payens.

Ie commençay par la Prouince de Quanglia, où d'abord i'entray dans vn bourg appellé Chaimi où tous les Chrestiens me vinrent attendre sur le port, & me donnerent bien de l'exercice, & encore plus de consolation pendant quelques iours, que ie m'employay à les seruir. Rien ne m'y reioüit tant que de voir vn venerable vieillard nommé Paul, qui depuis qu'il eut receu le baptesme, ne s'occu-

poit auéc sa femme Monique qu'à toutes les bonnes œuures dignes d'un feruent Chrestien : mais Dieu de qui la sagesse est pleine d'abismes, voulut qu'il deuinft aueugle dans ces sainctes occupations: en le voyant il me sembloit que c'estoit vn autre Tobie. Ce bon vieillard nonobstant l'incommodité de ses yeux, demeura inébranlable au seruice de I E S V S - C H R I S T.

Il estoit l'ame & l'esprit de toute cette Eglise, tous les Dimanches, & les Festes, il assembloit les Chrestiens en vne belle chapelle, qu'il auoit dans l'enceinte de sa maison, là il les instruisoit, prêchoit, & auoit soin de les assister de tout ce qui estoit nécessaire pour les maintenir en la Foy qu'ils auoient receuë. Il estendoit son zele sur les Payens, & en dispofoit plusieurs au Baptesme. Dieu luy auoit donné vn empire si absolu sur les demons, qu'il n'y auoit point de possédé qu'il ne deliurast: ie vis moy-mesme, & ie baptisay vne femme qui estoit tourmentée par ces mauuais hostes, & qui faisoit compassion à ceux qui la voyoient courir les forests, & faire mille extrauagances. Paul la remit dans le repos, & me la presenta pour la baptiser.

Les Chrestiens de la ville de Baobam ayant appris mon arriué, deputerent trois des principaux qui vinrent à moy me prier de les aller voir. Je le fis de grand cœur: mais comme ie fus sur le point de partir. Ierôme qui s'estoit donné à moy pour me suiure, & m'aider en tous ces voiages changea de resolution, & me vint dire qu'il falloit
nécessai-

necessairement qu'il s'en retournaſt en ſa maiſon, reuoir ſa femme, & ſes enfans. Cela me ſurprit; mais pourtant ie luy donnay ſon congé, & me reſolus de demeurer ſeul, me conſiant que Dieu ne m'abandonneroit pas. Il s'en alla ſur vne barque au commencement de la nuit, parce que le vent eſtoit bon, mais quand il fut auancé dans ſon chemin, il entendit vne voix terrible qu'il n'auoit iamais ouïe, qui le menaça de le perdre, s'il ne reuenoit à moy. Il fut tellement effraïé, qu'il rebrouſſa incontinent chemin, & ſe vint ietter à mes pieds; il me demanda pardon de ſon inconſtance, & me promit de s'emploier avec d'autant plus de courage qu'il voioit que cela deplaiſoit au demon, qui l'auoit porté à commettre cette laſcheté.

Ie m'en allay donc à Babam, où ie ne ſçauois dire l'accueil que me firent les Chreſtiens, non ſeulement ceux de la ville, mais encore tous les autres qui eſtoient acourus des villages voiſins. I'y trouuay vne fort belle & grande Eglife, où ie m'allay rendre en compagnie de cette belle troupe. Ils auoient vne ſi grande faim de la parole de Dieu & des Sacremens, dont ils auoient eſté priuez fort long-temps, qu'ils ne me laiſſoient aucun loifir pour manger ny pour dormir. Il eſt vray que la conſolation que ie receuois en les voyant, ſurpaſſe tout ce que ie puis dire, & maintenant meſme quand i'eſcris cecy, & que ie me ſouuiens des douceurs qui rempliſſoient mon cœur en ce temps là, les larmes me coulent des yeux, & il me ſemble qu'en ce

R

monde l'on ne sçauroit auoir vn contentement plus sensible.

I'en voiois quelques-vns qui auoient esté depouïllez des premieres charges de la prouince, parce qu'ils estoient Chrestiens: ils prenoient cette perte de la mesme maniere, qu'on reçoit ordinairement la nouvelle de quelque grand auantage. Les autres me venoient presenter leurs enfans; encore que quelques vns n'en eussent qu'un, & qu'ils fussent fort riches. I'en trouuay vn qui auoit en sa maison vn pauvre tout chargé d'ulceres; il le traittoit & le careffoit comme si c'eust esté son fils. Apres plusieurs mois il le fit baptiser, & il mourut entre mes mains. Il me sembloit voir le pauvre Lazare: mais certes l'autre n'estoit pas le mauuais riche. I'emploiois le jour entier, à oïir les Confessions des femmes, & la nuit se passoit souuent toute entiere à celles des hommes. Je pensois souuent pour quoy tant de Prestres demeuroient inutiles en Europe, qui eussent trouué là vn employ digne de leur zele.

Pendant que ie confessois, mes Catechistes faisoient leur deuoir, à donner l'instruction principalement au Catechumenes, puis ie prenois le temps pour precher au moins deux fois tous les iours, les Payens y venoient en foule, & Dieu leur parloit tellement au cœur que le nombre de ceux qui receuoient le baptesme, quelquefois estoit si grand qu'il ne pouuoit pas demeurer dans l'Eglise, encore qu'elle fut fort capable. Il falloit que ie les instruisisse & que ie les baptisasse dans vne grande

place qui estoit deuant la porte. Dans tout ce travail ie ne ressentois ny lassitude ny maladie, & i'estois plein de tant de consolation, que ie ne scauois si i'estois en terre, ou en paradis.

Ce que ie viens de dire de cette Chrestienté de Baobam où ie ne demeuray que quinze jours, arriua de mesme façon en toutes les autres villes des Prouinces de Quanglia, de Quinhin & de Ranran, que ie suiuis toutes, de sorte que ie ne m'arresteray pas icy à les raconter: en voilà bien assez pour conjecturer ce que l'on peut dire de toutes les autres.

CHAPITRE XVIII.

Quelques choses merueilleuses arriuées aux Chrestiens de la Prouince de Ranran.

DANS cette grande ferueur que nos Chrestiens témoignoiēt au seruice de leur bon maître, Dieu ne manquoit pas de leur donner aussi reciproquement des témoignages de l'amour qu'il a pour eux: i'en pourrois dire plusieurs, ie me contenteray d'en dire trois.

En la ville de Ranran capitale de la prouince qui porte le mesme nom, il y auoit vn celebre medecin, mais encore meilleur Chrestien nommé Emanuel: il passoit sa vie à soulager les corps & les ames des Chrestiens & des Payens qu'il conuertissoit fort souuent à la vraye Foy. Peu de temps auant mon arriuée, il fut attaqué d'une grosse maladie qui donna grande apprehension aux Chre-

stiens, de voir éteindre ce flambeau qui éclairait toute cette Eglise. Ils estoient iour & nuit auprès de luy, & ils le pleuroient desia comme mort.

Vn iour lorsque son lit estoit entouré de ces Chrestiens, il tomba dans vn assoupissement, qui fit craindre qu'il ne fust mort, cela dura plusieurs heures, apres lesquelles il reuint à foy, & tous les assistans furent bien estonnez, quand ils apprirent de sa bouche, que ç'auoit esté vne extase. Il dit que Dieu luy auoit fait voir tout le Paradis, où il y auoit de si belles choses, qu'il estoit incapable de les dire, qu'il y auoit entre autres plusieurs Chrestiens de sa conoissance, qui pendant leur vie auoient esté d'un grand exemple, mais il ne nomma personne en particulier. Ce qui fit bien voir que ce n'auoit pas esté vne réuerie, fut que dans ce mesme temps il se leua aussi sain que si iamais il n'eust esté malade, encore que peu auparauant il fust si mal qu'on ne luy esperoit pas de vie. Depuis ce temps là il prit vn tel dégoût de toutes les choses de cette vie, qu'il ne pouuoit diuertir sa pensée de ces beautés qu'il auoit veuës dans le Ciel. Quand il estoit avec ses parens & ses amis, il ne leur pouuoit point tenir d'autres discours que de ce qui faisoit tout l'objet de ses esperances, ses yeux estoient ordinairement éleuez en haut, & son ame sembloit n'auoir plus de mouuement que pour aller à ce beau Palais qu'on luy auoit fait voir.

En effet il ne pouuoit ny manger, ny boire, ny dormir, & ne faisoit cela qu'à regret, tant il auoit

d'impatience d'estre en Paradis. Cela le secha peu à peu: il mourut apres quelques mois, avec vne telle ioye, que quand il se vid à l'extremité, on remarquoit en son visage, & en tout son corps des mouuemens, & des tressaillemens d'allegresse qu'on n'auoit iamais veus en luy. Tant il est vray que ceux qui sçauent combien vaut le Ciel, ne sçauroient rien aymer de tout ce que l'on appelle beau en terre.

Le bon Emanuel n'a pas esté seul à ressentir ces auantages du Paradis: l'on me raconta là mesme, quasi au mesme temps. Vn autre feruent Chrestien meditant la gloire des Saints dans le Ciel, entendit vne voix claire de nostre Seigneur, qui l'inuitoit à la participation de ce grand festin: il en demeura si rauy, que iamais depuis il ne pût manger aucune viande, & peu de temps apres il mourut dans le goust des delices du Paradis où il auoit sa place preparée.

Entre les autres bonnes œuures que la vertueuse Dame Marie Magdelaine femme du Gouverneur auoit procurées dans cette Prouince de Ranran, elle auoit fondé vn bel hospital, où estoient receus tous les Chrestiens, & les Catechumenes qui estoient atteints de quelque mal incurable, & entre autres il auoit plusieurs Ladres qui estoient disposez à recevoir le Baptesme, pour estre nettoyez en leurs ames. On alloit tous les iours leur donner les instructions necessaires, pour se preparer à ce Sacrement qui deuoit leur conferer la grace: plusieurs anciens Chre-

ftiens venoient affister à cette bonne œuure, & prendre leur part des bons enseignements que l'on y donnoit.

L'un d'eux, grand homme de bien, & fort digne d'estre creu, me dît apres que pendant tout le temps du sermon, il auoit veu clairement sur le bras de celuy qui le faisoit, vn ieune enfant beau comme le jour qui montrait vne face fort gaye, souffriant tantost au Predicateur, tantost à toute cette assistance; sur laquelle il répandoit plusieurs rayons de lumiere. Ce bon homme me vint raconter cecy avec tant de certitude, & avec vne si grande naïueté, que ie crus ce qu'il disoit quasi autant que si ie l'eusse veu. Cela consola fort tous nos Catechistes, & tous nos Chrestiens auxquels ie le racontay, les assurant tous que celuy qui venoit entrer en nos cœurs par sa grace, venoit deuant y preparer le logis par ses lumieres.

La troisiéme chose que ie veux dire, est la deliurance de deux femmes possedées, par le moyen du Baptesme. C'estoit dans cette mesme prouince de Ranran, où depuis long temps elles estoient tourmentées du Demon, qui donnoit des signes certains de sa presence, tantost parlant des langues, que ces femmes n'auoient iamais peu aprendre, tantost faisant des choses qu'elles n'eussent iamais pû faire, si ce mauuais esprit n'y eust contribué sa force & sa malice.

La premiere fut deliurée au premier exorcisme, que ie fis pour la preparer au Baptesme, comme si

ce rebelle eust voulu quitter cette place, à la premiere nouvelle qu'il eut, que le legitime Prince se preparoit à l'en venir chasser. La seconde nous donna bien plus de peine; aussi estoit-ce vne de ces femmes qu'on appelle Pythonisses qui font mestier de faire parler le diable par leur bouche, particulièrement aux enterremens, où les magiciens font semblant d'appeller les ames des trépassés; pour consoler les enfans: ils font entrer le diable dans ces femmes, qui dit des choses fort secretes, & que personne ne peut sçauoir. Celle-cy auoit long-temps fait ce mauuais métier, & auoit acquis beaucoup de bien. Mais elle y auoit gagné ce qu'elle ne pretenoit pas, le demon s'estoit si bien accoustumé en sa maison qu'il n'en vouloit plus sortir. Il la tourmentoit horriblement jour & nuit. Elle & son mary apres auoir demeuré sept ans en ces peines, & employé toute sorte de moyens pour s'en deliurer, conurent enfin que rien n'y pouuoit apporter le remede que le saint Baptesme.

La bonne femme s'y disposa le mieux qu'elle pût: auant que ie luy donnasse le Sacrement, ie creus que les exorcismes auroient le mesme effet qu'ils auoient eu dans la premiere: ie les continuay pendant plusieurs iours, & neanmoins le demon tenoit tousiours ferme. Comme ie vis cette obstination du malin esprit, ie trouuay bon de passer outre & de donner le Baptesme, qui rendant le Saint Esprit present à cette ame, chasseroit du corps son ennemy. Je dis, ce que ie vis, & que ie ne puis dire

sans admirer la force des Sacremens: dès le moment que i'eus prononcé les paroles ordinaires, & versé l'eau sur la teste, cette bonne femme changea de visage, perdit toute cette mine affreuse, quita toutes les extrauagances, & demeura dans vn repos qui fit crier miracle à tous ceux qui estoient presens. Iamais depuis elle n'a eu aucune inquietude d'esprit, ny de corps: elle vit en sa maison avec vne grande douceur, & elle se garde bien de donner plus entrée à ce mauuais hoste, qui l'a ainsi mal-traitée.

CHAPITRE XIX.

D'un voyage que ie fus obligé de faire aux Philippines, avec quelques particularités de ces Isles là.

A Pres auoir demeuré six mois dans mon poste des trois prouinces meridionales, où Dieu me fit la grace de faire assés bonne guerre à ses ennemis, ie commençay à me tenir vn peu couuert, de peur que ce grand persecuteur de tous les Chrestiens, le Gouverneur de Cham, venant à me decouurer dans le temps que les Portugais alloient à Macao, il ne me contraignist de me mettre dans leur nauire, ce qui m'estoit plus fâcheux que la mort, parce que ie voiois toute cette grande Chrestienté sans aucun Pasteur.

Mais cét homme tout de feu, & de rage contre les seruiteurs de I E S V S-C H R I S T, fut tellement aux aguets, & prit si bien garde à moy, qu'il me fit
intimer

intimer de la part du Roy vn commandement absolu de partir de la Cochinchine avec les Portugais. Je fus long-temps dans le doute si Dieu demandoit de moy que ie demeurasse nonobstant le commandement du Roy. Je n'en voulus pas croire mon iugement tout seul, i'assemblay mes principaux Chrestiens de la ville de Caïchan, & ie leur demanday ce qu'ils croyoient que ie deusse faire en cette rencontre.

Le premier qui parla, fut vn des principaux Magistrats de la ville nommé Iean qui m'offrit sa maison pour me tenir caché tant que ie voudrois, disant que ie ne craignisse point de l'importuner, qu'il se croiroit tousiours bien-heureux, s'il pouuoit seruir IESVS-CHRIST avec l'interest de son bien & au peril de sa vie. Les autres Chrestiens auoient bien le mesme desir, mais ils ne furent pas de mesme sentiment; ils iugerent à propos que ie me retirasse pour vn peu de temps, pouuant reuenir apres, plustost que de me mettre en danger avec tous les Chrestiens demeurant caché, vû particulièrement que dans cette état ie ne pourrois pas rendre grand seruice à l'Eglise.

Je metins à ce dernier aduis, & parce que la visite de mes trois Prouinces m'auoit retenu si long temps, que le nauire Portugais estoit desia party, & que le Pere Benoist de Mattos s'en estoit allé avec eux, ie me mis dans vn vaisseau qui alloit aux Philippines, pour de là passer à Macao, & puis dans deux ou trois mois reuenir à la Cochinchine.

Je partis le deuxiême Iuillet de l'année 1641. & apres vne nauigation bien dangereuse à cause de plusieurs tempestes qui penserent nous perdre, nous arriuâmes le vint-huitiême du mesme mois à vn port des Philippines nommé Bolinao, à cent grandes lieuës de la Manille, où nous pensions prendre port; mais la tempeste nous obligea de nous arrester, autrement nous eussions peri.

Les Philippines sont des grandes isles sous la domination du Roy d'Espagne, depuis qu'elles se rendirent à Philippes II. qui leur donna son nom, elles sont quasi toutes sous la Zone Torride. La principale ville qui est la Manille, est au treisiême degré d'éléuation de la ligne. C'est là où l'on compte le dernier terme de l'Occident, encore qu'elles soient à l'Orient de la Chine, de laquelle elles ne sont éloignées que d'un traiect de mer de cent cinquante lieuës, & on les prend pour le bout des Indes Occidentales qui appartiennent aux Espagnols, aussi bien que les Philippines.

C'est ce qui donna suiet à la malice de deux Hollandois qui ont esté la veritable cause de la sanglante persecution qui a presque aneanti l'Eglise du Japon l'une des plus florissantes qui fust au monde. Ces deux scelerats se trouuâns dans la Cour du Roy du Japon, luy firent voir en vne mappe monde, d'un costé les Philippines, & de l'autre Macao que le Roy d'Espagne tenoit lors en la Chine comme Roy de Portugal, & dirent au Roy, Voyez vous, Sire, iusques où la domination d'Espagne

s'est étenduë? Du costé de l'Orient elle est arriuée à Macao, du costé de l'Occident dans les Philippi- nes : voyez combien vous estes pres de ces deux for- teresses, c'est vous qui restez seul à prendre; il est vray que maintenant il n'a pas assés de troupes, pour se rendre maistre de vostre Royaume, mais sa finesse est d'enuoyer icy quantité de Prestres, qui sous pretexte de faire des Chrestiens, font des sol- dats affidez au Roy d'Espagne : quand le nombre en sera bien grand, ce sera pour lors que vous verrez à vostre dommage l'effet de son ambition : il se ser- uira d'eux pour vous combatre, les animant contre vous, sous vn pretexte de religion, qui luy sert or- dinairement de couuerture pour courir sur les Etats de tous ses voisins, comme toutes les quatre Par- ties du monde ne l'ont que trop ressenti, & que vous experimenterez bien-toft, si vous ne com- mencez de bonne heure à preuenir leur mauuais dessein.

Le Roy du Iapon aprehenda si fort l'auis que ces impies luy auoient donné, que dés lors il iura vne guerre irreconciliable à tous les Chrestiens, & particulièrement aux Predicateurs. L'Eglise depuis seize siecles n'a point encore veu de persecution plus longue, & plus enragée, que celle qui depuis quarante ans remplit de sang, toutes les villes de ce florissant Royaume, où la Foy faisoit de si beaux progrès. Ce sera vn grand honneur aux Hollandois qui se disent Chrestiens, d'auoir exterminé la Foy Chrestienne & d'auoir aneanty cette Eglise, pour sa-

risfaire leur passion contre d'autres Chrestiens.

Il y a dans les Philippines vn Archeuesque, & trois Euesques; la ville principale s'apelle Manille, où il y a vn grand port, de belles Eglises, & vn peuple fort deuot. Aussi dans toutes ces isles à peine se trouue-il encore des Idolâtres, IESVS-CHRIST y est seruy quasi par tout: au reste la terre n'y est pas belle, ny guere fertile, & les aduantages que le Roy d'Espagne en tire, font si petits, qu'on dit qu'il a esté quelquesfois sur le point de les quitter. Tout ce qu'il y a de meilleur, est que l'on y porte commodément l'or & l'argent du Perou, pour en rapporter les belles soies, & les autres marchandises de la Chine, & du Iapon.

L'arriuay donc, comme i'ay dit, à Bolinao le vint-huitième Iuillet, iour de Dimanche, mais ie pris garde à mon arriuée que dans cette isle on ne faisoit encore que le Samedy vint-septième Iuillet: nous auions le matin mangé de la viande sçachans bien qu'il estoit Dimanche, vint-huitième du mois, & le soir nous vîmes que l'on mangeoit maigre, parce que le Dimanche & le vint-huitième ne deuoient estre que le lendemain. Quand i'y eus vn peu pensé, ie vis bien qu'eux & nous auions fort bien compté, encore que les vns fussent plus reculez d'vn iour que les autres.

Ceux qui ne sçauent pas la raison de cette difference, trouueront cela merueilleux, mais les autres n'en feront que rire: en voicy la vraie cause. Quand on part d'Espagne pour aller aux Philippines, puis

que l'on va tousiours de l'Orient contre l'Occident, il faut necessairement que tous les iours soient plus longs de quelques minutes, parce que le Soleil duquel ceux-là suiuent la course, se leue & se couche tousiours plus tard pour eux; & comme chaque iour & chaque nuit dure plus pour eux, que pour ceux qui demeurent en Espagne, aussi faut-il qu'en cette nauigation d'Espagne aux Philippines ils perdent vn demy iour.

Comme tout au contraire les Portugais qui vont de Portugal aux Indes Orientales, parce qu'ils vont contre le Soleil, le iour de vint-quatre heures leur deuient vn peu plus court de quelques minutes, de maniere que le Soleil lequel ils fuyent, se couchant & se leuant tousiours plûtoft, ils gagnent vn demy iour sur ceux qui demeurent en Portugal, & leur nauigation estant acheuée, ils se trouuent ainsi aduancez d'un demy iour par dessus les autres.

D'où il est aisé de conclure que les vns gagnans, les autres perdans vn demy iour, il faut par necessité que les Portugais, & les Espagnols partis à mesme iour de leur pais, & arriuant en vn mesme lieu, par des chemins opposez, les Portugais venus à l'Orient ayent vescu vn iour entier plus que les Espagnols venus à l'Occident, & c'est la raison pourquoy nous qui comptions comme les Portugais, estions au Dimanche vint huietième encore que dans les Philippines, l'on fust encore au Samedy 27.

Ainsi pour la même raison deux Prestres qui parti-

roient à mesme jour, l'un de Portugal, vers l'Orient, l'autre d'Espagne vers l'Occident, disans tous les jours la Messe, & arriuans au mesme lieu en mesme jour, l'un auroit dit vne Messe plus que l'autre. Et de deux Iumeaux qui seroient nais ensemble ayant ainsi voiaagé; l'un auroit vescu vn jour plus que l'autre. En voilà bien assés: ie croy qu'on ne sera pas marry que i'aye dit cecy en passant.

CHAPITRE XX.

Mon seiour dans les Philippines, & mon depart pour la Chine.

EN ce port de Bolinao ie rencontray vn beau Conuent des Reuerends Peres Augustins déchauffez, qui eurent la bonté de me venir prendre dans le port, & qui me meinerent en leur maison, où ils me receurent avec vne extreme charité: ie m'y arrestay cinq jours, attendant que ie puisse m'embarquer pour aller à la capitale du pais qui est Manille: mais la Mer se trouua si fort agitée, qu'il me fallut prendre le chemin par terre, qui est long, & fort dangereux.

I'allay cent bonnes lieuës, rencontrant en plusieurs endroits des Religieux de sainct Augustin, & de sainct Dominique qui me faisoient mille caresses, & enfin i'arriuay heureusement à Manille, le quinzième Aoust, dedié à l'entrée triomphante de la Vierge dans le Ciel; Celuy qui accourut le premier, & qui vint au deuant de moy, fut le Reuerend Pere

Antoine Rubin, qui depuis environ deux mois auoit quitté la Cochinchine, & se tenoit à Manille, pour prendre toutes les mesures du grand voiage du Japon, où il pretendoit le Martyre: Dieu sçait avec quelle douceur i'embrassay ce saint Personnage. Aussi-tost apres le Reuerend Pere Antoine Capeche, se vint ietter sur mon col & en mesme temps nostre aimable Frere François Marquez, tous trois mesintimes amis: Mais hélas! tous trois glorieux Martyrs, & moy encore miserable dans vne vie languissante, & dans l'incertitude de mon salut.

Il faut auoüer que pendant environ cinq semaines que ie m'arrestay à Manille, la presence, l'amitié, mais sur tout le courage admirable de ces trois genereux seruiteurs de Dieu, & pretendans au Martyre, me donnerent d'étranges combats pour me refoudre d'aller au Japon, où le Martyre estoit assure. C'estoit bien là l'obiet de tous mes desirs, encore que d'ailleurs la promesse que i'auois faite à mes Chrestiens de la Cochinchine, & la necessité où ie les auois laissez, me donnassent bien au cœur. Dans cette incertitude de mon esprit, ie voulus que Dieu seul fust l'arbitre du different, ie m'adressay aux Superieurs par la bouche desquels ie parle; ie leur dis mon cœur qui estoit fort attiré au Japon, & leur propofay les raisons qui me tenoient dans l'incertitude: ils trouuerent à propos que l'interest de tant de Chrestiens l'emportast par dessus mon inclination, & me dirent que si Dieu me vouloit Martyr, il en trouueroit le moyen auf-

si bien à la Cochinchine comme au Japon. J'acquiesçay à cette resolution; & ne pensay plus qu'à retrouver la route de mon Eglise de la Cochinchine. Mais il falloit auparauant tirer vers la Chine.

Le Reuerend Pere Antoine Rubin apres auoir fait à Manille tous les preparatifs necessaires à son grand voyage, voulut aller encore vne fois à Macao donner les derniers ordres en sa Prouince où il ne deuoit iamais plus venir. J'eus le bon-heur de m'embarquer avec ce saint Homme le vint-vnième Septembre iour de Saint Matthieu. Je ne sçay si les demons apprehendans la honte que leur deuoient donner les triumphes de ce grand Martyr, ne voulurent point enseuelir dans les eaux cette vertu qui les alloit perdre: mais ie sçay bien que nous fûmes attaquez d'une tempeste si horrible que nous ne pensions pas en pouuoir iamais échaper.

Pour moy ie croyois d'estre à la fin de tous mes voyages; nostre nauire n'auoit plus de voiles, nous auions abaissé le mast, nous allions sur les vagues, fans autre dessein que de bien disposer nos ames à paroistre deuant Dieu. Je remarquay soigneusement pendant tout ce temps-là le Pere Rubin: il auoit les yeux collez au ciel, le visage gay, la mine assuree, il se tourna vers moy, & me dit d'une parole ferme: Pere Alexandre! ne craignez rien, nous ne ferons point manger par les poissons: il me dit cela d'un accent, qui me fit croire, que Dieu luy auoit dit des nouvelles de la grace qu'il auoit dessein de nous faire.

Je pris pour lors dans mon reliquaire vn che-
ueu de la sainte Vierge, que i'auois depuis fort long-
temps, & qui m'auoit souuent bien seruy en de pa-
reilles occasions, ie le mis dans vne petite boite, puis
l'attachant avec vne corde, ie le mis dans la Mer
qui estoit horrible à voir. Chose admirable! dans
ce mesme temps les flots s'abatirent, les vents s'a-
paiserent, & toute cette tempeste cessa avec vn tel
étonnement de tous ceux qui estoient au vaisseau,
qu'il n'y en eut pas vn qui ne crust que c'estoit vn
vray miracle.

Nous ramassâmes aussi tost tout ce que nous
pûmes de pieces de toiles, & de cordages, nous ra-
petassâmes des voiles, & apres auoir esté si mal-
traitez de la mer quinze jours durant, nous arriuâ-
mes à terre, où nos Peres de Macao nous firent le
meilleur traitement qu'ils peurent.

CHAPITRE XXI.

*Mon retour en la Cochinchine, & les courses que i'y
fis pendant deux ans.*

LE repos de Macao m'estoit beaucoup moins
agreable, que les continuels trauaux & les veil-
les de la Cochinchine: ie n'auois point de plus grand
desir que d'y retourner bien tost, tous mes princi-
paux soins estoient de presser le départ du nauire des
Portugais qui m'y deuoit remener. Je fus prés de
quatre mois dans cette peine: enfin nous partîmes
sur la fin de lanuier de l'année 1642. Mais ie fus con-

T

traint d'y aller tout seul, n'ayant pas moyen d'amener aucun Pere de nostre Compagnie, car on les auoit enuoyez en diuers Royaumes. Tant il est vray qu'en ces pais là, vn seul Iesuite doit estre compté comme si c'estoit vn College entier.

Mais i'eus pourtant le bon-heur de rencontrer vn Catechiste Tunquinois âgé de vint-deux ans, plein d'esprit, & de pieté qui se vint presenter, pour m'accompagner dans le voiage, & dans tous les trauaux d'une Mission si penible: ie reconus bien que c'estoit vn trait de la prouidence de Dieu enuers moy, parce que ie ne sçauois dire combien cette bonne compagnie me soulagea. Je ne fus pas plustost arriué, que tous les Chrestiens accoururent de plusieurs iournées. Mon premier soin fut de gagner le Gouverneur de Cham qui estoit nostre plus grand persecuteur; les presents que ie luy fis, changerent si fort son cœur, qu'il me laissa en paix pendant deux ans.

I'allay bien tost apres vers le Roy dans le dessein de nous le rendre fauorable; ie luy presentay quelques nouveaux horloges marquez en lettres Chinoises, qu'il agreea fort, & il me retint à la Cour, quand les Portugais retournerent à leurs marchandises. Cela dura quelque temps, pendant lequel ie passois tous les iours avec le Roy, & toutes les nuits i'estois occupé avec mes Chrestiens, qui se trouuoient assemblez dans les maisons que ie leur assignois. I'expliquois au Roy quelques secrets de la Mathematique, & aux Chrestiens les mysteres de nostre Foy.

Cela ne dura pas si long-temps que i'eusse desiré. Le Roy apres quelques iours me renuoya vers les Portugais, & me fit plusieurs presens; mais il me refusa la chose du monde que i'eusse mieux aymée, c'estoit de demeurer plus long-temps en cette grande ville, où il y auoit tant à gagner pour I E S V S-CHRIST. Je m'en allay donc, en la ville de Cuhhan, & ie commençay à prendre mes mesures pour faire le tour de tout le Royaume, visitant les Chrestiens qui estoient en grand nombre, & trauaillant à conuertir les Payens; l'vn & l'autre par la grace de Dieu nous reüssit assés bien.

Iamais ie n'experimentay vn secours de Dieu plus present. I'estois seul Prestre dans vn grand Royaume, & ie puis dire veritablement que ma parroisse estoit au moins de six vint lieuës d'estenduë, neantmoins ie la visitay toute en deux ans, ne laissant aucun endroit que ie sçache, où ie n'aye demeuré autant de temps qu'il en falloit pour procurer le bien des ames. Je puis dire avec verité que pendant ces deux années i'estois en vne continuelle semaine-sainte: par tout il me falloit faire les mesmes choses que nous faisons en Europe pendant ce saint temps.

Quand les Portugais voulurent partir, ils me prierent de leur tenir compagnie: mais comme ie vis que le Gouverneur ne me disoit mot, ie n'auois garde de me retirer. Neanmoins apres leur départ, ie n'osay plus me monstrier publiquement. Je me tenois caché le iour, & la nuit i'estois en campagne. Je me faisois souuent porter à la mode du pais,

dans des filets, que deux hommes portent sur le col de telle façon que personne ne void ce que c'est, & souuent on porte ainsi les malades où les morts. Je me seruois de cette commodité non seulement pour me cacher, mais encore pour prendre vn peu de sommeil en faisant voyage: car estant arriué, il falloit penser à trauailler iour & nuit.

I'allay premierement du costé du Midy, en toutes les Prouinces iusques aux confins du Royaume de Champa, puis ie rebrouffay vers le Nord, iusques aux limites du Tunquin.

La deuotion des Chrestiens estoit la mesme, qu'elle auoit esté les années precedentes; c'est pourquoy ie n'en diray rien en particulier: mais ie ne puis pas oublier la grace que Dieu me fit en ce mesme temps d'inspirer à dix ieunes hommes de se ioindre au dessein que i'auois de prêcher la Foy à ces peuples. Ils estoient tous de diuerses prouinces du Roiaume, mais ils auoient vn mesme cœur d'estre tous à Dieu, & entierement déuoüez à l'Eglise: entre ceux là il y en auoit trois à qui Dieu reseruoit la gloire d'estre Martyrs: Le bon André me vint voir en la prouince de Ranran: Ignace qui estoit vne personne de qualité, car il auoit esté Magistrat, & qui d'autre part estoit fort sçauant, car il sçauoit parfaitement les lettres Chinoises; mais sur tout il estoit tres-considerable pour sa vertu, parce que c'estoit vn vray Saint, fortit d'vne prouince Septentrionale, & apres que ie l'eus baptisé, il ne me voulut iamais quitter: & à dire le vray, ie ne fis iamais vne plus heureu-

se rencontré, que de l'auoir trouué.

Le troisiéme fut Vincent qui me pressa longtemps pour estre au nombre des autres: son Pere qui estoit vn fort ancien Chrestien de la prouince de Quanglia, me le presenta de bon cœur, encore que ce fust la principale esperance de sa maison, & l'appui de sa vieillesse.

Les autres sept estoient entierement semblables, à ces trois premiers, & nous allions tous ensemble par toutes les villes & les bourgades de la Cochinchine. Dieu nous assistoit tellement de sa grace que le nombre des Chrestiens en peu de temps fut augmenté de plus de mille.

CHAPITRE XXII.

De quelques miracles que Dieu fit par deux vertueux Chrestiens.

EN la Prouince de Quanglia ie rencontray vn Chrestien nommé Matthieu qui auoit vn zele admirable pour la conuersion des Idolatres, & pour l'assistance des Chrestiens: il y reüssissoit fort bien, encore qu'il ne fust ny sçauant ny riche: mais aussi en échange il estoit fort deuot, & il auoit vn si grand don de miracles, qu'il guerissoit toute sorte de maladies, & mesme il ressuscita vn mort. Voicy vne partie de ce que i'en ay appris par des personnes dignes de foy.

Vn ieune homme de fort bonne maison en la ville de Baobam, estoit malade à l'extremité. Ses

parens qui l'aymoient comme leurs fils vniq̄ue, auoient employé pour le guerir, la science de tous le medecins, & les superstitions de tous les forciers: voiant que tout cela n'empechoit pas leur fils de mourir, ils eurent enfin recours aux remedes de nostre Chrestien. Matthieu qui connoissoit ce ieune homme fort versé aux lettres Chinoises, & qui auoit esperance, que s'il guerissoit, il pourroit beaucoup seruir à la conuersion des autres, alla dans sa maison avec ses drogues ordinaires, l'eau benite & vn de nos *Agnus Dei*, il trouua le malade quasi aux abois mais il ne perdit pas courage. Il commença sa priere pour le salut de son ame, & puis pour la guerison de son corps, & comme il sembloit rendre l'ame, il le baptisa. Dans le mesme temps le malade ouure les yeux, & se trouue si bien guery: qu'il se leue sur le champ. Cela mit tout sa famille, & toute la ville dans vn esteonnement; que plusieurs se firent Chrestiens: & le malade depuis a témoigné toute la reconnaissance que demandoit vn miracle si euident.

Vn autre fois le mesme Matthieu fut apellé pour voir vne petite fille malade, laquelle mourut deuant que ce braue medecin eust le moyen de venir. Il la trouua sans aucun signe de vie depuis plusieurs heures, & ce qui le fascha le plus, il sçeut qu'elle estoit morte sans Baptisme. Ce fidelle seruiteur de Dieu eût incontinent recours à la priere, demandant à Dieu qu'il rendist à cette petite creature autant de vie qu'il en falloit pour receuoir le Baptisme, & meriter le Paradis. Il eut ce qu'il deman-

doit, la petite fille qui depuis vn demy jour estoit sans mouuement, & sans vie, ouurit les yeux, & les tint ouuerts, pour monstrier qu'il y auoit moyen de luy donner le Baptesme: tous les assistans le virent: Matthieu rauy de ioye le luy donne: à peine la ceremonie estoit elle finie, que la petite fille ferme les yeux, & meurt doucement apres auoir receu le passe-port assure pour le Paradis. Enfin pour ne me pas arrester à plusieurs autres merueilles que Dieu faisoit ordinairement par son seruiteur, ie diray en vn mot qu'il en faisoit tant, que plusieurs Payens des plus opiniastres en estoient conuaincus: & demandoient le Baptesme.

En vne autre ville de la mesme prouince de Quanglia il y auoit encore vn autre Chrestien nommé André à qui Dieu auoit communiqué la grace de faire des guerisons miraculeuses, pareilles à celles que ie viens de dire. Ce n'estoient pas seulement les Chrestiens qui en ressenoient les effets en leurs maladies, les Payens mesmes en estoient tellement persuadez, qu'aussi-tost qu'ils se trouuoient mal, ils accouroient à la maison d'André. Cela estoit si ordinaire, que personne dans le pais n'en doutoit plus: vous eussiez dit que cette maison estoit vn grand hospital, où toutes sortes de malades estoient bien receus, & bien-tost gueris.

CHAPITRE XXIII.

Les grands fruits que mes dix Catechistes firent en mon absence en diuerses prouinces de la Cochinchine, où ils allerent prêcher.

A Pres auoir demeuré près de deux ans à visiter toutes les Prouinces de la Cochinchine, me tenant neanmoins toujours à couuert, & ne paroissant quasi que la nuit, i'appris que les Portugais en mô absence estoient arriuez au port ordinaire de la prouince de Cham, d'où ils estoient prests de partir pour Macao: ie m'en allay les voir auant leur départ, & ie trouuay qu'ils estoient tous d'avis que ie m'embarquasse avec eux, de peur d'irriter le Roy qui me verroit bien plus volontiers quand ie reuiendrois apres trois mois, & que pour lors, ie seruirois les Chrestiens avec beaucoup plus de liberté, sans estre contraint de me tenir caché.

Je fuiuis leur aduis, & auant que de partir, ie iugeay à propos de lier mes dix Catechistes avec le mesme iurement que m'auoient fait ceux du Tunquin quand ie les quittay. Nous choisimes la feste de nostre glorieux Patriarche saint Ignace pour faire cette ceremonie, où les dix seruiteurs de Dieu parurent publiquement dans l'Eglise, laquelle estoit pleine de Chrestiens: ils se prosternerent deuant l'Autel avec des flambeaux blancs en la main: apres il firent leur iurement de seruir toute leur vie l'Eglise, sans se marier iamais; & d'obeyr aux Peres de nostre

stre

stre Compagnie qui viendroient prêcher en leur païs, ou à ceux qu'ils deputeroient en leur place.

Ils prononcèrent le iurement avec tant de deuotion, & avec tant de larmes, que toute l'assistance en estoit rauie: pour moy qui estois à l'autel, i'estois tellement transporté de ioye voyant ces victimes innocentes qui se consacroient à Dieu avec tant de sincerité, que mon cœur en louïoit Dieu, & mes yeux iettoient des larmes en abondance. Apres cela ie leur donnay les ordres de ce qu'ils deuoient faire en mon absence. Je nommay Ignace Superieur de tous, ce que chacun agreea fort, parce qu'il estoit le plus âgé, le plus capable, & de vray fort vertueux, comme tous les autres.

Nous les distribuâmes en deux escadrons, le premier deuoit suiure toutes les prouinces du Septentrion iusques au Tunquin, Ignace deuoit estre le Capitaine, & mener André avec soy, l'autre deuoit aller par toutes celles du Midy iusques aux confins de Campa.

Apres que ie fus party pour Macao au mois de Septembre de l'an 1643. ils s'aquitterent fidelement de leur commission. Ils allerent premiere-ment tous dix ensemble demeurer vn mois en la maison que nous auions en la Prouince de Kean, & parce que les Payens l'auoient quasi entiere-ment ruinée, ils la remirent sur pied. Pendant ce temps-là quelques-vns tomberent malades & entre autres le bon André, qui auoit beaucoup plus de zele que de forces. Ignace qui estoit leur Supe-

rieur, se fit le valet de tous, & les seruoit iour & nuict, ne trouuant rien de bas & de difficile pour soulager les bons seruiteurs de son vnique maistre
I E S V S - C H R I S T.

Quand ils furent tous gueris, ils se distribuerent selon que ie leur auois dit: les cinq qui allerent vers le midy, firent si bien qu'en trois mois ils baptiserent deux cens quatre-vingt treize Payens, qu'ils iugerent estre dans la necessité de ne pouuoir pas differer leur Baptesme, iusques à mon retour, & en disposerent plusieurs autres pour le recevoir de ma main. Cela fit si grand bruit en la Province de Ranran, que les Payens en estans fort allarmez firent de grandes plaintes au Gouverneur qui estoit arriué depuis peu, & qui auoit grande auersion des Chrestiens.

Il fit chercher soigneusement tous ces nouveau Predicateurs avec dessein de les bien punir. On ne respecta pas mesme la maison de Madame Magdelaine parente du Roy, & femme de l'ancien Gouverneur que le Roy auoit employé depuis peu en d'autres affaires de son Etat. Les soldats y entrerent insolemment, & allerent par toutes les chambres, pour trouuer les Catechistes; mais par bon-heur ils n'estoient plus en cette ville là. Ils furent depuis bien affligez d'auoir perdu vne si belle occasion de souffrir quelque chose pour la Foy, dont ils eussent bien mieux aymé estre Martyrs que Predicateurs: & Madame Magdelaine ne fut pas marrie d'auoir enduré cet affront qui en vne

autre occasion luy eust esté insupportable.

Dans cette mesme occasion parut la constance de deux Dames Chrestiennes: l'une nommée Angele eut vn si sensible deplaisir de voir que sa belle-mere nommée Monique fit abbattre vne Eglise, de peur que le Gouverneur ne la ruïnast, qu'elle en mourut de douleur, ne voulant pas suruiure à vn si grand crime commis par vne Chrestienne, mere de son mary.

L'autre estoit vne bonne vefue laquelle auoit en sa maison vne Eglise que les ennemis de nostre Foy voulurent abattre, voyans qu'ils feroient plaisir au Gouverneur. Elle leur resista si courageusement tantost employant la force, tantost la douceur, & touiours le zele de l'honneur de Dieu, qu'enfin son Eglise luy fut conseruée, nonobstant toute la rage des demons, & la mauuaise volonté des Payens.

Pendant qu'on traualloit si heureusement vers le Midy, Ignace avec ses quatre compagnons ne reussissoit pas moins du costé du Nort. Il donna le baptesme en ce peu de temps à trois cens & trois: voyez s'ils estoient sans rien faire. Ils allerent premierement en la ville Royale de Sinoa, où ils rencontrerent vne fort belle moisson preparée par les soins, & l'industrie de trois braues Chrestiens qui estoient sortis de leurs maisons, & qui auoient quitte leur pais pour ceder à la fureur des infideles dont ils auoient esté mal-traitez.

Ily auoit enuiron deux ans que passant par vne

bourgade nommée Kedaï, i'auois baptisé en trois iours trois cens personnes que mes Catechistes auoient auparauant preparez: les Idolatres auoient esté si offencez de l'affront que leurs Faux-Dieux auoient receu, qu'ils se resolurent de s'en vanger contre les Chrestiens. Ils tourmenterent premiere-ment celuy qui estoit l'instructeur des autres, nommé Augustin, qu'ils laisserent tout vn iour garotté dans vne place publique, exposé au Soleil de midy, pendant que ce fidele seruiteur de Dieu auoit des lumieres, & vne chaleur interieure plus forte, que celle qui le bruloit au dehors.

Il y en auoit vn autre nommé Paul qui estoit des plus confiderez dans ce mesme lieu; mais voyant que la Foy estoit persecutée dans son pais il n'y voulut plus demeurer. Il quitta ses biens & menant son fils nommé Philippe, aussi bon Chrestien que son pere, ils s'en alla chercher à viure ailleurs, où sa religion ne seroit pas tant combatuë. Il choisit la ville Royale pour y estre plus caché dans cette grande foule de peuple; & à mesme temps pour y faire plus de fruit, il se fit maistre d'école d'vn costé, & son fils Philippe de l'autre, car ils estoient tous deux fort sçauans aux lettres Chinoises: ils firent si bien en peu de temps qu'ils disposerent plusieurs personnes à receuoir nostre sainte Foy, que les Catechistes baptizerent ensuite.

Mais Dieu qui agreoit le courage de ses seruiteurs Paul & Philippe, les voulut recompenser mes-

me temporellement. Vn iour le Roy passant par les ruës, rencontra fortuitement Paul, qu'il auoit autrefois connu, & fort estimé. Il luy fit de grandes caresses, & luy donna vne des premieres charges de iustice qui estoit alors vaquante: Paul fut surpris de cette bonne fortune, laquelle il n'attendoit point, & connut bien que Dieu pour lequel il auoit quitté tout ce qu'il possedoit en son pais, l'auoit voulu paier avec vsure, de tout ce qu'il auoit perdu: Ce nouveau bienfait temporel luy donna vn nouveau courage de faire du bien spirituel & temporel à tous les Chrestiens: il s'employa pour eux avec plus de ferueur que deuant, & l'on peut dire que c'estoit vn vray Paul en cette grande ville.

Ignace donc venant avec sa troupe d'élite, pourfuiuit l'ouurage de Dieu que ces trois Chrestiens auoient si heureusement commencé, il baptisa, prêcha, & fortifia tous les Chrestiens en leur bon propos, puis passant en son pais qui estoit vne ville nommée Hem-cum, avec bonne volonté de conuertir ses compatriottes, il experimenta la verité de ce que nostre Seigneur dît, apres n'auoir rien profité en prêchant dans son pais. Ignace passa pour vn fol dans l'esprit de tous ceux qui auparauant auoient eu estime pour luy: il n'auança du tout rien, sinon enuers les deux personnes qu'il deuoit estimer le plus, sa mere, & son aieule âgée de quatre vingt ans, il les baptisa toutes deux, puis voiant que c'estoit à peu pres le temps auquel i'auois promis de reuenir, il s'alla rendre au lieu, où

ie leur auois dit de m'attendre, c'estoit le port de Kean, où ils se trouuerent tous de retour, chargez des belles dépouilles qu'ils auoient emportées sur les demons.

CHAPITRE XXIV.

*Mon cinquième, & dernier voyage en la Cochinchine,
& les grandes conuersions arriuées à la Cour.*

Pendant que mes dix Catechistes couroient si vtilement toutes les prouinces de la Cochinchine, ie m'estois retiré à Macao par le conseil des Portugais. En passant cette grande mer de la Chine, nous eûmes vne tempeste si violente, que l'eau de la mer ayant remply nostre nauire, corrompit toute l'eau douce qui nous restoit, parce que les tonneaux où elle estoit, ne se trouuerent pas bien bouchez. Ce fut bien pour lors que nous nous creûmes perdus sans resourçe, si Dieu ne faisoit vn coup de sa main pour nous déliurer. Nous estions au milieu d'vne grande mer, ne voyant aucune terre ou nous pûssions aborder, & nous n'auions du tout point d'eau douce pour nous soulager.

Dans ce desespoir de tout secours humain, nous recourûmes à celuy de Dieu; tous ceux qui estoient dans le vaisseau, se mirent à genoux, & nous fimes vœu à Dieu que si nous échapions ce danger, nous irions au sortir du nauire en deuotion à vne belle Eglise de Nostre-Dame qui est sur vne montagne proche de Macao que l'on apelle Benha de França.

c'est à dire Nostre-Dame de la Roche Françoisé, & que nous porterions sur nos épaules, le grand voile du nauire. Ce vœu fut si agreable à Dieu, qu'un bon vent se leua soudain & nous porta si bien, que le lendemain nous commençâmes à découvrir les Montagnes de la Chine, & nous arrivâmes bien-tost au port, où nous nous aquitâmes incontinent de nostre vœu. Quand ie fus arriué devant l'Autel de la sainte Vierge, ie tombay dans vne grande défaillance. Par bon-heur deux de nos Peres, le Pere Balthazar Citadelli natif de Luques en Italie, & le Pere Paul Calaprefio Napolitain, estoient venus de Macao en deuotion à cette Chapelle. Ils se trouuerent tout à propos pour me soulager : ils me firent porter en nostre College, où ie fus bien-tost remis, par la seule ioie de voir mes bons Peres, apres auoir demeuré deux ans entiers sans auoir la consolation de voir aucun Prestre.

Ie pensois que les Portugais partiroient à leur ordinaire vers le mois de Decembre, mais ils ne furent prests que sur la fin de Ianuier de l'année 1644. de sorte que ie fus absent de la Cochinchine environ cinq mois, qui me semblerent bien longs aussi bien qu'à mes Chrestiens, & principalement à mes Catechistes, qui m'attendoient au lieu assigné. I y arriuay enfin, & les trouuay assemblez en nostre maison du port de Kean. Ce furent des embrassemens, & des larmes de ioie de part & d'autre que chacun peut penser. Ils me raconterent ce qu'ils auoient fait en mon absence, ou plustost ce que Dieu auoit fait

tout seul; parce qu'autre que luy ne pouuoit auoir executé de si grandes choses par des instrumens si foibles.

Après que nous eûmes remercié le bon Dieu de toutes ses graces, ie m'en allay à la Cour avec mes dix Predicateurs, en apparence à dessein de faire la reuerence au Roy, & de luy offrir mes presens; mais effectiuement pour voir les Chrestiens, anciens & nouueaux, avec mon braue Ignace, que ie fis dés-lors appeller maistre pour luy donner plus de credit. Je luy fis porter vn beau surplis, quand il paroistroit en public, afin qu'on eust plus de respect pour luy.

Je vis le Roy, qui me fit de grandes caresses, & receut mes presens avec beaucoup de demonstration d'amitié. Le lendemain il prit la peine de me venir visiter dans ma barque, où par grand bonheur il me rencontra: il estoit à craindre que s'il ne m'y eust trouué, il fust entré en quelque ombrage, que i'estois allé faire quelques cabales parmy les Chrestiens: Mais par bonne fortune ayant demeuré toute la nuit dans la maison d'vn Capitaine qui vouloit receuoir le Baptesme avec sa femme, où plusieurs Chrestiens s'estoient assemblez pour ouïr la Messe, & se confesser, ie n'auois pas eu moyen de contenter leur deuotion en si peu de temps, ie les congediay iusques à la nuict suiuiante, où le concours fut tel, que la maison ne fut pas capable de tenir vn si grand monde, encore que ce fust vne des belles maisons de la ville. Je fus contraint de prier les anciens

ciens Chrestiens de se retirer pour faire place aux nouveaux qui vouloient estre baptisez. Toutela nuit se passa à instruire , & à baptizer deux cens nouveaux soldats de I E S U S - C H R I S T , dont la plus-part estoient soldats de profession qui furent baptisez avec leurs femmes , & leurs enfans, & entres autres ce braue Capitaine , avec sa femme , qui estoient les maistres du logis. Je les apelay Ioachin , & Anne. Je laisse à penser à mon Lecteur, s'il ne vaut pas mieux passer la nuit en ce bel exercice de pieté, baptisant deux cens personnes , que de dormir dans quelque bon lit. Pour moy ie proteste avec verité que me trouuant dans ces belles occupations, ie ne portois du tout point d'enuie à tous ceux qui sont couchez si à leur aise , & qui dorment avec tant de repos; ie leur quite cela de bon cœur, pour m'en aller au Tunquin , ou à la Cochinchine, auoit de si beaux jours , & des nuits si profitables.

CHAPITRE XXV.

*La singuliere deuotion de Madame Marie tante du Roy,
& comme ie fus appelé dans son Palais.*

ENtre les grandes superstitions , qui ont vogue dans le Royaume d'Annan , il y en a vne qui a bien de la force sur les esprits de tous ces pauures aueugles , mais particulièrement sur celuy des Princes. Ils croyent avec assurance que toute la bonne fortune de leur famille dépend du lieu qu'ils choisissent pour la sepulture de leurs

parens, & principalement de leurs meres, se persuadant que s'ils peuuent rencontrer vne place bien commode pour les enterrer, toute leur race demeurera dans la Royauté: que si la sepulture est incommode, la fortune les quitera bien tost, & qu'assurement ils perdront la couronne.

Dans cette folle persuasion, ils font toutes les diligences possibles & d'excessiues dépenses, pour chercher vn tombeau, où leurs parens soient bien à leur aise. Il y a plusieurs Mathematiciens parmy eux, qui se font riches en pratiquant ce métier de trouuer ces maisons propres pour le repos des morts: il n'y a pas vn Grand qui ne les employe à cette recherche, & qui ne leur donne vne fort grosse recompense, quand ils leur ont trouué, ou fait semblant de trouuer ce qu'ils cherchent.

Le Roy de la Cochinchine, qui croit que nous sommes fort sçauans Mathematiciens, aprehende que nous ne trouuions à sa tante Madame Marie quelque sepulture si commode, que la couronne vienne à ses descendans, au preiudice de toute la maison Royale? Cette opinion le met en grande ialousie, quand il sçait que nous allons en son palais & que nous traittons avec elle, comme si nostre dessein estoit de bien loger son corps en terre, quand il sera mort, & non pas à trouuer à son ame vn beau trône dans le paradis.

Cette deuote Princesse auoit des intentions bien éloignées de celles du Roy: elle m'enuoya plusieurs fois prier de venir en son palais, pour luy

enseigner le moien de bien viure, & non pas celuy de faire regner sa posterité; ie m'y en allay en cachette la nuit pour ne pas irriter le Roy. Je trouuay vne Dame excellente en toutes les vertus Chrestiennes, qui me receut comme si i'eusse esté vn Ange; elle fit receuoir les Sacremens à toute sa famille, laquelle estoit fort nombreuse, elle se confessa, & communia la premiere: tous les Chrestiens accoururent pour prendre leur part de la deuotion: ie passay deux jours avec eux, & parce qu'il y en auoit plusieurs qui n'auoient iamais veu la benediction des rameaux, ie les assemblay tous la nuit du dimanche, & fis cette belle Ceremonie de l'Eglise, à laquelle ils assisterent avec vne si grande consolation, qu'il me sembloit voir les triumphes du peuple de Ierusalem, qui portoit des rameaux au deuant de Nostre Seigneur.

Ils auoient vn grand desir que ie passasse avec eux la semaine-sainte; mais i'eus peur d'estre decouvert, & ie trouuay plus à propos de m'en aller au port de Kean, où estoient les Portugais, & où i'aurois plus grand nombre de nouveaux Chrestiens, qui accouroient de bien loin pour faire leurs Pasques, parce que dans toute la Cochinchine, il n'y auoit que moy de Prestre.

CHAPITRE XXVI.

La deuotion des Chrestiens pendant la semaine sainte, leurs grands concours de tous les endroits du Royaume.

I'Arriuay donques en la prouince de Cham le mercredy saint: i'y trouuay vne grande assemblee de tous les Chrestiens de la prouince qui m'attendoient avec impatience. Si i'eusse eu plusieurs corps, ou plustost si i'eusse eu avec moy plusieurs Prestres, nous eussions eu de quoy nous bien occuper, pendant ces saints iours. Les Portugais n'oublierent rien pour fauoriser la deuotion de tous les Chrestiens, qui estoient venus passer avec nous la Feste de la Passion, & de la Resurrection de Nostre Seigneur.

Tout ce que ie vois en Europe, ne me donne point les sentimens de pieté que i'auois en cette Eglise; où de vray il y auoit de quoy louer Dieu voiant l'assiduité, les veilles & les larmes de tous ces Chrestiens, il eust fallu auoir vn cœur de pierre, pour ne s'attendrir pas en cette occasion. Nous exposâmes le saint Sacrement le leudy saint, plusieurs ne quitterent pas l'Eglise de tout le iour. Quand ils virent sur le soir que ie lauois les pieds à plusieurs pauures, ils verserent bien des larmes, mais le lendemain quand ie leur exposay le Crucifix decouuert, & que ie leur fis adorer & baiser, recitant cependant des cantiques fort lamentables en leur langue sur la Passion de Nostre Seigneur, ce fut bien pour

lors que les larmes de deuotion, coulantes de leur yeux comme de petits torrens, seruoient de bain à leurs pechés, & de breuuage à tous les Anges. Le iour de Pasques, & touiours depuis, les Festes, & Dimanches, il me falloit dire plus d'une Messe, parce que l'Eglise bien que fort capable, ne pouuoit pas receuoir ceux qui abordoient de tous costés.

Ceux des prouinces plus éloignées n'eurent pas la patience d'attendre que i'allasse en leur país, ils ne peurent pas souffrir si long-temps la soif qu'ils auoient des Sacremens, & de la Messe: ils vinrent à grandes troupes des derniers quartiers du Royaume: C'est à dire au moins de 80. lieuës, seulement à ce dessein: ie me retiray en nostre maison de Kean, pour les contenter plus à loisir. Ie demeuray quinze iours ne faisant autre chose iour & nuict que confesser ces bons Neophytes, qui apres auoir contenté leur deuotion s'en retournerent en leurs país, aussi satisfaits que s'ils eussent trouué vn tresor en leur voyage.

Mais parmy tant de gens de bien il s'en trouua vn qui par sa malice, merita que Dieu le punist. Vn fort gros marchand, mais mauuais Chrestien, natif de la Prouince de Quinhin demeuroit dans le port de Kean, & s'enrichissoit en trafiquant. Il auoit quité depuis quelque temps sa legitime femme, pour en auoir vne autre: qu'il tenoit avec grand scandale des Chrestiens & des Payens. Ie l'auois souuent aduertiy, & quelques fois repris aigrement

du grand crime qu'il commettoit, & de la colere de Dieu qui ne souffriroit pas que ce desordre fust impuni. Mais tous mes aduertissemens, & mes menaces estoient inutiles: cét obstiné ne se pouuoit pas refoudre à quitter cette mal-heureuse femme.

Dieu y mit la main, en luy enuoiant vne grande maladie: encore fut-il assez opiniastre pour luy resister: il me fit appeller dans le fort de son mal, & me dît qu'il se vouloit reconcilier à Dieu & à l'Eglise par la Confession, de laquelle il auoit esté priué si longtemps. Je luy fis instance qu'à moins qu'il chassast de sa maison sa persone, qui l'auoit separé de Dieu, il ne pourroit iamais reuenir à luy, ny receuoir l'absolution de ses grands pechés.

Il me promit de le faire, tant qu'il crût ne pouuoir pas échaper la mort: mais il differoit touïjours, iusques à ce que se trouuant soulagé de son mal, il se mocqua de Dieu: duquel il croioit n'auoir plus besoin: mais certes Dieu se mocqua de luy. Vne grande tempeste se leua dans toute la mer, & la terre de la Cochinchine, elle fit vn si grand dégast que plusieurs vaisseaux furent submergez en mer, & plusieurs maisons en terre-ferme furent abatuës: par tout il y eut bien des persones partie noyées partie accablées sous les ruines des maisons. Par la grace de Dieu aucun de nos Chrestiens ne fut envelopé dans ce mal-heur à la reserue de ce miserable qui estoit conualescent. Encore croioit il auoir échapé; parce qu'il s'estoit fait porter dans vne de ses maisons, où il pensoit estre en assurance.

Mais Dieu lesçût bien trouuer ! cette maison que la tempeste auoit ébranlée , quelques iours apres fut entierement renuersée par vne grande pluye , tous les autres qui estoient dedans, se sauuerent , il n'y eut que ce miserable , que la main de Dieu poursuiuoit , apres que sa misericorde eût esté long-temps inutile : qui fut enseuely dans ces ruines , pendant que son ame criminelle fut enseuelie dans les Enfers : au moins estoit-il mort sans les Sacrements , & dans la desobeissance enuers Dieu , & enuers l'Eglise. Ce fut vn grand exemple pour maintenir tous les autres dans le deuoir par l'aprehension d'vn si manifeste iugement de Dieu.

CHAPITRE XXVII.

La conuersion de quelques personnes.

Pendant que ce fascheux accident arriua dans Kean , i'estois allé secretement à la ville Royale , pour assister plusieurs personnes deuotes qui m'attendoient. I'eus ma retraite dans le palais de Madame Marie tante du Roy , ou pendant huit iours ie confessay & communiay sans auoir aucune sorte de relasche , encore fus-je contraint d'en renuoier plusieurs que ie ne iugeay pas estre assés disposez.

Nous en baptisâmes mesme plusieurs du palais du Roy , & entr'autres vn excellent Orfévre que le Roy aimoit chèrement, se conuertit si bien , qu'il deuint luy mesme Predicateur , & fit vn grand fruit

particulièrement au bourg où il estoit nay. Il disposa plusieurs Payens au Baptesme, il leur bastit à ses dépens vne belle Eglise, & puis il me pria d'aller acheuer l'ouurage de Dieu qu'il auoit si heureusement commencé. Je m'y en allay volontiers, & i'y trouuay vne tres-belle moisson preparée: ie fis de mon costé tout ce qu'il falloit pour l'instruction, & pour le Baptesme de ces nouueaux Chrestiens.

Estant passé plus auant, vers le Septentrion, ie trouuay vn feruent Chrestien nommé Dominique baptisé par le Pere Benoist de Mattos, il n'y auoit pas encore trois ans. C'estoit vn vray Apostre dans son pais, il y auoit des-ja fait refoudre plusieurs Payens à quitter leurs superstitions, il les auoit fort bien instruits en tous nos mysteres, & mesme leur auoit persuadé de garder les ieûnes & les festes des Chrestiens. I'en trouuay trente dans toutes les dispositions necessaires pour receuoir le Baptesme, que ie leur donnay, apres les auoir encore mieux instruits: cela croissoit tous les jours si heureusement que dans peu de temps, il y eut vne belle Chrestienté, que ce feruent Chrestien Dominique cultiuoit avec vn soin incroyable, & mesmes il leur bâtit vne belle Eglise.

Après auoir parcouru le cœur de tout le Royaume, i'arriuay enfin à la prouince de Quambin qui est sur la frontiere du Tunquin, ou est cette muraille si forte qui diuise les deux Roiaumes: les Tunquinois ont souuent fait leurs efforts, pour s'en rendre les maistres; mais ç'a tousiours esté inutilement.

ment. I'allay aussi-tost à la ville principale de cette prouince, & ie fis mes presens au Gouverneur, qui me fit beaucoup de caresses, & il me parloit si à propos de nos mysteres, que i'eus raison de croire qu'il auoit esté autrefois Chrestien, ce que pourtant il ne voulut iamais auoier.

C'est-là que ie rencontray vn excellent Chrestien soldat de profession, qui s'appelloit François, & qui viuoit dans sa famille avec sa femme Terese dans la pratique de toutes les plus belles vertus. Ce bon homme auoit commencé à honorer la Sainte Vierge, auant mesme qu'il fust Chrestien: il trouuaست vne belle image de Nostre Dame du Rosaire, entre les mains de quelques Payens; il l'achepta bien cher, & dès lors il la mit dans vne Chapele dans l'enceinte de sa maison où il l'honoroit iour & nuict. Il ne demeura pas long-temps à estre païé de ses peines: cette bonne hostesse luy impetra bien tost la grace du Baptesme, & puis celle d'une sainte Vie, tant à luy qu'à sa femme. François estoit l'exemple de tous les Chrestiens, & Terese auoit vn don particulier de chasser les diables, auxquels elle auoit autrefois seruy de Pythonisse, mais elle deuint leur plus grande ennemie: l'vn & l'autre n'auoit point d'autre employ que de reduire les infideles à la connoissance du vray Dieu. I'en trouuay grand nombre desia disposes à receuoir le Baptesme: ie les assemblay tous en la maison de François, laquelle estoit changé en vne Eglise; mais la Chapele où il gardoit l'image de sa bonne Patro-

ne, estoit tres-bien ornée: il auoit si grand respect pour elle, que iamais il n'osoit y mettre le pied, qu'au parauant il n'eust purifié son ame, faisant quelque mortification du corps, comme luy mesme m'auoüa; & certe la Sainte Vierge luy rendoit bien le centuple, parce qu'outre les graces exterieures, il auoit vn don admirable de faire toute sorte de miracles.

CHAPITRE XXVIII.

Comme mes anciens Chrestiens du Tunquin m'inuiterent par vne belle ambassade à les aller voir.

LEs Chrestiens Tunquinois qui habitoient en la Prouince de Bochin aprirent que i'estois sur la frontiere de la Cochinchine, & crurent qu'ils me persuaderoient fort aisément de passer vn peu plus auant pour les aller consoler. Il m'écriuirent incontinent vne belle lettre au nom de tous les Chrestiens en general, & de chacun en particulier, par laquelle ils me coniuoient de ne leur refuser pas la grace de les aller voir. La lettre estoit escrite avec des paroles si obligeantes, que de vray elle m'attendrit. I'eusse desiré de tout mon cœur, pouuoir satisfaire à leur desir, & ie crois que i'auois bien autant de passion de leur aller donner les Sacremens qu'ils en auoient de les receuoir.

Mais on me remontra que ie ne pouuois passer dans le Tunquin, sans trauerfer la grosse muraille qui separe les deux Royaumes, que ceux qui la

gardent pour le Roy de la Cochinchine, ne man-
queroient pas de luy faire le raport de ma sortie
de son Roiaume pour aller en celuy de son enne-
my, que cela le mettroit en défiance contre moy,
& en colere contre les Chrestiens, dont les fuites
pourroient estre funestes à tous les deux. Ces raisons
me semblerent si bonnes que ie preferay la paix des
Chrestiens de la Cochinchine, au desir de ceux du
Tunquin: ie me contentay de leur écrire vne lettre
d'excuses, & ie leur enuoyay mon excellent Ca-
rechiste Ignace qui les alla prêcher, & les confir-
mer en la Foy Chrestienne, ce qu'il fit avec tant
de benediction, que ces deuots Chrestiens ne pou-
uoient souffrir qu'il les quitast apres leur auoir fait
tant de bien.

Mais pour venir mieux à bout du dessein qu'ils
auoient de m'atirer à leur païs, ils crurent qu'une
ambassade auroit plus de pouuoir à m'y faire resou-
dre que n'auoit pas peu auoir vne simple lettre: ils
deputerent dix des principaux Chrestiens de cette
Prouince de Bochin, qui vinrent à moy dans la
Cochinchine. l'aduouë que quand ie les vis, ie res-
sentis en mon cœur toutes les passions d'amour, de
ioye, de desir, que peut auoir vne mere pour ses
chers enfans.

Le premier de tous, estoit vn excellent Chre-
stien nommé Simon que i'auois baptisé dans le
Tunquin il y auoit seize ans. A cette premiere en-
treueuë nous nous embrassâmes avec tant de lar-
mes de part & d'autre, que nous ne nous pouuions

pas separer. Il me raconta les belles choses que Dieu auoit faites par son moyen, en toute la contrée, où il auoit son habitation. Dans le bourg où il demeuroit, il n'y auoit plus aucun Payen, tous les demons en estoient chassez, il y auoit au moins mille Chrestiens qui viuoient fort saintement, encore qu'ils n'eussent iamais veu aucun Prestre.

Celuy qui aydoit merueilleusement Simon en ce charitable exercice de pieté, estoit vn autre Chrestien nommé François, l'vn des dix qui auoient pris la peine de me venir voir. Il auoit vn don particulier de faire des miracles: on m'en racontoit vn tres-grand nombre.

Chacun peut penser si i'auois enuie d'aller voir ce nouveau bercail de I E S V S - C H R I S T, & de luy donner la nourriture spirituelle des Sacremens qu'ils n'auoient iamais receus; mais ie leur dis les mesmes raisons que ie leur auois escrites. Ils demurerent quelques jours avec nous, se confesserent & communierent avec vne deuotion exterieure, qui faisoit voir celle qu'ils auoient au cœur, & apres mille embrassemens ils se retirerent en leurs pais, pleins de zele de trauailler mieux que iamais à establir le Royaume de I E S V S - C H R I S T.

CHAPITRE XXIX.

De trois principaux Magistrats, qui prirent affection à la doctrine des Chrestiens, qu'ils ne voulurent pas embrasser par respect humain.

A Pres auoir demeuré suffisamment en cette derniere prouince de la Cochinchine, ie reuins à la ville Royale, pour y voir seulement en passant les Chrestiens, sans y séjourner long-temps. Il y auoit à la Cour vn des principaux Magistrats, qui estoit fort auant dans les bonnes graces du Roy, & qui auoit mesme esté employé à l'instruire, & à luy enseigner les lettres Chinoises. Depuis la premiere fois que ie vins en la Cochinchine, il y auoit bien vingt ans, i'auois eu le bien d'estre conu de luy, & i'auois tousiours veu qu'il fauorisoit les Chrestiens, encore que les respects humains, fussent plus puissans en son esprit que la verité qu'il connoissoit.

En cette année 1644. ie me resolus de le voir, & de luy parler plus à fond de nos mysteres, que ie n'auois pas fait autrefois, quand ie n'auois pas tant de facilité à parler la langue du pais. Il me reçut avec de fort grandes caresses, & il m'entendit bien volontiers. Je luy presentay encore quelques liures écrits en lettres Chinoises, que nos Peres ont composez, où ils expliquent les veritez Chrestiennes. Il les reçut avec grand respect, & il me promit de les lire bien à loisir, & mesme apres les auoir

bien lûs, & les auoir compris de parler serieusement au Roy de la Religion Chrestienne. Je le sollicitay pour lors de l'embrasser luy mesme pour la mieux persuader au Roy: il n'osa franchir ce pas, mais il le permit fort volontiers à sa femme, & à tous ceux de ses domestiques qui voulurent estre Chrestiens: ie baptisay cette bonne Dame, & plusieurs autres personnes de cette famille, avec esperance que Dieu toucheroit plus puissamment le cœur de leur maistre.

Vn autre Magistrat fort puissant à la Cour, apres auoir ouy parler de moy à son amy & voisin Ounguehou me fit prier de le venir voir pour luy dire quelque chose de nos mysteres: ie ne sçay pas à quelle intention il m'appelloit; mais en entrant ie trouuay vne sale toute pleine de Payens, entre lesquels il y auoit plusieurs Prestres des Idoles, qu'ils appellent Says.

Je commençay mon discours par la representation de la Iustice de Dieu qui est le Souuerain Roy du monde, ie montray combien elle est rigoureuse enuers ceux qui refusent de luy obeir, iusques à les punir avec des feux eternels; & d'ailleurs combien elle est douce, & fauorable à ceux qui viuent bien, le soin qu'il a d'eux en cette vie, & en l'autre: ce que i'expliquay par l'histoire des trois enfans que Dieu conserua dans la fournaise de Babylone.

Plusieurs de ceux qui m'ouïrent, prenoient goust à mon discours; mais les plus obstinez m'inter-

rompoient quelquesfois, & disoient quelques fortifés de leurs Idoles, & de leurs liures. Alors ie priay mon Ignace, qui estoit present, de les refuter, parce qu'il estoit fort versé en tous leurs liures, & qu'il auoit vne grace particuliere pour conuaincre toutes les erreurs de ces Idolatres. Il le fit avec tant de force, & tant de lumieres, que tous ces Messieurs en demurerent confus; mais non pas resolus de se conuertir.

La confusion qu'ils receurent dans cette occasion, se changea en rage contre ce braue Predicateur; ils iurerent dès-lors de le perdre, & pour en venir à bout, ils s'adresserent à vne Dame que le Roy tenoit comme sa femme, encore qu'auparavant elle eust esté à son frere, ce que les loix du Roiaume defendent; mais l'impureté ne reconnoît point de loy.

Le Seigneur qui m'auoit apelé en sa maison, fut bien plus raisonnable: il est vray que ce discours ne le conuertit pas, mais il en demeura pourtant si satisfaiët, que tousiours depuis il fauoriza les Chrestiens. Au sortir de son palais, il me presenta vne bonne somme d'argent, pour la peine que i'auois prise, en le venant voir; mais ie l'en remerciay, luy disant que ie n'auois pretendu aucune recompense temporelle en luy venant enseigner le chemin de l'Eternité. Il parla depuis si bien au Roy en nostre faueur, qu'il me permit d'aller, & de venir librement en sa Cour; il témoigna mesme auoir de bons sentimens pour nostre sainte Foy, & nous en ref-

sentimes les effets pendant quelque temps.

CHAPITRE XXX.

*Le zele d'un deuot Chrestien nommé Jean
à conuertir les infideles.*

QVand ie vis que le Roy m'estoit fauorable, ie tâchay de procurer prudemment que nôstre sainte Foy receust tous les auantages que nous desirions. Dans le Palais de Madame Marie l'Intendant des affaires de son fils, oncle du Roy, secundoit merueilleusement mon dessein. Il prenoit adroittement toutes les occasions qu'ils pouuoit rencontrer de reduire au chemin de la verité, ceux qui estoient engagez dans l'erreur.

Entre les autres qu'il attaqua pour les conuertir, il prit fort à cœur le salut d'un vieillard octogenaire, qui auoit toute sa vie seruy les Idoles avec grand soin, & qui auoit acquis vne grande reputation à la Cour & dans toute cette grande prouince. Il luy voulut premierement faire voir les sottises erreurs que suiuoient les adorateurs des Idoles, prouuant tousiours ce qu'il disoit par leurs principaux liures: ensuite il luy faisoit conoistre combien il luy estoit important de bien employer le peu de vie qui luy restoit, pour satisfaire à tout le passé, où il auoit contracté de si grandes detes: qu'il n'y auoit point de meilleur moien que de porter tout son esprit, & tout son cœur à la connoissance, & à l'amour du vray Dieu, & de son Fils vnique IESVS-CHRIST.

Ce

Ce bon vieillard écoutoit attentiuement tous ces beaux discours, qui firent vne si forte impression en son esprit, que dés lors il raisonna fortement sur toutes ces belles remonstrances, & enfin il se rendit à tout ce que Iean luy ordonneroit pour son salut. Il ne se contenta pas de receuoir le Baptesme; mais il voulut que toute sa famille le receust. Des la premiere fois i'en baptisay trente dont luy mesme estoit le premier: il a depuis procuré à plusieurs autres les mesme bonheur qu'il auoit receu sur la fin de sa vie.

Iean ne reüssit pas si heureusement avec vn autre grand Seigneur qui estoit Capitaine, & qui commandoit vne partie des troupes du Roy. Il auoit desia si bien apprehendé la verité de nostre sainte Foy, & particulierement combien elle est conforme à la raison, qu'il estoit entierement resolu de l'embrasser: il auoit desia renoncé au culte des Idoles, il lisoit nos liures, & les faisoit lire aux autres, il auoit nos images, & les honoroit: quand il fut question d'aller à la guerre, il ne voulut faire aucune de toutes ces prophanes ceremonies, que les Payens se persuadent folement estre necessaires pour y reüssir: le bon Capitaine se mocqua de tout cela, & il ayma bien mieux adresser ses vœux au vray Dieu, qui auoit le pouuoir, & la volonté de luy donner son secours.

Cette pieté donna du scandale aux infideles: ils s'en plainquirent au Roy, qui en fut fort picqué, croyant qu'il y alloit de la bonne fortune de

Z

ses armes. Il l'appella, & parla rudement à ce Capitaine, luy commandant de quitter toutes les superstitions Chrestiennes, pour demeurer ferme dans la religion du pais. Ce pauvre homme se trouua trop foible pour resister à la colere du Roy, il ayma mieux luy obeir qu'à Dieu, qui luy auoit fait connoistre la verité.

Vn accident quasi pareil empescha la conuersion d'un des plus grands Seigneurs du Roiaume, dont ie receus vne affliction fort sensible. I'ay souuent parlé du zele, & de la deuotion de Madame Magdelaine: son mary estoit Gouverneur de la Prouince de Ranran, & auoit tous les plus beaux emplois dans la Cour. Sa femme tant par le bon exemple de sa vie, que par ses discours luy auoit donné grande estime & grand amour pour tous les Chrestiens: mais on ne luy auoit iamais peu persuader de se rendre à la lumiere qui luy faisoit voir le chemin du Paradis.

Vn jour prenant congé de luy, ie dis en presence de Madame sa femme, que i'auois vn extreme déplaisir de voir qu'il resistoit si long-temps à Dieu, qu'il estoit obligé de se resoudre, s'il ne vouloit pas perdre son ame pour tousiours: qu'il passoit desia quatre vingts ans, & que sa vie ne pouuant pas estre longue, ie luy conseillois de penser à ce qui ne passe iamais. Il se trouua touché de ce discours, que Madame sa femme aidait, & animoit de ses exhortations, pleine de l'esprit de Dieu.

Il se rendit entierement, & me dît qu'il estoit

prestà faire tout ce que ie luy dirois, qu'il vouloit estre Chrestien, & qu'il auoit bien du regret d'auoir differé si long temps. A ces paroles Madame Marie, & moy fûmes ravis de ioie, nous en benîmes Dieu de bon cœur, & pour ne pas differer vne chose que nous auions si long-temps souhaitée, ie commençay incontinent à l'instruire pour le disposer au Baptesme: tout estoit desia preparé pour faire la ceremonie, i'auois le surplis, les chandelles estoient allumées, l'eau beniste preste, ie luy disois tous les deuoirs d'un Chrestien, & entr'autres celui de ne rendre aucun culte à quelque Idole que ce soit. Pour lors il me dît qu'il estoit bien resolu de n'adiouster iamais aucune foy au culte de tous ces demons: mais que pourtant, il ne pourroit pas se dispenser de rendre quelque culte exterieur à vn certain Idole que tous les Capitaines qui commandent dans les armées du Roy, sont obligez d'honorer: que son cœur en seroit tousiours éloigné; mais que s'il entreprenoit de ne faire pas au moins cette mine, il ruïneroit sa fortune, & que peut-estre mesme il seroit en danger de la vie, qu'il n'estoit pas resolu de perdre l'une, ny l'autre.

Ie ne fus iamais plus surpris: nous fîmes Madame sa femme & moy toutes les instances & les remonstrances qu'on se peut imaginer, pour luy faire surmonter cette petite difficulté qui seroit l'obstacle de tout son salut. Il ne voulut iamais se rendre: tant l'interest a de pouuoir sur vn cœur qui est esclaué de sa passion. Il falut quitter tout ce que

nous auions commencé, il voulut pourtant que ie luy donnasse dans vn papier les sacrés noms de Iesus, & de Marie, escrits de ma main, & il me promit qu'il les porteroit tousiours sur soy. I'espere que cette deuotion, & les prieres continuelles de sa tres-vertueuse femme, luy obtiendront de Dieu deuant la mort quelque plus genereuse resolution.

CHAPITRE XXX.

D'un celebre Medecin qui demeura obstiné dans le Paganisme.

Avant que ie raconte cét autre accident, ou ie montray bien que ie n'estois si habile medecin des ames, qu'un autre qui m'auoit guery, estoit bon medecin des corps, on ne fera peut-estre par marry que ie dise quelque chose des medecins de la Cochinchine, de leur science, & de la maniere qu'ils tiennent à pratiquer la medecine.

Dans tous ces pais où l'on tient vne si grande rigueur, & où l'on garde tant de ceremonies pour passer des Docteurs, ie me suis étonné qu'on ne parle iamais des docteurs en medecine: on se moquera de ces peuples, si ie dis que se fait medecin qui veut, & on croira qu'il ne fait pas bon se fier à des gens qui se doiuent bien jouier des malades. Mais pourtant moy qui ay esté entre leurs mains, & qui suis témoin de ce qu'il sçauent faire, ie puis dire qu'ils ne cedent point à nos Medecins, & que mesme en quelques choses ils les surpassent.

Il est vray que parmy eux il n'y a point d'Univerſité ou l'on apprenne la medecine ; mais c'est vne science qui s'enſeigne de pere en fils: ils ont des liures particuliers, qui ne ſortent iamais des familles où ſont les ſecrets de l'art, qu'ils ne communiquent à perſonne. Ils excellent particulièrement en la connoiſſance du pouls, où ils doiuent aprendre tous les accidens de la maladie. Auſſi-toſt que le Medecin vient voir le malade, il luy prend le pouls, & demeure plus d'un quart d'heure à le confiderer, puis il eſt obligé de dire au malade en quel endroit il a mal, & tous les accidens qu'il a eus depuis qu'il eſt malade.

C'eſt ainſi que l'on iuge de la capacité du Medecin: le malade ne luy dit iamais ſon mal, mais il faut que le Medecin le luy die avec tout ce qu'il a reſſenty: ſ'il ne rencontre pas bien, on le renuoie comme vn ignorant; ſ'il dit ce que le malade a experimenté, on a creance en luy. Ils diuiſent le pouls en trois parties, & diſent que la premiere répond à la teſte, l'autre à l'eſtomac, la troiſième au ventre: auſſi le touchent ils touſjours avec trois doigts, & à dire le vray, ils le connoiſſent fort bien.

Tous les Medecins en ces païs-là ſont Apotiquaires, ils ne vont iamais voir vn malade, qu'ils ne ſoient accompagnez d'un valet qui porte vn ſac tout plein de tous les ſimples, dont ils ſe ſeruent pour leurs medecines. Ils les ordonnent, & les font faire aux malades meſme, de façon qu'il n'y peut iamais auoir de ces qui pro quo d'apotiquaire,

desquels on se plaint si souuent en Europe. Je ne sçay pas comment ils font, mais leurs medecines ne sont aucunement mauuaises à prendre comme les nostres, & de plus elles ne sont point cheres, car la plus precieuse ne couste pas plus de cinq sols.

Ils ne purgent iamais aux fièvres intermittentes, mais ils donnent seulement quelques medicamens qui corrigent le temperament des humeurs, sans purger. I'ay experimenté moy mesme qu'avec cela ils chassent la fièvre, pour le moins aussi souuent que l'on fait en Europe avec tant de purgations, de lauemens & de saignées. Les ventouses sont fort en vsage parmy eux, & comme l'air n'y est iamais froid, i'ay vû souuent qu'on les prenoit au milieu des ruës.

Quand vn Medecin commence à voir vn malade, on fait prix avec luy du salaire qu'on luy donnera; mais il ne touche rien, que quand le malade est guery: s'il meurt, le pauvre Medecin n'a point de paiement. Ils se figurent, & peut-estre assés à propos, que cette crainte de perdre ses peines, rend le Medecin plus soigneux à trauailler pour le malade. Vn de mes compagnons tomba dans vne maladie fort fâcheuse, qui estoit comme vne espece de chancre: i'appellay le Medecin, & à la mode du pais, ie fis marché avec luy de ce que ie luy donnerois, s'il le guerissoit. Il me dît que si ce malade estoit plus ieune, il ne le gueriroit pas à moins de cent escus; mais qu'il se contenteroit de vingt, parce qu'il estoit desia vieil, & que la vie qu'il luy

donneroit, ne pouuoit estre guere longue. Je luy promis de bon cœur les vingt escus, & en peu de temps il guerit fort bien mon malade: Voila ce que ie sçay des Medecins de ce pais là.

Au mois de Iuin de l'an 1644. ie fus attaqué d'une fièvre si violente, que ie pensois qu'elle m'emporteroit: i'appellay vn fort celebre Medecin, qui apres m'auoir tasté le pouls fort à loisir, me dît en soufriaunt: ne craignez rien, Pere! vostre maladie n'a aucune malignité, soit que vous preniez ma medecine, soit que vous la laissiez, vous guerirez infailliblement; mais vous guerirez bien plûtoft si vous la prenez. Je la veux prendre, luy dis-je, & la bien payer: il tira lors certains simples de son sac, il en fit diuers pacquets, puis me dît la façon de preparer, & de prendre la medecine en deux fois: ie la pris les deux iours suiuians, & le troisiéme ie fus sans fièvre: peu de temps apres ie fus tout à fait remis.

Je me sentis obligé à mon Medecin, de ne luy paier pas seulement l'argent que ie luy auois promis: mais bien plus de guerir son ame, en luy faisant quitter les Idoles, & reconnoistre I E S V S - C H R I S T. Je luy parlay si souuent, & Dieu trouuailla si bien en son ame, qu'il me promit de se conuertir. Je commençay à l'instruire sur nos mysteres, & luy expliquant les commandemens de Dieu, ie luy disois l'obligation que nous auons de ne conseruer aucun Idole, ny aucun autel qui luy soit dedié: il me dît de m'arrester là, que tous les Mede-

cins du païs auoient grand respect pour vn certain ancien Docteur, qui auoit le premier enseigné la medecine: que chaque Medecin auoit en sa maison vn petit autel qui luy estoit dedié, que pour luy il n'auoit garde de luy rendre aucun honneur en cét autel; mais que si ie l'obligeois à l'abatre, il ne me pourroit pas obeïr, parce que ses domestiques qui verroient cela, le publieroient incontinent, & qu'il n'en falloit pas dauantage pour décrediter tous ses remedes, & mesme pour le mettre en danger d'estre puny, comme deserteur d'vne des plus belles coustumes du Royaume. Là dessus il me fallut arrester: mes prieres & mes remonstrances furent inutiles. Il m'auoit si bien guery, & il ne sceut pas guerir sa pauure ame. I'ay appris depuis avec vn extreme déplaisir qu'il estoit mort dans le paganisme, pour ne s'estre pas voulu seruir à propos du remede que Dieu luy fournissoit par mon ministère.

CHAPITRE XXXI.

Les premiers triumphes de cette nouvelle Eglise, par la glorieuse mort d'André Catechiste son premier Martyr.

L'Eglise de la Cochinchine iusques icy auoit esté quasi dans la paix & dans la bonace, encore que par fois on l'eust ataquée assez rudement: mais elle n'auoit encore point versé de sang pour soutenir la querelle de son Maître, & elle ne pouoit

uoit pas paroistre deuant le trône de l'Agneau vestuë de pourpre portant la couronne en teste & la palme en main, parce qu'elle n'auoit encore aucun Martyr qui eust perdu la vie pour ne perdre pas la Foy. Dieu reseruoit cette gloire à vn ieune homme âgé de dix-neuf ans, que i'auois baptisé depuis trois ans, & que i'auois en ma compagnie pour m'aider à Catechiser depuis enuiron deux ans.

Je ne veux pas estre long à raconter cette belle histoire que i'ay publiée dans vn liure particulier, en François & en Italien. Je voudrois de tout mon cœur faire connoistre cét admirable seruiteur de Dieu à autant de Nations, qu'il y en a sur la terre, afin de les inciter à la connoissance, & à l'amour de celuy, pour lequel ce ieune homme est mort. Je diray icy fort succinctement les circonstances de cette histoire, remettant mon lecteur au liure que i'en ay escrit.

Ce fut donc au mois de Iuillet de l'an 1644. que le Gouverneur de la prouince de Cham reuint de la Cour, avec ordre non pas du Roy, qui m'auoit témoigné beaucoup d'amitié, mais de cette Reyne, qui auoit de la haine contre les Chrestiens, comme i'ay dit, & qui auoit iuré la perte principalement d'Ignace. Ce Gouverneur prit volontiers cette commission parce qu'elle estoit conforme à la mauuaise humeur qu'il nous auoit témoignée depuis long-temps. Il commença par vn bon vieillard nommé André qu'il fit prisonnier, ensuite il enuoia vne compagnie de ses soldats en nostre mai-

son, pour y prendre Ignace, qu'il estoit resolu de faire mourir.

Je me trouuay heureusement hors du logis avec Ignace & mes Catechistes, à la reserue d'un ieune-homme nommé André qui me demanda de demeurer, pour seruir quatre de ses compagnos malades. I'estois allé pour saluer ce Gouverneur, ne sçachant pas ce qu'il meditoit contre nous, i'en fus aduertty qu'à la porte de son palais, où vn Seigneur Portugais me vint dire ce qui se passoit: il me conseilla de me retirer au plustost & de mettre mes Catechistes en lieu de seureté.

Je congédiay incontinent tous ces ieunes hommes qui ne demandoient pas mieux que de mourir? Je m'en allay vers le Gouverneur comme si ie n'auois rien sceu de ce qu'il auoit fait; mais il me parla fort rudement, & ie connus bien que i'aurois peine à le gagner: ie passay à la prison pour voir ce bon vieillard, que ie trouuay chargé d'une échelle à la mode du pais; mais neantmoins si gay que vous eussiez dit qu'il estoit dans vn palais. Je voulois demeurer toute la nuit en sa compagnie, mais le geolier m'en empêcha. Je me retiray dans vne barque, où tout mon petit troupeau m'attendoit.

Cependant les soldats faisoient bien du dégast en nostre maison. Ils y estoient entrez de viue force, ils y auoient cherché fort soigneusement Ignace: mais André leur aiant dit qu'il auoit tous les mesmes crimes pour lesquels ils en vouloient à son compagnon, ils eurent honte de s'en retourner

fans auoir rien fait de ce que portoit leur commission : ils prirent André, & ils l'amenerent bien lié apres auoir fouillé par tout, & volé toutes les Saintes images avec tous nos ornemens d'Eglise. André les suiuit avec bien de la ioie, & pendant tout le chemin il prêcha continuellement à ceux qui le conduisoient en prison, le moyen d'éuiter l'enfer, & d'aller au Ciel.

Cela les irrita au lieu de les conuertir, ils passerent aupres du batteau, où nous nous tenions cachez, & ils demanderent si nous n'auions point veu Ignace : les tenebres de la nuit nous sauuerent. Le ieune André fut mené vers le Gouverneur, & accusé comme Chrestien & comme Predicateur; incontinent on le mena dans la prison, où estoit desia l'autre Confesseur de I E S V S - C H R I S T qui auoit aussi nom André. Ils passerent tous deux le reste de la nuit, qu'ils se persuadoient deuoir estre la derniere de leur vie, & ils se donnoient courage l'un à l'autre par l'esperance d'estre le lendemain tous deux dans le Ciel.

Le matin estant venu, le Gouverneur voulant donner couleur à son crime, assembla vne forme de iugement; on fit comparoistre ces deux innocens, que l'on condamna incontinent sans mesme les auoir ouïs. Puis on les ramena dans la prison, pretendant que l'execution de l'arrest seroit le mesme jour. I'accourus le plus viste qu'il me fut possible; mais l'arrest estoit desia fait & prononcé. Tous les Portugais m'accompagnerent vers le

Gouuerneur, & vers tous ceux qui auoient quelque credit sur son esprit : nous le priâmes plusieurs fois ; iusques à l'importuner, & le manacer : Il demeura ferme dans sa mauuaise resolution: il me dit que pour le vieillard il luy donnoit la vie, parce qu'il auoit pitié de ses enfans : Mais que pour ce ieune suffisant, qui auoit dit qu'il estoit Chrestien, & que la mort mesme ne luy feroit pas quitter ce nom, il mourroit, comme il auoit dit, pour apprendre à tous l'obeïssance qu'ils deuoient au Roy.

Quand ie vis qu'il estoit hors de mon pouuoir de sauuer la vie à mon bon André, ie me resolus de le disposer à la perdre en vray Chrestien & en vray Martyr. Je ne diray rien de ce que ie fis avec luy dans la prison, cela seroit trop long à dire. Quand il me vid, apres qu'on luy eust prononcé son arrest de mort, il entra dans de merueilleux transports de ioye: il disoit à tous les Chrestiens qui le vinrent visiter en foule, tout ce que leur eust peu dire vn sainct Laurent quand il estoit sur le point d'estre grillé. Il se confessa, il se mit en priere, il dit adieu à tout le monde, & puis il suiuit avec vn visage riant vne compagnie de quarante soldats, qui le conduisirent en vn champ à demy lieuë de la ville.

Je fus tousiours à ses costez & à peine le pouuois-ie suiure, tant il alloit viste, encore qu'il fust chargé d'vne eschelle fort pesante. Quand il fut arriué au lieu destiné à son triomphe, il se mit incontinent à genoux pour combatre avec plus de courage. Les soldats l'environnerent, ils m'auoient

mis hors de leur cercle ; mais le Capitaine me permit d'entrer, & de me tenir auprès de luy. Il estoit les genoux en terre, les yeux éleuez au ciel, la bouche toujourns ouuerte pour prononcer le nom de I E S V S.

Vn soldat venant par derriere le perça de sa lance, laquelle fortoit pardeuant au moins de deux palmes. Alors le bon André me regarda fort amiablement, comme me disant adieu: ie luy dis de regarder le Ciel, où il alloit entrer, & où nostre Seigneur I E S V S-CHRIST l'attendoit. Il leua les yeux en haut, & ne les en destourna plus. Le mesme soldat aiant retiré sa lance, l'enfonça vne seconde & puis vne troisiéme fois, comme luy cherchant le cœur. Cela ne fit pas seulement branler ce pauvre innocent ; ce qui me sembla tout à fait admirable. Enfin vn autre soldat voiant que trois coups de lance ne l'auoient point abatu, luy donna de son cimenterre contre le col ; mais n'ayant rien fait, il assena vn autre coup qui luy coupa tellement le gosier ; que la teste tomba sur le costé droit, ne tenant plus qu'à vn peu de peau. I'entendis fort distinctement qu'au mesme temps que la teste fut separée du col, le sacré Nom de I E S V S qui ne pouuoit plus sortir par sa bouche, sortit par sa plaie, & au moment que l'ame vola au Ciel, le corps tomba en terre.

Les soldats se retirans nous laisserent cette precieuse Relique: nous la receûmes entre nos bras, la fermâmes dans vne belle quaisse, ramassâmes

tout son sang, fismes des funerailles non pas magnifiques, mais certes deuotes à ce saint Martyr. Je portay ce precieux dépost dans ma barque, où tous mes compagnons m'attendoient. Quand ils me virent avec les restes de leur cher compagnon qui estoit allé au Ciel, vous eussiez dit qu'ils estoient hors d'eux mesmes, tant ils auoient de ioye & de douleur en vn mesme temps. L'enuoiay ce saint corps à Macao, où il fut receu avec grande magnificence dans nostre College; depuis i'ay fait faire le procès verbal de vingt-trois témoins qui auoient esté spectateurs de cette grande constance: mais ie garday la teste pour moy, & Dieu m'a fait la grace de la porter à Rome.

Je ne veux pas raconter icy par le menu les grandes merueilles que Dieu a faites depuis cette mort si sainte: i'ay dit dans le liure que i'en ay écrit, comme le feu, la mer & la terre ont donné témoignage à la gloire de ce fidele amy de Dieu. Aux trois iours qui suiuirent cette mort, le feu se prit en cette ville où André auoit esté condamné: il brûla la prison où il auoit esté enfermé, toute la ruë par où il auoit passé, & plusieurs temples des Idoles. Je diray apres ce qui m'est arriué sur la mer. Et depuis que ie suis à Paris, quatre personnes fort malades, s'estans recommandées aux prieres de ce glorieux Martyr, ont recouuré la santé d'une façon qu'on a cruë tout à fait miraculeuse, comme l'on pourra voir dans ce liure.

CHAPITRE XX XIII.

*La grande constance d'un autre Chrestien nommé André
& de plusieurs autres.*

ENcore que le ieune André ait emporté la couronne de Martyr par dessus le plus ancien ; cependant celuy-cy a merité celle de glorieux Confesseur de I E S V S - C H R I S T. Il estoit le plus ancien Chrestien non seulement de la ville de Cachan où il estoit nay, mais encore de la Cochinchine. Il a eu l'avantage d'auoir esté le premier tourmenté pour l'honneur de I E S V S - C H R I S T, non pas vne, mais quatre fois, & toujourns il a soûtenu si courageusement le party de son Maistre, qu'il en est toujourns fortý avec auantage contre tous les ennemis de la Foy.

Il a le premier esté fait prisonnier pour la querelle de la Religion, & il a porté le premier le beau colier d'honneur que nous appellons la croix de la Cochinchine, en qualité de soldat & de Cheualier Chrestien. Il a échapé de tous ses combats, & certainement le Martyre luy a manqué : mais il n'a point manqué au Martyre. Il auoit vne femme nommée Ignace, & deux enfans Emanuel & Louys qui estoient de veritables imitateurs de ses vertus : sa maison estoit le grand refuge de tous les Chrestiens dans le calme & dans la tempeste. Il y auoit bâty vne Eglise fort capable, où plusieurs Payens estoient baptisez, instruits & fortifiez par les Sa-

cremens. C'est la raison pourquoy on l'a si souuent affligé en sa personne, en ses enfans, & en ses biens: mais rien de tout cela ne luy a peu arracher I E S U S-CHRIST du cœur. Il estoit le plus honorable Magistrat de toute la ville de Cachan: mais il a tousiours preferé l'opprobre de la Croix à tous les honneurs d'Egypte. Enfin Onghebo se lassa plûtoft de le tourmenter, que luy ne se lassa de souffrir: il a vescu depuis paisible dans sa maison; i'ay appris par les dernieres lettres que i'ay receuës depuis peu de ce pais-là, dattées de l'an 1648. qu'il est mort saintement dans sa maison, toujours constant en la Foy, & glorieux pour tant d'opprobres qu'il a soufferts à son occasion.

Après la glorieuse mort d'André, l'on me fit un commandement fort exprés de sortir de la Cochinchine, quand les nauires des Portugais partiroient: neanmois ie iugeay que ce seroit vne extreme lâcheté d'abandonner le troupeau de I. CHRIST, lorsque les loups l'ataquoient, & de le laisser pour lors sans aucun Pasteur. Ie crus qu'il valoit bien mieux exposer ma vie que le salut de tant d'ames, que le Fils de Dieu aime tant, ie me resolus de demeurer caché dans vne barque, pour aller la nuit visiter les Chrestiens, & leur donner les Sacrements.

Pour mieux dissimuler mon dessein, i'entray dans le nauire Portugais en veuë de toute la ville de Cham, lors qu'ils partirent pour la Chine: mais i'auois donné le mot à mes Catechistes qui estoient
cachez

cachez dans vne barque, de m'aller attendre à trois lieuës du port. Là ie sortis du nauire Portugais, où ie mis le corps de mon Martyr, pour estre porté à Macao, & i'entray dans ma barque plus content que si i'eusse esté dans vne maison dorée: nous y passions le iour dans tous les exercices de pieté que nous pouuions; & à dire le vray ces neuf ieunes-hommes y viuoient comme des Anges: quand la nuit venoit, ce n'estoit pas pour nous le temps du repos, mais le commencement de nostre trauail, car il nous falloit estre tousiours en campagne.

Cependant la persecution alloit tousiours croissant, & le zele de nos bons Chrestiens croissant aussi, brauoit la fureur de tous les tyrans. Onghebo faisoit vne recherche bien seueré de toutes les sainctes Images, & enuoioit ses soldats dans les maisons de tous les Chrestiens pour les emporter. Vne bonne Dame nommée Magdelaine, quoy que fort âgée, témoigna vne force d'esprit admirable dans cette rencontre. Les Payens sçurent qu'elle gardoit en sa maison vne belle Image du Sauueur, qui estoit auparauant en l'Eglise: ils se resolurent de l'auoir, mais elle dît qu'elle mourroit plustost que de la donner.

On la tourmenta toute la nuit, luy mettant les pieds à la torture, elle se moqua d'eux & de leurs tourmens, les assurant qu'ils perdoient leur peine, que bien qu'on luy coupast les pieds, sa langue ne trahiroit iamais son cœur qui estoit toute à IESVS-CHRIST. En effet les persecuteurs n'ayans

rien gagné, furent contrains de se retirer sans rien emporter que la confusion.

Plusieurs autres Chrestiens témoignèrent vne semblable constance dans des supplices horribles qu'on leur fit souffrir pour rendre les images : mais enfin Dieu prit sa cause en main, vn de ces soldats, qui auoit esté des plus insolens à la recherche des saintes Images, fut saisi tout d'vn coup d'vne douleur si violente dans le col, que dans deux iours il en mourut, comme enragé. Le Gouverneur ne fut pas puny en sa personne, mais en son bien. L'on estime fort en ce pais-là les bœufs, parce qu'ils seruent à labourer la terre : ce Gouverneur en perdit cinquante en peu de iours, ces deux accidens arriuez en mesme temps adoucirent vn peu les persecuteurs.

Je ne sçauois oublier la generosité d'vn Chrestien, nommé Antoine Té qui estoit le plus riche, & le plus authorisé dans vn grand bourg, où il demuroit avec sa famille. Il auoit si bien trauaillé que dans tout ce bourg, il ne restoit plus aucun Payen. Quand il vid cette horrible persecution, il eut peur que plusieurs de ces nouveaux Chrestiens n'en fussent ébranlez. Il les assembla tous, & apres les auoir bien exhortez à la constance, il leur demanda toutes les images, & les choses saintes qu'ils auoient en leurs maisons, afin qu'il les mist toutes en lieu d'assurance, & que si on leur imposoit quelque amende, qu'ils n'en fussent point en peine, parce qu'il les vouloit toutes paier. Ce qu'il fit

avec tant de ioye, que par cette liberalité d'Antoine, toute cette belle Eglise en deuint riche en merite, & demeura constante en la Foy.

CHAPITRE XXXIV.

La belle confession de Foy que firent trente cinq Chrestiens dans vne grande persecution.

QVand les Chrestiens de la Prouince de Quin- hin eurent oüy le glorieux Martyre d'André, bien loin de vouloir lâcher le pied, quand ils feroient attaquez, ils prirent vn nouveau courage, pour resister à tous les tyrans. I'auois donné l'intendance de cette Eglise à vn tres-vertueux Chrestien nommé Antoine Ngu qui embrasé du desir d'auoir vne couronne semblable à celle d'André, se mit incontinent en chemin, pour me venir demander auis de ce qu'il auoit à faire en cette rencontre. Je le renuoiai aussi-tost avec ordre de bien encourager tous les Chrestiens pour les combats, où ils se pourroient trouuer dans cette persecution qui les menaçoit.

Il y alla fort à propos, & il s'acquita si bien de ce que ie luy auois dit, que tous les Chrestiens se trouuerent merueilleusement bien disposez à recevoir leurs ennemis, quand il les viendroient attaquer. Peu de iours apres vn Iuge criminel enuoié par le Gouverneur vint en cette prouince, & entrant dans la premiere ville, il fit incontinent commandement à tous les Chrestiens de se venir declarer,

à peine d'estre bien punis quand ils feroient découverts.

Il croioit que cela épouuenteroit les soldats de **I E S V S - C H R I S T**, & qu'aucun n'oseroit se déclarer, de peur d'estre puny: mais il se trouua bien étonné, quand il vid que les Chrestiens venoient en foule pour faire écrire leurs noms. Dans moins d'un iour il y en eut sept cens, & à tous les momens il en paroissoit de nouveaux. Le Iuge ne voulut pas passer outre, voiant bien que toute cette recherche ne seruiroit qu'à augmenter sa confusion.

Il eust voulu auoir retiré sa parole; mais se voiant engagé d'honneur, de ce grand nombre il en choisit trente six, qu'il fit bien lier, & les conduisit en la prouince de Cham, où nostre grand ennemy Onghebo l'atendoit. Mais il ne fut pas moins estonné que ce Iuge quand il vid cet escadron de trente six Chrestiens qui se presentoient à luy dans la resolution de ne ceder ny à ses menaces ny à ses atakes.

Il n'ût pas mesme le courage de les interroger; mais il en donna charge à vn autre, qui leur demanda d'abord, s'ils auoient enuie de viure, ou bien s'ils estoient resolus de mourir. Nous voulons viure dirent-ils tous, mais de la vie eternelle, que **I E S V S - C H R I S T** a promise à tous ceux qui croiroient en luy, & pour auoir cette vie, nous tenons à faueur de pouuoir mourir. Il leur fit en suite quantité d'autres questions: mais on luy respondit tousiours si courageusement, qu'il desespera de leur faire changer de dessein.

Neantmoins parmy ces trois fois douze Disciples du Fils de Dieu, il se trouua vn Iudas, qui l'abandonna laschement. Ce fut vn vieillard qui estoit fort riche, & puissant en sa maison. Il se trouua bien moins courageux : que ses trente cinq compagnons, qui receurent vn déplaisir bien sensible, quand ils virent leur frere, & leur cher amy, quitter ainsi leur Maistre & leur Capitaine, parcequ'il craignoit la mort, & la perte de ses biens, qu'il aymoit avec excez. Ce pauvre miserable renia la Foy. Je taschay depuis de le voir, pour le ramener dans son deuoir, mais ie n'eus iamain moien de le rencontrer: tant les payens prenoient garde à luy, de peur qu'il ne leur échapaft encore vne fois.

Cette lascheté de ce fugitif augmenta le courage de tous les autres, qui demeurèrent fermes dans la belle confession de Foy, qu'ils auoient si bien commencée, & pour laquelle ils esperoient de pouuoir obtenir la mort, qui les feroit Martyrs de I E S V S - C H R I S T. Mais le Gouverneur, qui sçauoit fort bien que la violence dont il vsoit, surpassoit le pouuoir qu'il auoit du Roy, qui trouueroit mauvais, s'il faisoit mourir ces Chrestiens, se contenta de les épouuanter tous par ses menaces, il en choisit six, dans ce nombre de trente cinq, pour les faire fustiger publiquement en la grande place de Cachan, croyant que ce seroit assés pour intimider tous les autres: Mais comme il différa ce choix au l'endemain, il les fit enfermer dans la prison; pour y passer toute la nuit.

Quand ie fus informé de ce qui se passoit, ie trouuay moyen de gagner les gardes, qui me laisserent entrer dans cette prison qui me sembla vn Paradis. D'abord que mes trente cinq confesseurs de I E S U S-C H R I S T me virent entrer, nous flechîmes tous les genoux en terre pour remercier le Pere des lumieres qui nous donnoit de si belles clartez dans les tenebres de la nuit & de la prison. Et apres mille embrassemens, ie commençay à les instruire de tout ce qu'ils auoient à faire dans cette occasion, où ils pouuoient ou tout perdre, ou tout gagner.

Ils se confesserent tous à moy, ouïrent la Messe que ie leur dis, puis se communierent de ma main: les ioyes que l'on ressent en ces occasions sont ineffables, parce qu'elles tiennent de la nature des ioyes du Ciel, aussi en sont elles les auant-gousts. Apres que ie les eus ainsi consolez, ie me retiray sur le commencement du iour.

Quelques heures apres, le Iuge deputé par le Gouverneur vint en la prison pour en choisir six dans les trente cinq, qui seroient chargez de ces fascheuses échelles que nous appellons croix de la Cochinchine, & puis cruellement fustigez, aux yeux de toute la ville. Ce fut pour lors qu'on vid le plus beau combat que la Cochinchine eust iamais veu: trente cinq Chrestiens qui s'aymoient tous comme freres, & qui n'auoient qu'un mesme cœur, commencerent à se quereler sainctement, comme si rien n'eust esté capable de mettre la dis-

sension parmy eux, que l'amour de I E S V S qui les vnissoit si estroittement.

Ils desiroient tous estre des six que l'on choisiroit, & pas vn ne vouloit estre hors de ce nombre, parce qu'il n'auroit pas la gloire de souffrir, c'estoit le seul sujet de leur charitable dissension, parce que personne ne vouloit estre deliuré du supplice. L'un alleguoit pour sa raison qu'il estoit plus ancien Chrestien, l'autre qu'il auoit plus de force pour souffrir, l'autre qu'il estoit moins necessaire à l'Eglise: enfin chacun donnoit à son compagnon l'auantage du merite, pour emporter au dessus de luy la gloire de la souffrance.

Le Iuge dans cette rencontre ne sçauoit s'il deuoit se mettre en colere, ou s'il deuoit rire, s'il deuoit les contenter tous en les faisant tous souffrir, ou bien s'il les deuoit tous punir en les congédiant tous sans en tourmenter aucun: Mais quand il vid vn pere, & vn fils qui étoient dans cet agreable combat, ce fut pour lors qu'il connut que la sagesse des Chrestiens a des loix qu'il n'auoit iamais ouïes. Le pere disoit amoureusement à son fils, qu'il s'estonnoit qu'il voulust disputer la preface à son pere, qui auoit bien moins de forces, mais non pas moins de courage que luy. Les fils repartoit avec respect, qu'il estoit bien moins necessaire au monde que son pere, qui auoit vne grande famille à nourrir, qu'en cela seul il pouuoit le disputer à son Pere, & luy estre desobeissant sans crime. Ils vouloient tous deux qu'on leur mist cette échelle au col,

& ils se presentoient tous deux à la recevoir; mais le Iugerauy d'une telle guerre, les mit tous deux d'accord en ne satisfaisant pas au desir de l'un ny de l'autre: il les renuoya tous deux, estonné de la generosité que donne la Foy Chrestienne.

Il en choisit six autres dont le premier fut cét Antoine Ngu, duquel ie parlois au commencement de ce Chapitre: on leur mit à tous l'échelle au col, puis ayant renuoyé les autres vingt-neuf, on conduisit les six à la place pour estre tourmentez. Vous eussiez veu parmy eux vne contenance bien differente, les vingt-neuf qui s'en alloient sans recevoir aucun mal, auoient vn visage melancolique, & marchoient fort doucement: les autres qui estoient chargez d'un fardeau bien lourd sur leurs espaulles, alloient gayement, comme s'ils eussent eu des ailes. Quand ils furent arriuez deuant les Iuges, ils attendoient qu'on les condamneroit à la mort, & c'estoit la grande grace qu'ils fouhaitoient.

Ils furent bien estonnez quand on les condamna seulement à estre bien bastonnez & fustigez en la grande place de Cachan, & encore furent-ils bien moins contens, quand ils virent que les soldats qui deuoient executer cét arrest, eurent compassion d'eux, & ne s'en voulurent acquitter que fort doucement. Ils se contenterent de donner à chacun, quatre ou cinq coups de baston, puis ils les renuoyèrent tous.

Ils me vinrent trouuer tous six ensemble, se plaignans

plaignans bien fort de la trop grande douceur de ces Iuges, & de leurs ministres: ie les consolay en leur disant que la bonne-volonté deuant Dieu est reputée pour l'effet, que peut-estre ce premier combat auoit esté vn petit essay de quelque grande attaque, où ils pourroient faire voir toute leur fidelité.

CHAPITRE XXXV.

Des diuerses courses que ie fis vers les Prouinces du Midy, estant caché dans vne barque.

LA fureur de nostre ennemy iuré Ounghebo ne s'arresta pas: apres auoir ainsi tourmenté les Chrestiens, elle passa iusques aux Eglises, où ils faisoient leurs prieres. Il en fit abatre trois fort belles en la prouince de Quinhin; mais la deuotion des fidelles ne s'atiedissoit pas pour cela: elle s'échauffoit plustost dauantage dans les outrages de ses ennemis. Je metins caché quelques iours, en cette ville, qui auoit esté le theatre de la constance de ces trente cinq genereux soldats, & i'estois rauy que dans ce mesme temps plusieurs Payens voulurent receuoir le Baptesme, dans l'esperance de pouuoir souffrir la mort pour la defense de la Religion qu'ils embrassoient.

Cela dura iusques au quinziésme Septembre de la mesme année 1644. I'enuoiay pour lors mon excellent Catechiste Ignace du costé du Nort, & ie m'écartay dans les Prouinces du Midy, pour

consoler les Chrestiens dans la perte qu'il auoient faite de leurs Eglises. Vn braue Chrestien nommé pierre Lao, l'un des six derniers Confesseurs de IESVS-CHRIST dans la ville de Cachan, se presenta courageusement à m'accompagner par tout, & à me seruir pour conduire ma barque, en quelque endroit que ie voudrois aller, m'offrant mesme sa maison pour m'y reposer, & y faire les assemblées des Chrestiens, quand il me plairoit.

Quelques jours auant que nous parussions en cette coste, il y auoit eu des voleurs qui auoient fait vn grand larcin en la ville de Quinhin : quand on decouurit nostre batteau qui se tenoit éloigné dans les lieux fort écartez, on creut que nous auions fait le coup ; Incontinent nous fûmes inuestis de tous costés dans le temps que ie m'abillois pour dire la Messe. L'on entra d'abord dans la barque, tous mes compagnons furent liez, & bien battus dans la creance que c'estoient eux qui auoient fait le vol.

Nous pensions tous, qu'on nous mal-traittoit ainsi en qualité de Chrestiens, & non pas comme brigands. Je me presentay à ces soldats pour estre lié aussi bien que mes compagnons : Mais personne ne m'osa toucher pour me faire mal. L'on nous conduisit au Iuge qui nous aiant veus, se prit aussi-tost à rire, & nous renuoia apres nous auoir fait excuses, commandant à ces soldats de nous rendre tout ce qu'ils auroient de nos petits meubles. Nous connusmes alors l'occasion de cette

tourmente, & loüâmes Dieu qui nous l'auoit enuoyée.

Après cét accident, il n'y eut plus moien de cacher mon arriuée, tous les Chrestiens qui en furent auertis, accoururent de tous côtés. Ce feruent Chrestien nommé Antoine, qui estoit le Catechiste de ce quartier, auoit baptisé depuis peu cent quarante Paiens enfans ou autres qui s'estoient trouuez en estat de ne pouuoir pas differer ce remede de salut. Il m'en amena vne grande troupe, qui auoit eu le loisir d'attendre: nous eûmes la consolation d'en trouuer encore d'autres que nous baptifâmes tous.

Après quelques jours les Chrestiens iugerent, que si ie demeurois ainsi exposé aux yeux de tous les ennemis de nostre Sainte Foy, ie me mettois en danger de leur faire faire bien du mal, & d'en receuoir: ils firent donc courir le bruit que ie m'en allois, & me trouuerent la maison d'vne ancienne Chrestienne nommée Paule, vefue d'vn excellent seruiteur de Dieu qui s'appelloit Basile. Ie me tins caché dans cette retraite, où i'auois grande commodité de satisfaire à la deuotion de tous les Chrestiens qui venoient sans crainte ouïr la Messe, & receuoir toute la consolation que ie leur pouuois donner.

Il faut que ie raconte icy en passant vn accident qui arriua dans la famille de cette vefue qui me logeoit. Elle auoit vne fille nommée Seconde, laquelle demandoit à Dieu depuis longtemps d'auoir vn enfant qui peust estre dedié à

Dieu dans le seruice de l'Eglise. Dieu luy donna bien-toft vn enfant ; mais ce fut pour le loger incontinent apres dans le Paradis : la bonne mere ne fut pas laissée en terre long-temps apres son enfant, mais elle n'entra pas au Ciel, avec tant de facilité que le petit innocent, qui n'auoit rien eu, à payer dans le chemin. Vne personne bien digne d'estre creuë me dît qu'estant au champ, elle auoit veu sur vne montagne voisine vn grand globe de feu, au milieu duquel estoit Seconde, gemissant, & accusant tous ses parens d'vne extreme cruauté, parce qu'ils ne prenoient aucun soin de la secourir dans son mal-heur. Cette personne fut fort alarmée de cette vision : me l'estant venu dire, ie dis aussi-toft la Messe pour la trépassée, & iamais depuis elle ne fut veuë dans cét état deplorable, où elle auoit apparu.

Après auoir demeuré vn mois dans la maison de Paule, les Chrestiens trouuerent bon que i'allasse en vn autre lieu écarté à six lieuës de là, où plusieurs Chrestiens traualloient à faire du sel. Ie m'y en allay de nuit, & ie trouuay vne maison fort commode pour mon dessein de conuertir des Paiens, & maintenir les Chrestiens dans la deuotion. Celuy qui me logea, estoit vn ancien Chrestien nommé Ierôme Giap, qui passoit toute sa vie dans les bonnes œuures avec sa femme Luce aussi vertueuse que son mary.

Ils auoient vn fils vnique nommé Eugene, qui depuis plus de trois ans me pressoit continuel-

lement pour estre receu au nombre des Catechistes qui demeuroient en ma compagnie. Mais il n'auoit rien gagné en me priant, parce qu'il n'auoit pas encore pû fléchir ses parens, qui auoient eu peine à vouloir quitter ce qui estoit le sujet de toute leur petite consolation. Mais apres que i'eus demeuré quelques iours en leur maison, ils se resolurent enfin de faire ce beau sacrifice à Dieu. Ils le firent de fort bonne grace: vn Dimanche matin publiquement en l'Eglise ils donnerent leur cher enfant à Dieu, l'arrosant de beaucoup de larmes qui seruoient à rendre plus ardente la flamme de la charité avec laquelle ils bruloient la victime qu'ils offroient à Dieu.

Deux autres ieunes-hommes aussi vertueux qu'Eugene, voulurent en mesme temps suiure son exemple, & se consacrer à Dieu pour toute leur vie, ils eurent beaucoup de peine à obtenir la permission de leurs parens, sans laquelle ie ne receuois iamais personne à seruir l'Eglise: mais enfin l'amour surnaturel surmonta l'inclination naturelle des parens, & ils consentirent que leurs enfans les quitassent, pour estre plus entierement à Dieu. Je les pris en ma compagnie, quand ils eurent fait leur consecration solennelle par le iurement ordinaire, & ainsi ie me trouuay avec douze Catechistes, que ie puis dire avec verité auoir eu l'esprit des Apostres.

CHAPITRE XXXVI.

La grande peine où nous fûmes pendant les Fêtes de Noël.

TOus les Chrestiens 'attendoient avec impatience cette grande Feste, & se preparoient à la passer avec deuotion; mais leurs ennemis estans auertis que c'estoit le vray temps de les surprendre dans leurs assemblées, vsoient de toute sorte d'adresse pour ne pas perdre vne occasion si fauorable.

L'on auoit choisi ce bourg, où estoient les salines, pour nous assembler pendant ces grands iours, que tous les Chrestiens du monde celebrent si deuotement. La maison d'un des plus anciens Chrestiens de la Cochinchine nommé Nicolas Hao fut preparée à ce dessein, parce qu'elle estoit fort belle, & fort capable. Je ne sçay comme les Payens en eurent auis, ils y vinrent à main armée, l'auant-veille de la feste, croiant me surprendre sur le fait.

Mais par hazard, i'estois alors en vne maison voisine, où ie disois la Messe: quand nous entendîmes le bruit; ie m'arrestay sans vouloir passer outre, parce que ie n'estois pas encore à la consecration, & i'eus crainte que les Paiens suruenans ne profanassent le sacré corps de Nostre-Seigneur. Les Chrestiens qui estoient presents, me dirent qu'il n'y auoit rien à craindre: i'acheuay le plus prompte-

ment qu'il me fut possible, puis nous nous disposames tous à souffrir la fureur de cette troupe insolente, qui faisoit grand bruit dans la maison voisine.

Ils n'y auoient rencontré personne de nos Chrestiens, qu'un aueugle nommé Ioseph, avec deux de ses cousins, qu'il estoit venu presenter au Baptesme; on se rüa aussi-tost sur luy pour sçauoir le lieu où i'estois caché; Mais il se mocqua tousiours d'eux, leur disant qu'il n'auoit eu garde de me voir puisqu'il estoit aueugle. Cette raillerie les irrita: ils le mirent à la torture pour luy faire dire où i'estois: mais ils ne peurent rien gagner. Nous estions si proches de ceux qui me cherchoient, que nous entendions tous leurs discours: & les cris de cét innocent qui souffroit à mon occasion, me fendoient le cœur. Je voulois sortir & m'aller declarer moy-mesme pour le deliurer: les Chrestiens m'en empêcherent, parce que ie les eusse tous mis dans vn grand peril, Dieu voulut que cette nuée se dissipä bien-tost: ces soldats n'ayant rien découuert de ce qu'ils vouloient, furent contrains de se retirer.

Je demeuray tout le lendemain qui estoit la veille de Noël iusques au soir, dans cette mesme maison, où ie baptisay vingt-deux Catechumenes, & confeslay sans cesse ceux qui n'auoient pas eu moien de le faire, les iours precedens. Sur l'entrée de la nuit, i'allay en cette maison de Nicolas Hao, que ie trouuay fort bien preparée. Il y auoit sept à huit cens Chrestiens assemblez: ils estoient tous à genoux, la

face baissée, & la pluspart les larmes auxy eux.

C'est là veritablement qu'on apprend à passer avec deuotion la nuit de Noël: dans ce silence de la nuit, il me sembloit voir toutes les lumieres du Paradis. Je ne diray iamais toutes les consolations que i'y receus: mais ie diray bien que dans les belles Eglises, & dans ces rauissantes Musiques d'Europe, ie n'ay iamais rien veu ny experimenté qui en approche; personne ne le sçait si ce n'est celuy qui l'a goûté. Sur l'aube du iour ie donnay ordre que chacun se retirast, me doutant bien de ce qui arriua aussi-tost apres que nous fûmes sortis.

Cette mesme compagnie de soldats qui estoient venus deux iours auparauant, ne manqua pas de reuenir, croiant que la prise seroit infaillible. Ils ne furent pas tout à fait trompez: cinq de nos Chrestiens apres auoir veillé toute la nuit, s'estoient endormis sur le matin: on les lia incontinent, & particulièrement Ignace, qui apres auoir catechisé vne grande partie de la nuit, estoit demeuré assoupi: on le garrota si rudement, qu'il estoit pour en mourir, si on ne l'eust vn peu soulagé.

Mais tous ces liens ne furent pas capables de luy oster la liberté de publier la gloire de son bon Maître I E S V S - C H R I S T: il prêcha si bien ses persecuteurs, qu'il leur changea le cœur: ils furent contrains de ceder à la force inuincible du Saint-Esprit qui parloit par sa bouche. Ils se retirerent tous étonnez, & laisserent leur captif dans les liens.

Ignace n'auoit pas employé son eloquence à des-
sein

sein d'estre delié: mais avec intention de rompre les chaînes qui tenoient captifs ces Infideles: De sorte que quand ils furent fortis, il ne vouloit pas permettre aux Chrestiens de détacher ses liens: mais ie l'enuoiay auertir de se reseruer à vne meilleure occasion.

CHAPITRE XXVII.

Je fus fait prisonnier avec Ignace, & puis nous fûmes renuoyez par ordre du Roy.

NOus passâmes le reste du iour de Noël dans nos exercices accoustumez, sans craindre la rage de nos ennemis: mais la nuit estant venuë, nous entrâmes dans nostre barque, pour nous retirer en vn lieu plus assure. Le lendemain iour de Saint Estienne, nous pensions estre cachez à quatre lieuës de nostre premier giste: les Chrestiens y accoururent pour se confesser. Peu de temps apres vint vn Sergent de la part du Iuge du lieu, qui me fit commandement de le suiure avec Ignace iusques au lieu où le Iuge m'attendoit.

Cette nouvelle ne nous fut point defagreable au iour du premier Martyr de l'Eglise: nous obeïmes au commandement qui nous auoit esté fait, nous allâmes en compagnie de ce soldat vers le Iuge qui nous apelloit. Il estoit dans la maison de ce Nicolas Hao où nous auions passé la nuit de Noël: bien loing de nous traiter mal, il vfa de si grande ciuilité, qu'il ne voulut pas mesme estre assis en me parlant.

Mais neanmoins il appella les principaux Paiens du lieu, & leur commanda de me garder soigneusement iusques au lendemain matin. Je trouuay que Dieu me presentoit vne tres-belle occasion de decouurer à tous ces Infidelles les belles lumieres de la Foy pendant cette nuit. Nous la passâmes toute entiere en cét exercice, qui m'estoit mille fois plus agreable que le repos. Je leur faisois voir combien la Foy des Chrestiens est plus raisonnable que les superstitions des Paiens, & ils entendoient si bien mes raisons, qu'il n'y en eut pas vn qui ne confessast que ie disois vray.

Mais encore qu'ils eussent l'esprit conuaincu, leur cœur pourtant ne suiuoit pas les lumieres qu'ils auoient. Les vns me dirent que cette Religion que ie leur préchois, paroissoit bien bonne; mais qu'ils auoient peine de bien croire ce que ie disois, parce que le Roy ne la suiuoit pas.

Je leur répondis que ç'auoit esté tousiours la maniere que Dieu auoit tenuë pour publier la gloire de son Eglise, qu'il auoit tousiours commencé par les plus petits, & puis enfin qu'il estoit venu à bout des plus grands Monarques; que son dessein estoit de ne donner la gloire à ses amis qu'apres auoir éprouué leur fidelité dans les trauaux des persecutions: qu'il commençoit tousiours par là: qu'il faisoit gloire de vaincre les Princes, rendant toute leur rage incapable de le surmonter: que la mesme chose arriueroit en la Cochinchine, où les Chrestiens apres auoir esté l'objet de la colere du Roy,

le verroient enfin soumis à la mesme creance.

Vn autre disoit que rien ne l'étonnoit tant dans nostre Religion, comme la grande facilité que nous aportions à pardonner les pechez, de quelque nature qu'ils peussent estre: mais particulièrement qu'il ne voyoit aucune apparence de raison, en ce que nous les pardonnions non pas trois ou quatre fois, mais aussi souuent que le criminel vouloit.

Ie leur respondois que cette facilité à pardonner ainsi les offences estoit propre de Dieu seul, qui tire sa principale gloire de la bonté, en laquelle il surpasse autant tous les Princes de la terre qu'il les surpasse tous en la puissance de se vanger. Mais que pourtant sa misericorde ne faisoit iamais tort à sa Iustice, que la premiere pendant cette vie sembloit passer dans l'excés, pour ne pas imposer vne peine eternelle; mais que la Iustice paroîtroit toute pure dans l'autre vie, où il n'y auroit iamais aucun relâche pour les suplices, ny aucun pardon pour les offences.

Ils aduoüerent tous que i'auois raison, & ils me témoignèrent tant de courtoisies, que ie pris la liberté de leur demander permission de dire la Messe: ils me le permirent fort volontiers, ie fis preparer vn bel Autel, & puis ie celebray la sainte Messe en leur presence, dont-ils demeurèrent fort satisfaits. Plusieurs soupiroient apres nostre sainte Religion: mais aucun d'eux n'eut assés de courage pour faire ce qu'il desiroit.

Cependant le iour estant desia bien aduancé le Iuge ne paroïssoit point, ceux qui nous gardoient trouuerent à propos de me conduire à sa maison à six lieuës de là. Nous y allâmes fort ioieusement Ignace & moy dans l'esperance que nous n'échapperions pas, sans y gagner quelque belle couronne. Quand nous fûmes arriuez, le Iuge n'osa pas vider cette cause, il aima mieux la renuoier à vn autre tribunal qui auoit vn plus grand pouuoir, & vne iurisdiction plus absoluë. L'on m'y conduisit incontinent.

Je trouuay six Magistrats, qui m'interrogerent sur la nouvelle doctrine que ie prêchois, & pourquoy ie faisois tant de Chrestiens, nonobstant la defense que le Roy m'auoit faite. Je répondis que i'obeïssois à Dieu en faisant cela, qui estoit au dessus du Roy, que nous estions tous également obligez à rien craindre pour luy obeïr. En suite l'on me demanda qui estoient mes compagnons, & pourquoy ie les auois pris. Ignace prit incontinent la parole, & parla si à propos, que tous ces Messieurs n'aians rien à repartir, dirent qu'ils ne me vouloient point iuger ny mes compagnons, parce que nous n'estions pas de leur ressort, que le Roy en ordonneroit ce qu'il voudroit: mais que les trois Chrestiens qui m'auoient retiré en leurs maisons pour y dire la Messe, iroient en prison.

Je dis aussi-tost que ce seroit vne iniustice de punir les innocens, & de renuoier les coupables, que c'estoit moy qui auois fait tout le mal, s'il y

en auoit en cette desobeissance, que i'irois tres-volontiers en prison : mais que ie demandois la liberte pour ces trois Chrestiens. Nous demeurâmes long-temps dans cette contestation ; mais enfin nous fimes si bien, que l'on se contenta d'une bonne amande que ie fis payer par les Chrestiens qui auoient plus de moyens que les autres. Ainsi mes trois hostes furent deliurez, & Ignace mesme fut en liberte.

Il n'y auoit plus que moy de captif, en attendant les ordres du Roy. Vn des principaux Magistrats du pais, mais encore plus deuot Chrestien nomme Ignace, demanda qu'on me logeast en sa maison, iusqu'à ce que le Roy eust declare sa volonte, & qu'il se chargerait de me faire comparoitre quand on voudroit. On luy acorda ce qu'il desiroit: ie demeuray ches luy douze jours, pendant lesquels ie fus incessamment occupé à donner les Sacremens à plusieurs Payens qui voulurent le baptesme, & aux Chrestiens qui se confesserent.

Le premier Iuge de la prouince aiant sceu ce qui se passoit, ordonna que ie sortisse de la maison d'Ignace, pour me tenir en ma barque, & y attendre ce que le Roy commanderoit. Il me falut obeir sans replique encore que mon hoste eust bien de la peine à me voir sortir. J'allay en ma retraite ordinaire de ma petite barque, où les Magistrats me faisoient souuent visiter par leurs gardes, ce qui m'obligeoit à m'y tenir tout le iour. La nuit ie faisois à mon ordinaire ; aiant la liberte d'aller çà,

& là. Cela dura deux mois, pendant lesquels le bruit courut plusieurs fois, que tous mes Catechistes seroient mis en prison, & que ie serois chassé dans ma barque pour aller hors du Royaume, où il me plairoit. Cela m'obligea de renvoyer mes Catechistes en des maisons secrettes des Chrestiens qui les retirerent. Je demeuray seul sur la riuere, avec vn petit garçon qui m'alloit chercher à viure, afin que s'il y auoit du danger, ie portasse tout seul le mal que nous pouuions craindre.

Neantmoins toutes ces apprehensions se trouuerent fausses: le Roy me fut plus fauorable, que nous n'auions pas esperé. Il commanda qu'on me mist en liberté. Nos ennemis furent surpris de cette nouvelle, & le Gouverneur qui s'estoit attendu que ie serois bien plus mal traité, me fit commandement de sortir de sa prouince. Je dis que ie luy obeïrois, mais que ie luy demandois vn peu de delay pour pouuoir refaire ma barque; laquelle n'estoit pas en état de me pouuoir conduire en haute mer sans vn euident danger de ma vie.

Il m'accorda ma requeste au grand contentement des Chrestiens qui furent ravis de me retenir. Je me retiray en la maison du Magistrat nommé Ignace, qui m'auoit logé auparauant. I'y passay quelques semaines, où nous eûmes bien de l'occupation, sur tout au commencement du Carefme, où nos nouveaux Chrestiens furent ravis de voir la belle ceremonie des Cendres, à laquelle ils assisterent tous, & pendant tout ce temps là ils me

donnoient d'admirables preuues de leur Foy.

CHAPITRE XXXVIII.

Comme Ignace fut mis en prison avec quelques autres Chrestiens, & la constance qu'ils y témoignèrent.

ACe commencement de Carefme les Chrestiens venoient tous les iours en la maison, où i'estois logé, &n'en sortoient que fort peu souuent. Il arriua par hasard qu'un certain Iuge fut enuoyé par Ounghebo pour vne affaire importante de laquelle Ignace deuoit auoir la commission, parce qu'il estoit le premier magistrat du lieu. Cet homme estoit logé dans nostre maison; mais il estoit dans l'estage d'en bas, & nous en celuy d'en haut. Trente Chrestiens auoient passé la nuit avec nous pour receuoir les Sacremens, & sur le matin ils faisoient leurs prieres tous ensemble à leur ordinaire. Le bruit qu'ils faisoient en psalmodiant, éveilla ce valet du Iuge, qui se doutant de ce que c'estoit aduertit son maistre, qui monta incontinent, & surprenant sur le fait cette troupe de Chrestiens, fit grand bruit dans tout le logis. Ignace qui nous logeoit, fut bien étonné, quand il vid que le Iuge auoit ordre du Gouverneur de se saisir de tous les Chrestiens, qu'il rencontreroit dans l'exercice de leur Religion.

I'estois en vne chambre voisine, où ie priois Dieu en particulier, i'accourus incontinent pour prendre toutes les images, de peur que nos enne-

mis ne les profanassent. Pendant que ie les cachois, trois de mes compagnons, Ignace, Ioseph, & Maur furent menez en prison, & chargez de ces pesantes échelles qu'on fait à la mode du pais. Ils s'y en allerent tous comme à vn festin, & particulièrement Ignace qui alloit en teste, non pas comme vn prisonnier; mais comme vn Apostre, prêchant à tous la gloire de son Maistre **I E S V S - C H R I S T.**

A l'entrée de la prison vne fort belle chose leur arriua qui les consola merueilleusement. Plusieurs Paiens qui estoient prisonniers, virent pendant les tenebres de la nuit vn bel homme plein de maïesté entrer dans le cachot, où estoit Ignace, & ses compagnons. Ils furent ravis de sa beauté, & ils commencerent à dire que c'estoit assurement le Seigneur du Ciel, duquel ils auoient ouïy parler, qui venoit consoler les Chrestiens, parce qu'ils estoient ses vrais seruiteurs. Et pour monstrier que la vision n'estoit pas vn songe, ils en resterent si touchez, qu'ils resolurent tous d'embrasser la Foy pour laquelle les Chrestiens estoient si heureux dans leurs prisons, que de receuoir des visites si honorables, & peu de temps apres ils executerent leur bon dessein, en receuant le Baptême.

Ces trois genereux prisonniers ne virent pas des yeux du corps la presence de leur Capitaine, mais ils en ressentirent bien les effets en leur cœur par la consolation qu'ils receuoient dans cette affliction. Ils auoient tousiours plus de zele à prêcher **I E S V S - C H R I S T** dans cette prison, & quand on leur permettoit

mettoit d'en sortir pendant le iour, comme l'on fait ordinairement dans ce pais là, ils alloient aux places publiques portant leurs échelles, qui estoient les glorieuses marques de leur courage, & en cét état ils préchoient & par exemple & de bouche la verité de leur Religion avec tant de succez que plusieurs en estoient conuaincus, & demandoient le Baptême.

Je ne fus pas exempt des orages, que cette tempeste auoit excitez. Le Magistrat me fit apeller, & me commanda que ie luy misse en main les images dont ie m'estois faisi: que si ie refusois de luy obeir, il auoit bien moyen de me faire repentir de mon opiniatreté. Je luy respondis qu'il commençast hardiment à experimenter sur moy toutes les rigueurs de ses supplices, que i'esperois de luy faire voir, que le cœur des Chrestiens estoit plus fort que la colere de tous leurs persecuteurs, que IESVS-CHRIST estoit mon bon Maistre, qui m'auoit tousiours fait tant de bien, que ie ne serois iamais si lâche, que de luy faire vn outrage qu'il n'auoit iamais merité. Comme il me vid ainsi resolu, il ne passa pas plus outre, voiant bien qu'il n'y gagneroit que de la honte.

Je connus bien en mesme temps que les Chrestiens du bourg où l'on m'auoit surpris, seroient tourmentez; ie les auertis de fuir l'orage, se retirans dans les bois avec toute leur famille. Quand ces Barbares ne trouuerent personne dans les maisons, où ils pensoient rencontrer prise, ils en-

E e

trerent en vne si grande rage , qu'ils détachèrent plusieurs gros chiens, & les enuoierent dans ces forests où ils sceurent que les seruiteurs de Dieu s'estoient retirez , croiant qu'ils déchireroient particulièrement les enfans qu'ils rencontreroient.

Mais Dieu voulut que ces chiens courans par ces bois ne firent mal à aucun Chrestien: les enfans mesmes me disoient apres avec vne sainte naïueté, comme bien souuent ils auoient couru pour les deuorer, sans les auoir neanmoins iamais touchez.

Cette compagnie de soldats n'ayant trouué aucun Chrestien dans ce bourg, passa dans toutes les bourgades voisines, pour y chercher tout ce qu'ils y en pourroient rencontrer. Ils allerent d'abord trouuer Antoine, qu'ils sçauoient estre comme l'ame, & l'esprit de toute cette belle Eglise. Il estoit dans sa maison avec vn de ses parens qu'il auoit conuertý à la Foy depuis peu de iours. Ils se laisserent prendre tous deux, & aussi-tost on les chargea de bastonnades.

Antoine les souffrit avec vn visage gay & vn courage si genereux, que les soldats en auoient de l'estonnement. Son compagnon nommé Matthieu témoignoít par sa mine que ce mauuais traitement luy estoit fascheux, Antoine remarquant cela, luy dit des paroles si pleines de la sainte ardeur qu'il auoit au cœur, que Matthieu eut honte de la lâcheté qu'il auoit témoignée, & imita la constance

de son compagnon. Ils furent tous deux apres ces premieres caresses, chargez des croix ordinaires, commel'on fait à tous les voleurs, puis trainez en prison, où ils entrerent avec plus de ioye que si c'eust esté vne salle d'un festin.

Aussi-tost que i'en fus auerty, ie m'y en allay non pas pour les consoler, mais bien pour me reioüir avec eux de l'honneur que Dieu leur faisoit. Quand ils me virent entrer, ils se ietterent tous deux sur mon col, ce fut vne consolation incroiable à eux & à moy de nous pouuoir ainsi embrasser. Apres que nous nous fûmes reciproquement consolez, Antoine voulut aller chargé de son échelle par toutes les places de la ville préchant à tous ceux qui le connoissoient, que IESVS-CHRIST son bon Maistre, estoit la cause de sa souffrance, disant partout que le Roy n'auoit rien dans tout son tresor, qui luy semblast plus precieux, que cette échelle, qui luy seruiroit pour aller au Ciel.

Les Cochinchinois ont cette coustume qu'ils permettent aux prisonniers de s'en aller aux places de la ville demander à viure, pourueu qu'ils ayent cette échelle au col, & vn soldat qui les accompagne & qui les ramene dans la prison: Mais aux Chrestiens ils ne donnent aucun soldat pour les conduire, parce qu'ils sont fort asseurez qu'ils ne manqueront pas de reuenir à la prison, qu'ils aiment trop pour la fuir.

Deux autres vertueux Chrestiens Philippe, & Syluain receurent les mesmes marques d'honneur

en cette bourgade, ils furent enfermez dans le mesme cachot, & chargez de semblables croix, demeurant tous quatre dans ces tenebres de la prison avec plus de consolation que s'ils eussent esté en leurs maisons.

CHAPITRE XXXIX.

*La genereuse constance de quatre Dames
Chrestiennes.*

LA fureur de nos ennemis n'épargna pas mesme le sexe duquel ordinairement la foiblesse fait compassion aux plus enragez. Il y eut quatre Dames Chrestiennes qui monstrent bien que la Foy animée de l'amour de Dieu, & de l'esperance du Paradis donne aux plus foibles vn courage victorieux de tous les tourmens. La premiere estoit vne personne de qualité nommée Paule laquelle estant prise & mise à la torture, souffrit avec vne fermeté inelbranlable cette douleur & cette infamie, ne témoignant iamais ny crainte ny mécontentement, de sorte que les persecuteurs la renuoierent avec des eloges de sa constance, qui ne pouuant pas estre vaincuë, merita d'estre admirée de ses ennemis mesmes.

Cette vertueuse Dame n'auoit iamais eu d'enfans, mais elle auoit adopté deux ieunes Damoiselles, qu'elle tenoit en sa maison, & apres les auoir fait Chrestiennes, elle leur donnoit toutes les instructions & les bons exemples qui les

pouuoient porter à la pratique des plus excellentes vertus. Leurs noms estoient Luce & Ruffine, elles furent prises toutes deux avec leur bonne mere & maitresse, & ne témoignèrent pas moins de courage qu'elle.

On leur atacha au col vne grosse barre fort pesante, avec vne corde qui lioit ces ieunes Dames, comme si c'eussent esté des chiens d'atache. Les Cochinchinois en vsent ainsi pour punir les femmes les plus criminelles, qui ont grande horreur de cette sorte de suplice. Mais Luce & Ruffine. n'en faisoient que rire. On les conduisit avec ces beaux ornemens au tribunal d'un Iuge nommé Oughebin qui n'oublia ny menaces, ny caresses pour faire plier les volontés de ces deux filles: mais elles eurent plus de courage, que le Iuge n'eut de cruauté, ny de finesse. On leur donna la torture, on les exposa au Soleil en plein midy, lors que les ardeurs de la Zone Torride semblent les rendre insupportables. Les Paiens voyant ces visages Angeliques sous les rayons de ce Soleil qui les bruloit, ne pouuoient pas s'empêcher de témoigner la compassion qu'ils en auoient par leurs larmes, & quelquesfois ils les couuroient avec des chapeaux fort larges.

Le Iuge mesme qui estoit present, en estoit touché. Cependant il commanda que si elles vouloient estre couuertes de ces chapeaux, elles renonçassent à I E S V S - C H R I S T. Aussi-tost qu'elles entendirent ce discours, elles ietterent tous ces chapeaux par terre, dirent au Iuge que s'il n'auoit point d'autre

moien pour leur faire quitter leur Foy que les chaleurs du Soleil, il ne pouuoit pas esperer de les vaincre, & que si mesme le feu luy sembloit plus chaud, il experimentast hardiment sur elles, si les flammes du I E S V S - C H R I S T ne sont pas plus fortes que celles de toutes les fournaifes des tyrans. Le Iuge demeura honteux, & toute l'assemblée ravie de la force que la Foy Chrestienne donne aux personnes les plus foibles.

Il y eut pourtant dans ce mesme lieu vne Dame Chrestienne, laquelle dans le commencement ne fut pas si genereuse que les trois premieres. Elle eut si grande horreur de cette sorte de lien qu'on luy vouloit attacher au col avec vn bois fort pesant, qu'elle aima mieux quitter la Foy, que le porter. Mais quand elle eut appris ce que Luce & Ruffine auoient fait, elle eut si grande honte de sa lâcheté, qu'elle m'enuoia demander s'il n'y auoit pas moien de reparer sa faute, & de faire amande honorable à I E S V S - C H R I S T auquel elle auoit fait vn si grand outrage. Je luy fis dire, & puis ie luy dis à elle mesme, que nous auions vn si bon Maître, que nous pouuions tousiours rentrer en ses bonnes graces, pourueu que nous le voulussions bien, que veritablement sa faute auoit esté grande; mais qu'elle auoit moien d'en faire vne belle reparation, si elle auoit le courage d'aller trouuer le mesme Iuge duquel elle auoit eu peur, & protester en sa presence qu'elle estoit preste à souffrir tout ce qu'il voudroit, pour l'amour de ceuy auquel elle auoit esté infidele.

Elle ne se fit pas dire cela deux fois, elle s'y en alla incontinent, & parla à Oughebin avec tant de resolution qu'elle luy fit perdre contenance: il la menaça, il luy parla doucement, & puis enfin ne pouvant rien gagner, & n'esperant pas de luy faire changer de resolution, il la chassa de sa maison avec autant de gloire pour elle, que la premiere fois elle auoit merité de blâme.

CHAPITRE XL.

Le merueilleux courage de neuf genereux Chrestiens.

LEs Iuges se voyans ainsi vaincus par des femmes, ne les oserent plus ataquier; mais ils ne laisserent pas en paix nos pauvres Chrestiens, qu'ils persecuterent à outrance. I'estois cependant tousiours parmy eux, & ie ne perdois point d'occasion de les assister avec les remedes des Sacremens & des instructions Chrestiennes. Le Roy auoit permis que i'allasse où il me plairoit: neanmoins le Gouverneur de Quinhin ne vouloit point me souffrir en sa prouince. Les Chrestiens furent d'auis que i'en sortisse pour aller trauailler en quelque autre avec plus d'assurance, & avec plus de fruit.

Quand ie fus dans le dessein d'en partir, ie vis arriuer neuf de mes Chrestiens, venus des dernieres prouinces du Septentrion, c'est à dire qui auoient fait cent bonnes lieues en vne saison fort incommode à cause des grandes boües. Ils auoient ouï dire que i'estois prisonnier & en danger de ma vie;

tout leur dessein auoit esté de me venir offrir leur seruice, & de m'assister en la necessité en laquelle ils croioient que i'estois réduit.

Je laisse à penser si cette bonté m'atendrit le cœur, ie les remerciay autant que ie pûs, & ne voulus receuoir aucun des presens qu'ils me voulurent faire, leur disant tousiours que par la grace de Dieu ie n'auois besoin de rien. Quand ils virent que ie refusois tous leurs seruices, ils voulurent employer leurs biens, & mesme leur vie pour assister les autres Chrestiens qui estoient mal-traitez pour la Foy.

Ils n'oublierent rien de tout ce qu'ils peurent faire pour les soulager, & leur zele passa mesme si auant, qu'ils allerent hardiment trouuer le Gouverneur, luy dirent le tort qu'il auoit de persecuter les innocens, & le coniurerent de ne pratiquer plus cette cruauté. Le Gouverneur fut surpris de cette liberté Chrestienne; il enrageoit de colere, mais il n'osa pas décharger son cœur en les punissant, parce qu'ils n'estoient pas de son ressort, il les chassa de sa prouince, de laquelle ils furent contrains de sortir peu de iours apres.

Le principal dessein qui auoit amené Barthelemy, l'un des neuf, estoit d'acomplir le grand desir qu'il auoit d'entrer en ma compagnie, pour y seruir les Catechistes, & sa veuë principale estoit d'auoir vne fortune pareille à celle d'André. C'estoit vn homme de quarante ans, fort robuste, & bien riche en son pais. I'eusse fort volontiers fait ce qu'il souhaitoit, mais il estoit marié, & mesme il auoit
vne

vne petite fille qu'il estoit obligé d'élever.

Il me repartit que sa femme estoit Paienne, & si obstinée dans son erreur, que iamais il n'auoit peu la gagner à I E S V S - C H R I S T, que puisqu'elle ne vouloit point reconnoistre le vray Dieu, il ne la vouloit point tenir pour sa femme: que pour sa fille, vn bon Chrestien de ses amis luy donneroit toute l'instruction qu'on pouuoit donner à vne Chrestienne.

Ie luy dis pourtant qu'il retournast en sa maison, qu'il fist encore vne fois son possible pour gagner à Dieu l'ame de sa femme pour laquelle I E S V S - C H R I S T estoit mort: que si apres cela elle demeu- roit obstinée en son erreur, ie luy permettrois de la quitter, & luy ouurirois les portes de nostre mai- son pour y seruir Dieu plus parfaitement. Il execu- ta tout cela ponctuellement comme ie le raconte- ray apres.

CHAPITRE XLII.

Comme quelques Dames Religieuses Espagnoles allant aux Philippines passerent en la Cochinchine.

C E fut le 15. Fevrier de l'année 1645. que ie sor- tis de la prouince de Quinhin, laissant les Chrestiens fort bien preparez contre toutes les at- taques de leurs ennemis. Ie me mis sur mer à des- fein d'aller en la prouince de Cham passer la Semai- ne-Sainte: Mais nous eûmes le vent si contraire, que nous fûmes contrains de prendre terre en vn riuage desert pour y faire la benediction des Rameaux,

que nous deuions apres distribuer aux Chrestiens: Cela estant fait, nous continuâmes nostre voyage avec vn euident danger de naufrage, parce que nostre gouuernail fut brisé par vn coup de mer; Dieu neanmoins nous assista miraculeusement, nous faisant arriuer en vne Isle, où nous reparâmes nostre perte, & apres y auoir passé la nuit, & dit la Messe le matin du leudy Saint, nous arriuâmes sur la minuit à vn port fort renommé qu'on appelle Faïfo duquel i'ay parlé cy-deuant.

Ie m'y trouuay tout à propos pour prêcher la Passion, & faire l'Office le matin du Vendredy Saint. I'y receus vne grande consolation de voir deux vaisseaux Portugais arriuez de nouveau de Macao, qui me portèrent diuerses lettres de nos Peres: mais ie fus bien étonné quand ie n'en vis aucun pour m'accompagner comme ie me l'estois promis. Il y auoit vn an entier que ie n'auois veu aucun Prestre, & par consequent ie n'auois pas eu moien de me confesser.

I'apris fort à propos que deux Peres de Saint François estoient arriuez au port de Cham fort prez de Faïfo dans vn nauire Espagnol qui allant de Macao aux Philippines, auoit esté contraint par la tempeste de venir relacher à la Cochinchine, & y auoit esté arresté depuis quelques semaines. Je m'y en allay par mer, & i'y arriuay sur l'entrée de la nuit. Ces bons Peres me firent des caresses extraordinaires, & me témoignèrent tant de charité que i'en fus honteux. I'estois venu fort à propos, parce

que le vaisseau deuoit faire voile le lendemain matin. La premiere chose que ie voulus faire, fut de me confesser. Apres auoir demeuré vn an entier sans receuoir le Sacrement que i'auois donné à tant de milliers de personnes. Je passay apres le reste de la nuit en la compagnie de ces bons Peres, & des Espagnols qui me raconterent tout ce qu'ils auoient fait en la Cour du Roy de la Cochinchine sur vn sujet que ie diray.

Quand les Espagnols des Philippines aprirent que les Portugais de Macao secoüioient le joug d'Espagne, pour suiure le party du Roy de Portugal, ils enuoierent vn gros vaisseau fort bien équipé avec vn Capitaine & des soldats, pour fortifier dans Macao ceux qui voudroient se soumettre à la domination du Roy d'Espagne. Mais les Portugais apres les auoir batus, les firent prisonniers, puis les renuoierent dans leur mesme vaisseau sans leur faire aucun tort: & parce qu'il y auoit dans Macao quatre Religieuses Espagnoles venuës quelque temps auparauant des Philippines pour fonder vn Monastere de Sainte Claire, les Portugais pour n'auoir plus rien à démêler avec cette nation, qu'ils n'ont iamais guere aimée, furent d'auis de mettre ces quatre filles dans ce vaisseau de leur nation, sous la conduite de deux Peres fort considerables dans leur Ordre.

Ils partirent de Macao sur le commencement de Fevrier de l'an 1645. mais vne tempeste fort violente les poussant hors du droit chemin des Philippi-

nes, les porta au port de Cham en la Cochinchine. Ces deux Peres aians appris que i'estois prisonnier en la prouince de Quinhin, & que les Chrestiens y estoient fort persecutez, m'écriuirent trois fort belles lettres que ie garde encore, où avec vne grande bonté ils témoignent auoir compassion de mes souffrances, me font offre de leur seruice, & m'informent de tout ce qui leur est arriué en la Cour du Roy de la Cochinchine.

Car ces quatre Religieuses estans arriuées, le bruit en fut incontinent répandu dans tout le Roiaume, & particulièrement à la Cour, où le Roy & la Reyne ayans appris la maniere de viure que tenoient ces filles, voulurent les voir: elles s'en defendirent bien long-temps, disant qu'elles estoient indisposées: mais enfin il fallut obeir au Roy, qui voulut absolument que le Capitaine Espagnol, avec vne compagnie de ses soldats, fist escorte aux Religieuses iusques à la Cour.

Auant qu'elles y allassent, elles furent logées fort commodément dans vne petite maison, que nous auons en ce port de Cham, qu'elles trouuerent fort commode pour leur retraite. Toutes les Dames du voisinage venoient voir ces filles qu'on leur disoit estre fort saintes, qui demeurent tousiours enfermées & voilées; mais on n'y pouuoit pas croire ce qu'on disoit qu'elles coupoient leurs cheueux, parce que cela est tout à fait extraordinaire parmy ces peuples, où particulièrement les femmes vsent d'une extrême diligence pour bien

conferuer leur cheuelure, pour laquelle elles ont quasi autant d'amour que pour leur teste.

Madame Marie Magdelaine femme du Gouverneur sur toutes les autres Dames du païs, témoignoit des bontez extraordinaires pour ces saintes filles, c'estoit ainsi qu'on les apelloit. Elle leur enuoyoit tous les iours quelque nouveau present, elle les voyoit fort souuent, & mesme elle leur donna sa fille vnique, pour estre avec elles pendant quelques iours. Cette Damoiselle âgée d'environ treize ans prit tant d'amour pour ces Religieuses, & tant d'estime de leur vertu, qu'elle estoit resoluë de les suiure, & l'on eust bien de la peine de luy faire changer le dessein qu'elle auoit d'aller aux Philippines en leur compagnie.

CHAPITRE XLII.

Les honneurs que le Roy de la Cochinchine fit à ces Dames Religieuses.

CEpendant le commandement du Roy pressa les Dames d'aller à la Cour. Il leur enuoya vne belle galere, qui les porta fort commodément : elles trouuerent à leur arriuéee la maison d'vn des principaux Magistrats, où elles furent magnifiquement traitées par sa femme & sa fille, en atendant que le Roy les apellast en son Palais.

Ce fut enuiron les deux heures apres midy, qu'elles y allerent tousiours bien voilées, en compagnie des deux Peres Religieux, du Capitaine

Espagnol & d'environ cinquante soldats de la garde, qui estoient tous fort bien couuers, & ne manquoient pas d'auoir cette belle grauité ordinaire à la nation. Le Roy les attendoit appuyé sur vne fenestre qui regardoit sur la grande basse cour du Palais: la Reyne estoit sur vne autre proche du Roy. L'on auoit préparé dans cette belle salle, vn reduit environné de tapisseries & fort bien orné, où les Religieuses pouuoient demeurer à couuert, sans estre exposées aux yeux de toute cette grande Cour.

Le Roy, & la Reyne estoient magnifiquement vestus; les principaux du Royaume s'y trouuerent pour faire leur Cour. La garde estoit alors de quatre mil hommes diuisez en quatre compagnies de mil hommes chacune, si bien rangez en diuers quartiers, qu'ils ne couuroient aucunement les places du Roy, de la Reyne, & l'endroit où les Religieuses auoient leurs places. Les deux compagnies qui estoient plus proches du Roy, estoient vétuës de grandes robes de damas violet, avec des lames d'or sur l'estomach, les deux autres portoient de longues casaques tirant sur le noir, & chaque soldat auoit vn grand cimenterre tout garny d'argent: ils estoient tous en leur rang, & pas vn d'eux ne remuoit, & ne disoit mot.

Quand les Religieuses entrerent en la salle, on les conduisit en ce lieu couuert, à la main gauche du Roy: le Capitaine Espagnol, les deux principaux Seigneurs de sa suite, & les deux Religieux s'aprocherent du Roy, & luy firent toutes les reueren-

ces à l'Espagnole, la teste découuerte, & n'oubliant rien de leurs grandes ceremonies: Le Roy ne manqua pas de leur en rendre liberalement pour le moins autant, avec plusieurs belles paroles d'estime, & de courtoisie. Puis il les fit tous asseoir en des sieges éleuez, qu'on auoit préparé pour eux, & commanda à tous les soldats de s'asseoir à terre les pieds croisez, ce qu'ils firent en vn instant, & sans bruit.

La ceremonie commença par vne belle collation, que l'on apporta sur plusieurs tables rondes vernissées & dorées, chacun auoit la sienne: elles estoient pleines de fort bonnes viandes avec vne magnificence Royale: le Roy les inuitoit à manger, & prioit de loing les Dames Religieuses de faire bonne chere. Pendant la collation les Damoilles de la Cour dancierent vn beau ballet, & les Espagnols aduoüoient qu'en leur país on ne faisoit pas mieux, ny mesme peut-estre si bien.

La collation finie, le Roy voulut que les Religieuses sortissent hors le leur enclos, & passassent vers la fenestre où estoit la Reyne: elles sortirent tousiours bien voilées, passerent deuant le Roy, & le saluerent, puis elles allerent auprès de la Reyne, où elles s'assirent. La premiere chose que cette Princesse leur demanda fut qu'elles posassent leur voile, parce qu'elle vouloit voir s'il estoit bien vray qu'elles rasassent leurs cheueux, ce que personne ne vouloit croire en cette Cour. Les Religieuses dirent qu'elles ne pouuoient pas quitter leur

voile, & particulièrement à la veüe de tant d'hommes, mais elles le leuerent deuant la Reyne, & luy firent voir leur visage. Le Roy en fut vn peu offensé, & dît que puisqu'il leur montrait son visage, il ne scauoit pas pourquoy elles refusoient de se découurir.

La Reyne qui ayme fort les Idoles, leur demanda quelle estoit leur loy, & quelles sortes de prieres elles chantoient: ces bonnes Religieuses répondirent constamment ce qu'elles deuoient; mais la femme qui leur seruoit d'interprete, ne rapporta pas fidèlement leur reponce. Lors la Reyne commanda à l'vne de ses Dames, de mettre la main sur la teste des Religieuses, & de voir si elles estoient rasées, comme l'on disoit, cette Dame toucha la teste de la plus âgée, & n'y ayant point trouué de cheveux, s'écria tout haut qu'il estoit bien vray: cela fut tenu comme vne tres-grande merueille.

Cét entretien dura plusieurs heures pendant lesquelles on fit plusieurs ieux à la mode du pais, avec vne magnificence veritablement Royale. Quand la nuit commença, le Roy fit alumer par tout le Palais grande quantité de flambeaux, & apres que tout fut acheué, il donna bonne escorte de ses gens aux Religieuses: & aux Espagnols, qui apres auoir remercié le Roy de ses faueurs allerent passer la nuit dans leurs galeres, où ils croioient estre plus en repos.

Le lendemain matin le Roy enuoia plusieurs presents à toute cette compagnie, particulièrement tou-

te sorte de confitures fort delicates, puis il permit aux Espagnols de choisir vn logis dans la ville comme il leur plairoit. L'vn des principaux Magistrats logea dans son Palais le Capitaine Espagnol, & ses deux premiers Officiers, & donna au reste des soldats vne maison bien capable, où ils furent logez fort commodement. Les Dames Religieuses avec les deux Peres allerent chés vn Magistrat qui estoit bon Chrestien, i'en ay parlé cy-dessus. Il s'apelloit Ioa-chim & sa femme Anne: Ils receurent tous deux avec vne extrême ioye ces seruantes de Dieu en leur maison, où il y auoit vne Eglise fort commode pour les exercices de ces bonnes filles.

La maison estoit iour & nuit, pleine de monde qui y venoit en deuotion. Les Dames de la Cour y venoient ordinairement, & tout ce qu'il y auoit de beau monde en cette grande ville. Chacun estoit rauy de voir la modestie, & la sainte vie de ces filles, quand elles chantoient l'Office: tous ces bons Chrestiens qui n'auoient iamais veu cela, fondoient en larmes. Ces bons Peres estoient occupez iour & nuit à oüir les confessions des Chrestiens, & en dix iours ils baptiserent cinquante quatre Paiens, entre lesquels il y en auoit quelques-vns de fort grande condition.

Le fruit eut esté encore plus grand, si leur sejour eut esté plus long: tous les ennemis de la Foy, n'osoient dire mot, la Messe se disoit publiquement, & on préchoit nos mysteres sans crainte des Edits du Roy, qui souffroit cela sans s'en offencer.

CHAPITRE XLIII.

*Les beaux exercices que le Roy fit voir aux Espagnols,
& leur retour en leur navire.*

Pendant que la presence des ces bonnes Religieuses estoit fort vtile aux Chrestiens, le Roy voulut faire voir à ces étrangers qui ont tant d'estime pour leur nation, que la Cochinchine n'est pas vn país de barbares.

La premiere chose qu'il leur montra fut vn beau combat de vingt galeres toutes dorées qui firent milles passades sur la grande riuere de cette ville. Le Roy mesme estoit dans vne galere tres-magnifique où il faisoit les exercices avec plusieurs Seigneurs de la Cour. En mesme temps son fils, & son frere estoient en vne grande campagne voisine, montez sur de beaux cheuaux richement parez où ils faisoient vn magnifique carrouzel, de façon que les Espagnols voioient en mesme temps deux combats, l'vn sur terre, l'autre sur l'eau, & ils aduoüerent franchement, qu'ils n'auoient iamais rien veu de plus beau.

Le lendemain le Roy leur fit voir vn autre exercice de quinze galeres, qui parurent sur la riuere: les vnes estoient dorées les autres peintes en couleur de feu; le Roy estoit assis en vn trône sur le bord, & auoit deux mille hommes à ses costés, tous vestus de mesmes liurées & avec leurs armes. Les galeres alloient trois à trois avec si grande

mesure, qu'une ne passoit pas l'autre d'un pouce; leur mouvement estoit égal, & dans les diuers tours qu'elles faisoient, elles gardoient un parfaict accord.

Le troisieme iour le Roy voulut que les Espagnols vissent une ceremonie qu'il faisoit à l'honneur de ses ancestres trépassés. Elle se faisoit dans une grande cour deuant le Palais. Tous les soldats entrerent en bel ordre, au nombre d'environ six milles: ils estoient tous vestus de rouge cramoisi, avec des casques dorez, & des mousquets fort reluisans. Les Capitaines estoient à la teste de leur compagnie, chacun gardoit son rang, comme s'il eût fallu aller contre l'ennemy.

Quand tout fut rangé, & le Roy present, il vint un des Prestres du pais qui fit certaines ceremonies aupres de quelques tables preparées à cet effect; & apres qu'il eut dit des paroles que personne ne pouuoit entendre, il mit le feu à quelques cheuaux de papier, & puis à quelques pieces de canon: en mesme temps tous les soldats tirerent leur mousquet, & commencerent à tirer au blanc. Le Roy donnoit de fort beaux presens à ceux qui y donnoient: mais ceux qui tiroient hors du but, perdoient leur montre d'un mois.

Cela se fit le matin, le Roy voulut faire voir aux Espagnols un combat naual de dix-huit belles galeres plus grandes que celles qu'ils auoient veuës, les iours precedens. On passa toute l'apres-dinée en cet exercice; apres lequel ces Messieurs

priront congé du Roy avec mille remerciemens de ses bontez, & vne incroyable estime de la magnificence de sa Cour.

Après les dix iours passez agreablement en cette Cour, les Dames Religieuses & leur compagnie s'embarquerent pour aller au port de Cham retrouver leur nauire. On ne scauroit dire le regret qu'eurent tous les Chrestiens de les voir partir: les Dames de grande condition & toutes les autres venoient leur dire adieu avec plusieurs larmes, quelques-vns les voulurent accompagner bien loin, les autres les suiuoient sur le riuage, & toutes les suiuoient des yeux & du cœur.

Mais sur tout Madame Marie tante du Roy les vint attendre dans vne galere bien loin du port, où elle leur fit mille caresses, & plusieurs presens. Elle témoigna tant de deuotion pour leur saint habit, qu'elles luy donnerent vne de leurs ceintures de cordes, & promirent de luy enuoier apres vne de leurs robes, ce qu'elles firent fort fidèlement, quand elles furent arriuées aux Philippines.

Voila ce que ie sceus partie par des lettres, partie par le recit de ces Religieux, qui apres nous auoir consolez pendant vne nuit, partirent sur le matin du Samedy Saint, & me laisserent encore vne fois tout seul Prestre dans vn grand Roiaume.

CHAPITRE XLIV.

Comme ie fus fait prisonnier avec huit de mes compagnons.

A Pres le départ de ce vaisseau Espagnol, ie passay les Festes de Pasques en la ville de Cham, où nous eûmes vne foule extraordinaire de nos Chrestiens, qui venoient à ces saints iours faire leur deuoir. De là ie retournay à Faïfo, où Ignace traouilla fort heureusement à la conuersion de plusieurs femmes Paiennes, mariées à des Chrestiens Iaponois, qui iusqu'alors n'auoient rien peu gagner pour leur faire quitter leur superstition. Ignace en vint à bout en peu de iours; & de vray il auoit vn don de Dieu si extraordinaire pour la Predication, qu'il luy arriuoit fort souuent de faire des Sermons qui duroient toute la nuit, sans que personne les trouuast trop longs: il n'y auoit aucun de ses auditeurs qui n'eust voulu qu'il durast encore plus long-temps. Je m'asseure que ceux qui liront cecy, auront peine de croire ce que ie dis; mais certes i'asseure ce que i'ay veu.

De Faïfo ietrouuay à propos d'aller consoler les Chrestiens qui estoient en la ville Royale, où ils auoient receu depuis peu vne grande affliction, particulièrement cette grande seruante de Dieu Madame Marie tante du Roy; parce que son fils à cause d'vne petite raillerie que le Roy luy fit contre les Chrestiens, fit abatre vne grande Eglise que sa mere auoit bastie dans l'enceinte de son Palais.

Cette bonne Dame fut tellement outrée de douleur pour le crime de son fils ; que pendant huit iours elle couroit çà & là , ne sçachant quasi ce qu'elle faisoit.

Je m'en allay donc pour la consoler: mais n'osant pas me faire voir dans le iour de cette grande ville, ie me tins caché en vne petite ville voisine. Aussitost que cette Dame le sçût, elle se déroba de son Palais pour me venir voir : vn tres-grand nombre de Chrestiens la suiuit ; de façon que Dieu benifesoit nos trauaux.

Mais il arriua vn accident qui nous mit en vne bien grande peine. Le Roy s'estoit venu diuertir dans cette mesme ville où i'estois caché , & logeoit en vne maison proche de la nostre: le feu s'estant pris à nostre voisinage, tout estoit en desordre: ie n'osois pas sortir, parce que le Roy ne pouuoit manquer de me voir, si ie me fusse voulu sauuer, d'ailleurs le feu s'aprochoit de nous , & le vent portoit les flammes sur le toit de nostre logis.

C'estoit fait de nous , si Dieu ne nous eust assisté visiblement : nous recourûmes à la priere , & par vn effet admirable de la bonté de nostre Seigneur, le vent se tourna , & porta la flamme de l'autre costé si à propos, que nous n'eûmes plus rien à craindre. Et puis qu'on doute si Dieu aide ses seruiteurs.

Je demeuray encore enfermé pendant quelques iours dans cette mesme maison, & i'y trouuois toujours plus à faire. Neanmoins ie me resolus de quitter ce poste , pour aller en l'autre extremité du

Royaume du costé du Septentrion, où depuis quelques temps ie n'auois point visité mon troupeau. I'entray dans ma barque avec huit Catechistes, iustement trois iours auant les Festes de Pentecoste; mais comme nous auions vn fort bon vent, qui nous portoit heureusement sur cette grande riuere, nous fûmes découuers par trois galeres du Roy, qui alloient faire le tour de toutes les riuieres & de la mer, craignant que le nouveau Roy du Tunquin n'eust quelque dessein sur la Cochinchine.

On se hasta incontinent pour nous prendre, croiant que nous estions enuoiez par le Roy du Tunquin, & la nouvelle en fut portée à la Cour de la Cochinchine: Mais neanmoins quand nous eûmes fait voir à tous ces soldats qui nous traitoient fort mal, que nous n'auions aucunes armes, ils commencerent à s'adoucir, & le Capitaine mesme qui s'estoit chargé de nous garder, en attendant les ordres du Roy, fut si honeste homme qu'il nous logea dans sa maison, & nous y dressa vne fort belle Chapelle, où il donnoit entrée, & inuitoit luy mesme les Chrestiens: il preparoit l'Autel pour la Messe, & i'auois chez luy toute la mesme liberté, que i'eusse pû auoir en nostre propre maison. En neuf iours i'y baptisay septante Paiens, qui se faisoient Chrestiens à ce qu'ils me dirent, particulièrement dans l'esperance de m'accompagner à la prison & au Martyre.

Ie ne vis iamais tel concours, les Chrestiens qui sceurent que nous estions prisonniers, accoururent

de toutes parts pour nous suiure, & nous assister. En vn iour ie vis arriuer cinq grands bateaux que ces genereux seruiteurs de Dieu auoient remplis pour nous venir trouuer. Ie les satisfis le mieux qu'il me fut possible, en leur donnant tous les Sacremens & toutes les instructions que ie leur pouuois donner. Il faut auoüer que la bonté de ces personnes n'a point d'exemple dans ces pais d'Europe, hors de laquelle on se persuade que tout est barbare.

CHAPITRE XLV.

Comme nous fûmes conduits au Roy, & mis en prison.

CEpendant l'ordre du Roy porta qu'on nous conduisit à la Cour: ce bon Capitaine qui nous auoit traitez dans sa maison avec tant de courtoisie, nous dît adieu avec beaucoup de larmes. Nous auions fait nostre possible pour luy faire receuoir le Baptême: mais nous n'auions pas pû obtenir de luy cette grace, apres en auoir receu tant d'autres: il se recommandoit aux prieres de tous les Chrestiens, il nous embrassoit & nous faisoit tous les biens qu'il pouuoit; mais il ne voulut iamais nous contenter en ce que nous desirions le plus.

Nous allâmes donc dans nostre barque, il n'y auoit qu'un seul homme qui auoit charge de nous mener au Roy, nous estions neuf, & luy estoit seul. Ie vous laisse à penser si ces gens-là n'auoient pas bien peur que nous nous sauuassions. Ce soldat estoit si bon qu'il nous laissoit aller dans toutes les maisons

maisons des Chrestiens qui estoient sur le chemin. Nous les voions venir à grandes troupes pour nous conduire chez eux, où ils receuoient les Sacremens, & nous regardoient comme si nous eussions dé-jà esté Martyrs.

Ce feruent Chrestien nommé Barthelemy, duquel i'ay parlé cy-dessus, nous vint au deuant, & me somma incontinent de la promesse que ie luy auois faite, que ie le receurois en ma compagnie, si sa femme luy refusoit de se conuertir: qu'il auoit fait tous ses efforts pour vaincre son obstination, & qu'il n'auoit rien pû obtenir: que puisqu'il auoit accompli ce que ie luy auois commandé, il estoit iuste que ie fisse ce que ie luy auois promis.

Comment entendez vous cela (luy dis-je) ne voiez vous pas mon cher amy! que ie suis prisonnier: ce seroit maintenant le temps de sortir de ma compagnie, non pas d'y entrer. Que dites-vous mon Pere (reprend ce braue Chrestien) c'est pour cette raison là, que ie desire plus que iamais d'y entrer; c'est parce que vous allez à la prison & au Martyre, que ie vous veux suiure. Faites ce qu'il vous plaira, vous ne sçauriez rompre vostre parole: ie ne bouge d'aupres de vous. En disant cela, il se iette dans nostre batteau, il se mesle parmy mes autres compagnons, & quoy que ie sçûsse dire, il vint avec nous iusques à la Cour, & à la prison.

Nous arriuâmes au port sur l'entrée de la nuit, & nostre soldat nous permit facilement de la passer toute entiere avec nos Chrestiens, le lendemain

matin iour de la sainte Trinité ie dis la Messe; croiant que ce seroit la derniere, ie donnay courage à mes bons Chrestiens qui remplissoient la maison, & pleuroient comme s'ils eussent perdu leur pere. Je leur dis adieu, & puis nous allâmes avec bien de la ioie au lieu où nous pensions pouoir rencontrer vne mort que nous estimions mille fois plus aimable que la vie.

Nous fûmes incontinent conduits au lieu d'honneur, c'est à dire en vne prison fort sombre: nous y entrâmes fort gayement, quoy que nous eussions bien du déplaisir que le Magistrat qui nous constitua prisonniers de la part du Roy, prit toutes nos hardes, & nos ornemens d'Eglise, qui me seruoient à dire la Messe, ne nous laissant pas vn denier pour nous assister. Il enuoia tout au Roy, qui ne nous renuoia rien autre chose que les ornemens de la Messe, parce qu'on luy dit que c'estoit ce qui nous seruoit pour sacrifier au grand Roy du ciel, & de la terre.

Dans cette grande pauureté, & dans cette prison obscure & puante, mes neuf Catechistes & moy ne laissions pas d'auoir rencontré vn vray Paradis: on nous preparoit cependant des échelles, que nous attendions avec impatience, comme des arrhes assurees du Martyre, qui faisoit le plus grand de tous nos souhaits.

CHAPITRE XLVI.

Comme ie fus condamné à mort, & puis deliuré.

Quelques iours apres nostre prise, l'on parla de moy au Conseil: le Roy de sa propre bouche me condamna à auoir la teste tranchée, & ordonna que cela se fist sans delay, & le mesme iour. Helas voilà bien ce que i'auois si long-temps desiré de toute l'étenduë de mon cœur; mais vn aussi grand pecheur que moy ne merite pas cette grace que Dieu ne donne ordinairement qu'à ses fauoris.

L'on se dispoisoit desia à executer ce commandement du Roy, lors que par vn mal-heur extrême, vn de mes bons amis me voulant seruir, me rendit le plus mauuais office, que ie pouuois craindre du plus grand de mes ennemis.

Vn certain Magistrat fort estimé du Roy & de grand credit dans son Conseil, comme aiant autrefois enseigné au Roy les lettres Chinoises & les plus belles sciences du pais, se leua debout & parla si bien en ma faueur, qu'il adoucit le Roy, luy disant que ce luy seroit vn opprobre d'auoir souillé son glaiue dans le sang d'un innocent: que ce n'estoit point vn crime digne de mort d'auoir préché la Foy Chrestienne, laquelle n'enseigne rien de mauuais: que si i'estois condamné pour quelque autre crime, il ne demandoit pas que l'arrest de ma mort fust reuoqué, mais que s'il n'y auoit rien autre chose qui me rendist coupable, ce

Hh ij

n'estoit pas vn acte de iustice, mais vne cruauté de m'oster la vie.

Ce bon personnage n'estoit pas Chrestien; mais neanmoins (comme i'ay dit cy-deuant) i'auois demeuré quelque temps en sa maison, & ie luy auois souuent parlé de nostre sainte Foy. Il auoit balancé long-temps pour la receuoir; mais enfin les respects humains l'auoient emporté au prejudice de sa conscience. I'auois pourtant baptisé sa femme, & plusieurs de ses domestiques, & il auoit conserué dans le cœur quelque amour pour moy.

Mais il l'emploia bien mal en cette occasion: Le Roy entendant ce discours se repentit de m'auoir ainsi condamné. Hé bien (dit-il) puisque l'on me parle en faueur de ce Prestre Portugais, ie suis content de retirer ma parole, & de luy donner la vie: mais à condition qu'il sortira au plustost de tout mon Roiaume, pour n'y iamais plus rentrer: c'est sur peine de la vie que ie luy commande de s'en éloigner.

Quand on me vint dire dans la prison ces deux nouuelles, i'en fus affligé iusques à mourir, & ie n'y pense iamais que ie n'accuse non point tant ce Magistrat qui me vouloit faire du bien, que ma vie criminelle, pour laquelle Dieu me iugea indigne de mourir dans vne si belle occasion.

CHAPITRE XLVII.

Comme mes neuf Catechistes furent chargez de croix, & ce que nous souffrimes en la prison.

A Mesme temps que l'on me signifia cêt arrest, l'on porta des échelles pour les mettre au col de mes compagnons: Mais hélas quand ie vis qu'il n'y en auoit que neuf, ie receus vn double regret, voyant ainsi mal-traitter ces innocents, & qu'il n'y auoit que moy, qui n'auois aucune part à leur gloire.

De ces neuf seruiteurs de Dieu il n'y en eut pas vn qui ne receust cette échelle avec autant de ioye, que s'il eust receu la chose du monde la plus souhaitable. On m'auoit donné depuis quelque temps vn ieune enfant de quinze ans que ie tenois avec mes autres compagnons pour luy apprendre à viure Chrestienement. Il entra dans la prison aussi bien que nous, & quand on porta ces échelles, il presenta des premiers son petit col, pour estre chargé de ce ioug. Le Iuge qui vid que ce ioug pesoit quatre fois plus que celuy qui le portoit, en eut compassion, & commanda qu'on le changeast en vn autre plus leger.

Ignace (c'est ainsi que ce petit innocent s'appelloit) s'opposa incontinent à ce soulagement qu'on luy vouloit donner, & dit qu'il auoit assés de courage, & assés de force pour porter le ioug de Notre Seigneur, qui estoit tousiours leger, parce

que celuy pour qui on le porte, nous aide tousiours à le soutenir. Il plaida si bien en faueur de sa croix qu'il gagna sa cause, & parut avec cette belle liurée des enfans de Dieu, avec ses autres huit compagnons, qui portoient tous avec joie cette échelle, avec laquelle ils esperoient de monter au Ciel. Il n'y auoit que moy miserable qui estois honteux de n'auoir pas ces marques d'honneur.

Nous estions dans cette prison avec les seules consolations que le Ciel nous pouuoit donner: car hors de là nous estions sans aucun secours. Nous couchions sur la platte terre, nous auions si peu à manger; que nous auions peine à nous soutenir, parce que l'on nous auoit osté tout ce que nous auions d'argent, & les soldats qui vouloient que nous leur en donnassions, traittoient tres-cruellement mes compagnons, les foüettant quasi tous les iours, & quoy que ie leur peusse dire, rien n'estoit capable de les contenter.

Enfin ie trouuay moyen d'auoir vne bonne aumône des Chrestiens, qui fut suffisante pour apaiser ces auares; & pour nous tirer de la necessité où nous estions. Dieu voulut mesme qu'un ieune Chrestien fort sçauant aux lettres Chinoises, se vint ioindre à nous pour seruir ces captifs de **I E S U S-CHRIST**. Il voulut estre mesme nostre cuisinier, & dans cette prison il fit toutes les actions de charité que nous eussions peu desirer d'un tres bon valet; tant la grace de Dieu est ingenieuse à secourir ceux qui souffrent pour son amour.

C H A P I T R E X L V I I I .

Comme ie fus banny de la Cochinchine par commandement du Roy.

A Pres auoir ainsi demeuré quelques iours, ie me persuaday aisement que l'on ne me laisseroit pas long temps jouïr du bien que i'auois en cette bonne compagnie. Quand ie creus que l'on me deuoit faire sortir, ie laissay dormir mes compagnons quelques heures; apres ie les éueillay tous, pour me disposer à leur dire adieu, & à leur donner les instructions de tout ce qu'ils auoient à faire dans cette prison. Ils se confesserent, & se communierent tous à la Messe que ie leur dis deuant le iour. Dieu sçait avec quelles larmes, & avec quelles tendresses ie leur parlois, & ie les embrassois tous. Le seul souuenir m'attendrit le cœur.

Le iour suiuant le mesme Magistrat qui auoit condamné André à la mort, me vint trouuer de la part du Roy, & me fit commandement de le suivre en la ville de Faïfo pour m'embarquer avec les Portugais, quand ils retourneroient à Macao, avec deffense de reuenir en la Cochinchine sous peine de la vie. Le Roy auoit donné cette charge à ce Gouverneur, parce qu'il sçauoit qu'il estoit ennemy déclaré des Chrestiens; & en effet il me traitta si cruellement, qu'il ne me donna pas mesme le loisir d'embrasser mes chers compagnons.

Il commanda à ses soldats de me tirer hors de la

prison, & de me conduire, sans me donner le loisir de parler à personne, iusques au nauire qui me deuoit mener vers les Portugais : ils me trainerent par toutes les ruës de cette ville, avec vne extreme douleur des Chrestiens, qui me suiuirent iusques au nauire, & mesme quand ie fus dedans, les vns me suiuiuoient le long de la rade, les autres alloient dans des barques pour me rencontrer, à quelques lieuës loin du port, où ils eurent moien de m'arrester, & de m'entendre parler encore vne fois. Je leur dis le dernier adieu meslant leurs larmes avec les miennes, ie leur donnay quelques liures de prieres en leur langue avec quelques medailles benîtes qui me restoient, puis leur ayant bien recommandé les neuf prisonniers, nous tirâmes droit à Faïfo, & ces bons Chrestiens retournerent en leurs maisons.

A peine auions nous fait quelques quatre lieuës sur la riuiere apres la retraite des Chrestiens de Sinoa, quand deux autres Chrestiens ariuerent sur le bord de l'eau, & demanderent avec grande instance, la permission de me pouuoir dire vn mot à l'oreille. Nos gardes voyans que ces deux personnes auoient fort couru pour me voir, eurent pitié d'eux : ils les firent entrer dans la barque, & leur permirent de me parler.

Ils me tirerent à part, & me dirent en sanglotant, qu'ils sçauoient de bonne part, que le Roy n'ayant pas osé me faire mourir en veüe de toute la ville, où il apprehendoit du bruit, il auoit don-
né

né ordre à ces soldats qui me conduisoient, de me ietter dans l'eau, quand ie serois éloigné de la veüe de tous mes amis, & que cét ordre deuoit assurement estre executé la nuit prochaine. Ils iettoient tant de larmes en disant cela, qu'à peine pouuoient ils parler. Ie les remerciay de leur bon auis, ie les embrassay comme ne les deuant plus reuoir, & les renuoiaiy, les assurant qu'ils ne me pouuoient point donner de plus agreable nouvelle.

Après qu'ils furent fortis, ie commençay à penser serieusement à l'Eternité, croyant en estre quasi à la porte. Ie creus que la chose qu'on m'auoit dite, estoit fort probable, parce que ces soldats me sembloient estre capables d'executer vn mauuais dessein. Ie ne doutay plus que ie ne deusse cette nuit là donner ma vie pour Dieu, & paroistre au Tribunal de son iugement.

Pour me bien disposer à receuoir cette agreable mort, ie me mis tout seul en vn quartier du batteau. Me tenant à genoux, & ayant tousiours en main mon crucifix, que le Reuerend Pere Mutius Vittellesqui m'auoit donné, en partant de Rome: ie luy demandois pardon de mes ingratitudez, ie le baisois amoureusement n'ayant point de confiance qu'en la douceur infinie de ses misericordes. Ie pris pour mon souper quelques morceaux de riz, & beus vn verre d'eau: attendant d'en boire bien tost avec excès. Puis ie recommençay ma priere, mon Crucifix en main, sans vouloir aucunement dormir, de peur d'estre surpris dans le sommeil;

& ſçachant bien comme s'eſtoit comporté le Bien-heureux Pere Gonzalez Sylueria en vne ſemblable occaſion : le moindre bruit qu'on faisoit , ie croiois qu'on me venoit ietter dans l'eau. Je regardois toujours quand viendrait cette heure bien-heureuse. Iamais le temps ne me sembla si long, parce que ie desirois qu'on vinst bien tost me conduire à l'Eternité.

Je voyois dormir tous mes soldats en grand repos : Cela me fit douter de l'avis qu'on m'auoit donné. Mais quand le iour fut venu, ie connus entierement , qu'il auoit esté faux pour mon tres-grand mal-heur, qui hélas! auois esté trop temeraire, en croyant que i'aurois cette belle couronne, apres l'auoir si peu meritée.

CHAPITRE XLIX.

*Mon ſeiour dans la ville de Faifo , où ie fus prisonnier
22. iours.*

I'Arriuay en deux iours à la ville de Faifo , où ie deuois m'embarquer , & sortir de la Cochinchine. Les Portugais qui auoient appris ma prison & qui en estoient fort en peine , me virent avec grande ioye. Mais le Capitaine qui m'auoit conduit, auoit ordre de ne me laisser pas en ma liberté, de peur que ie n'échappasse : il me remit sous la garde d'un Japonnois fort bon Chrestien , iusques au temps que les Portugais partiroient pour Macao.

I'allay fort volontiers en cette maison, sçachant bien que i'y aurois vne entiere liberté de vaquer à tous mes exercices ordinaires. Je ne fus point trompé en mon esperance: cét honneste homme nommé François, avec sa femme que i'auois baptisé depuis peu, me receut si courtoisement, qu'aulieu de trouuer vne prison en leur maison, i'y rencontray vn lieu tres-commode pour les Chrestiens.

Il est vray que le Roy auoit expressement commandé qu'on m'empeschast de traiter avec eux. I'auois à la porte de mon logis vn soldat qui n'en bougeoit ny le iour ny la nuit, tant pour prendre garde que ie ne sortisse point, que pour renuoyer tous ceux qui voudroient entrer pour me voir.

Mais i'eus pourtant vn hoste si bon & si fauorable, qu'il me donna moyen de tromper le soldat, & de contenter la deuotion de nos bons Chrestiens. Ce vertueux Iaponnois qui me logeoit dans sa maison, trouua vn expedient pour me deliurer de l'importunité de ce garde. Il auoit vne autre maison sur le bord de la riuiere assez proche de celle où i'estois: il la fit fort bien preparer, puis donna le mot à tous les Chrestiens, de s'y assembler toutes les nuits, avec assurance que ie ne manquerois iamais de m'y trouuer, tout prisonnier que i'estois.

Quand nostre garde estoit bien endormy, François mettoit vne échelle sous la fenestre de ma chambre, ie descendois fort doucement, & m'en allois en la maison que ie trouuois tousiours

fort pleine de Chrestiens. I'y passois toute la nuit confessant, prêchant, catechisant, donnant le Baptême à plusieurs nouveaux conuertis. Sur les deux heures apres minuit, ie disois la Messe, où il y auoit tousiours plusieurs communians. Le leur disois adieu, auant que le iour fust venu, & remontant par mon échelle, ie demeurois enfermé tout le iour, sans que iamais le soldat, ou autre personne y prist garde.

Cela dura vingt-deux iours pendant lesquels 92. Payens quitterent les Idoles, & receurent le bap-tême de mes mains. Nous eûmes moyen pendant ce temps là de bien consoler, & fortifier les Chrestiens. Mais parce que mes neuf prisonniers que i'auois laissez à Sinoa, estoient le principal sujet de mes soins, ie les fis visiter plusieurs fois de ma part, & leur enuoiaiy vne bonne somme d'argent que les Portugais me presterent.

Ignace qui auoit porté dans la prison ce zele qui le faisoit tousiours viure comme vn Apostre; préchoit continuellement I E S V S - C H R I S T, & dans l'horreur des tenebres, où il estoit enfermé, il faisoit voir les plus belles lumieres du Paradis, donnant la liberté à plusieurs, qui brisoient les chaines de leurs pechez. Il m'enuoia dire qu'il ne demandoit que des Chapellets, des Images, & des Medailles, pour en donner à ceux qui profitoient de ses Sermons, que de tout le reste il me tenoit quitte. Je luy enuoiaiy tout ce que ie peus trouuer de ces armes spirituelles dont ce genereux soldat de

IESVS-CHRIST se seruoit si adroitement.

Cét admirable seruiteur de Dieu auoit vn frere nommé Pierre qui estoit aussi fort zelé, mais il n'auoit pas pû estre Catechiste comme Ignace, parce qu'il estoit marié, auant qu'il se fit Chrestien. Quand il aprit que son frere estoit prisonnier, il vint incontinent le trouuer, pour luy rendre tout le seruice qu'il pourroit.

Le Roy de la Cochinchine auoit depuis peu fait vn Edit, par lequel il estoit defendu à qui que ce fust, de passer la nuit hors du quartier où il auoit sa demeure. Ce reglement se gardoit fort exactement, mais le frere d'Ignace de qui ie viens de parler, & vn autre Chrestien qui auoit nom Estienne, ne sçachans rien de cette deffense, s'arestèrent vne nuit dans la maison d'vn autre Chrestien à qui i'auois fort recommandé les prisonniers.

Pierre & Estienne ne craignans rien en cette maison, voulurent auant que de se coucher, faire leurs prieres ensemble, selon la loüable coustume des Chrestiens, & ils parlerent si haut, qu'vn Paien voisin, se doutant de ce que c'estoit, les alla deferer au Iuge, qui les vint aussi-tost prendre, & le lendemain matin les presenta au Roy, luy faisant entendre qu'ils estoient Chrestiens. Le Roy leur demanda s'il estoit vray; ils respondirent qu'oüy, & qu'ils le vouloient estre iusques à la mort.

Le Roy commanda qu'on leur donnast sur le champ cent coups de foüet: on executa sans aucun délay ce commandement avec tant de rigueur, que

l'on croioit que ces deux genereux Chrestiens en mourroient infailliblement, tant ils estoient déchirez en tout leur corps, mais par vne merueille tres-grande, vn iour apres ils se trouuerent si bien gueris, qu'il ne leur resta pas mesme vne seule marque de toutes leurs plaies: ce qui leur donnoit vn desir de souffrir des choses encore plus grandes.

CHAPITRE L.

Mon bannissement de la Cochinchine; & comme Dieu nous preserua miraculeusement en chemin par les prieres de nostre glorieux André.

Outre mes neuf compagnons que i'auois laissez dans la prison, il m'en restoit cinq autres que i'auois enuoiez aux prouinces du Midy prêcher l'Euangile, pendant que i'allois avec les autres du costé du Septentrion. Ceux-cy sçachans ce qui nous estoit arriué, ne manquerent pas de venir à moy, & quand ils me virent sur le point de partir, ils me vouloient suiure: mais ie n'eus garde de leur accorder leur demande. Ie leur montray le besoin que toute l'Eglise de la Cochinchine auoit en ce temps-là de leurs trauaux, & particulièrement leurs freres, qui estoient en état de ne sortir de la prison, que pour aller à la mort. Ie leur donnay par écrit l'ordre de tout ce qu'ils deuoient faire, nommant l'vn d'eux pour Superieur des autres, puis les embrassant pour ne les plus reuoir, ie leur donnay ma benediction, & leur promis que si ie ne pou-

uois pas reuenir, ie procurerois de toutes mes forces qu'ils eussent au plutoist d'autres Peres, qui feroient beaucoup mieux que moy.

Je ne scaurois dire quels furent les cris & les larmes de tous les Chrestiens qui s'assemblerent au port, quand il me falut partir avec les Portugais. Les vns se iettoient par terre comme à demy morts, les autres hurloient d'une façon si lugubre, que mon cœur mouroit de douleur: voiant la bonté de ces bonnes gens, ie ne leur disois rien que par le mouuement de ma teste, & de mes bras, & encore plus par mesyeux.

Quand i'entray au vaisseau, les Magistrats de la ville y voulurent estre presens, & ils m'acompanerent iusques à ce que ie fusse forty du port. Ils firent lire à haute voix en presence de tous les Portugais l'Edit de mon banissement, par lequel le Roy me defendoit sous peine de la vie de reuenir en son pais, & que le Capitaine Portugais qui me rameneroit, auroit asseurement la teste tranchée.

Ce fut le troisiéme Iuillet de l'an 1645. que ie quitay de corps la Cochinchine, mais certes non pas de cœur, aussi peu que le Tunquin: à la verité il est entier en tous les deux, & ie ne croy pas qu'il en puisse iamais sortir. Aussi-tost que nous fûmes sur cette grande mer de la Chine, nous eûmes vne tempeste si violente que nostre nauire fut quasi brisé. Dans ce danger si euidant pour tous ceux qui estoient dedans, ie pris la teste de mon bon André, ie la mis en vn beau lieu, sur le milieu du til-

lac, ie fis venir tout ce qu'il y auoit de personnes dans le vaisseau ; puis ie commençay à dire les Litanies de la Sainte Vierge à haute voix, implorant l'assistance de mon Protecteur : auant que ie les eusse finies, la tempeste cessa si promptement, que tout le monde s'écria, miracle, miracle. Le vent fut si bon, qu'il nous porta fort heureusement au port de Macao, iustement vingt iours apres nostre sortie de la Cochinchine.

Dieu sçait quelles actions de graces chacun rendoit à ce grand Martyr ; mais nostre estonnement fut encore bien plus grand, quand nous aprimes quelques iours apres nostre arriuée, que deux autres grands vaisseaux, l'un venant des Indes, l'autre party à mesme temps que nous de la Cochinchine, s'estoient miserablement perdus dans la mesme coste, où nous auions si heureusement échapé. Quelques-uns de ceux qui s'estoient sauuez en tres-petit nombre nous en firent le raport, & nous sçûmes qu'ils auoient fait naufrage dans le mesme temps, auquel nous auions esté en si grand danger : Mais nous auions en nostre vaisseau vn auantage que les deux autres n'auoient pas, vne teste qui aiant esté coupée pour I E S V S - C H R I S T, meritoit de commander aux vens, & d'auoir l'empire sur les tempestes.

Le vaisseau qui auoit porté l'année precedente le corps de ce saint Martyr à Macao, auoit receu par son intercession vne faueur quasi pareille. Le Maître qui gouernoit le timon, faisoit son possible pour prendre vne route qui luy sembloit fort bonne

ne

ne pour arriuer bien-tost au port. Mais quoy qu'il employast tous ses efforts pour faire tourner le nauire de ce costé-là, il sentoit tousiours qu'une force contraire le faisoit aller en vn autre endroit. Cela dura tant, qu'il fut contraint de se laisser porter là où il ne vouloit pas aller, & il le dît hardiment à tous ceux qui estoient dedans.

Mais quand il fut arriué au port quatre iours apres, il connut bien que cette force secrette qui luy auoit resisté, estoit la main amoureuse du Martyr qu'il portoit: car ils scûrent que sur cette route qu'il vouloit tenir, il y auoit des pirates Hollandois, qui dans le mesme temps auoient pris & emmené quelques nauires qui venoient à Macao. Ce qui fut si public dans toute la ville, que l'on en parloit par tout avec admiration de la gloire de ce grand seruiteur de Dieu. Ce qui obligea tout le monde à rendre des honneurs extraordinaires à ce sacré corps, comme i'ay raconté ailleurs.

CHAPITRE LI.

La glorieuse confession de Foy de mes neuf compagnons prisonniers, apres mon départ pour Macao.

A Peine fus-je sorty de la Cochinchine, que mes neuf glorieux soldats de IESVS-CHRIST que i'auois laissez pour combatre les ennemis de leur Maistre, furent bien-tost ataquez, & ils se comporterent avec tant de resolution, qu'ils emporterent tous vne glorieuse couronne.

Ce fut le 26. de Iuillet de l'année 1645. iustement vn an apres la glorieuse mort de leur compagnon André, & trois iours apres mon arriué à Macao. Le Roy les fit appeller pour leur faire changer de resolution. Ils allerent tous neuf portant ces pesantes échelles au tour de leur col, avec vne modestie Angelique sur le visage. Ils parurent en cette grande Cour, & en la presence du Roy, avec vne mine si assuree, que chacun estoit estonné, & auoit compassion de voir qu'ils estoient ainsi mal-traitez, sans auoir commis aucun crime, ou bien s'ils en auoient commis quelqu'un, on ne leur demandoit autre chose sinon qu'ils le niasent.

Le Roy les interrogea luy mesme croiant les étonner, & leur demanda s'il estoit vray qu'ils fussent Chrestiens: que s'ils l'auoient esté iusqu'alors, il leur commandoit de ne l'estre plus. Ignace prit la parole pour tous, & dit qu'ils l'estoient tous, & que moiennant la grace de Dieu, ils le feroient iusques à la mort. Qu'il experimentast au plustost, s'il ne disoit pas la verité.

Cette parole si libre mit le Roy en colere; il repart que s'ils estoient si mal conseillez que de s'opposer à sa volonté, on verroit s'ils auroient plus de force à souffrir, que luy à les tourmenter. Ignace répondit qu'ils estoient bien foibles; mais que la grace de I E S U S-CHRIST seroit plus forte que tous les Rois de la terre: que ce n'estoit pas la premiere fois qu'elle auoit triomphé par des instrumens fort foibles de toutes les plus grandes puissances du monde.

Ce combat de paroles dura quelque temps, Ignace parloit quasi tousiours. Vincent ne pouuoit pas se tenir de prendre à son tour la parole, tous les autres approuuoient par des mouuemens de teste & des sous-ris ce que disoient leurs deux Capitaines. Plusieurs Seigneurs de la Cour se méloient de leur conseiller d'obeir au Roy, s'ils ne vouloient estre miserables. Miserables (respondit Ignace) iamais vn vray Chrestien ne le fut. Celuy qui void le Ciel ouuert, n'a garde de fuir la mort, & celuy qui méprise la mort, n'a plus rien à craindre.

Le Roy ne pouuant plus souffrir cette liberté, commanda qu'Ignace & Vincent qui auoient parlé pour les autres, eussent le mesme iour la teste tranchée, & que les autres sept eussent chacun vn doigt coupé. A cét arrest Ignace & Vincent transportez de ioie, commencerent à s'embrasser deuant toute cette compagnie. Les autres sept témoignèrent beaucoup de mécontentement, de ce qu'au lieu de leur trancher la teste, on se contentoit d'vn seul de leurs doigts.

On les faisit sans aucun delay: vne compagnie de deux cent soldats les conduisoit en vne campagne hors la ville; ils alloient ioieusement tous neuf avec leurs échelles, & marchaient aussi viste que s'ils eussent eu des ailes. Vn nombre infini de Chrestiens les suiuit, non pas pour leur donner du courage, mais pour en prendre de leur exemple.

Cette campagne où se deuoit faire l'execution, se trouua fort pleine de peuple. Ces neuf glorieuses

victimes y arriuerent enfin, & arrestèrent la veuë de ce grand monde qui admiroit leur courage. Mais on remarqua fort bien que le visage d'Ignace & de Vincent qui estoient destinez à mourir, estoient bien autrement ioieux, que celuy des sept autres qui deuoient seulement auoir vn doigt coupé.

Cependant la mere d'Ignace voulut faire voir le courage de ces braues meres des anciens Martyrs, qui auoient veu sans douleur mourir leurs enfans, & imiter en quelque façon le courage de la glorieuse Mere du Roy des Martyrs. Quand elle eut appris que son fils estoit condamné à la mort, parce qu'il estoit Chrestien, elle voulut l'aller voir mourir, & luy donner courage, en mêlant ses larmes avec son sang.

Elle fendit la presse, s'aduança genereusement vers son fils, elle l'embrassa, & ne luy dît point de paroles de tendresse; mais elle luy parloit comme vne mere des Machabées. Ignace luy demanda ses prieres, & ne pût iamais tenir ses larmes en luy disant adieu; mais apres il luy parla si genereusement, qu'il faisoit bien voir que ces larmes estoient forties par vn deuoir de la nature, non pas par vn effet de la crainte. Ils se dirent adieu plusieurs fois en presence de tout ce peuple, qui ne sçauoient tous que dire, mais il y en auoit fort peu qui ne pleurast bien chaudement.

Je me persuade que son braue frere (duquel i'ay parlé cy-dessus) n'auoit garde d'y manquer, pour acheuer toute la ressemblance avec nostre

bon Sauueur, qui eut en mourant la presence de sa Mere, & de saint Iean. Neanmoins ie ne le puis pas asseurer; parce qu'on ne l'a pas marqué dans les circonstances de cette mort, mais ie le crois fort vray semblable.

Quoy que c'en soit, Ignace tousiours courageux pria Dieu leuant les mains & les yeux au Ciel; il dit adieu à tous les assistans, puis on luy trancha la teste d'un seul coup. Ceux qui estoient proches ont témoigné avec iurement, & nous ont asseuré avec toutes les protestations qu'on peut faire: que cette sainte teste tombant à terre, prononça trois fois le sacré nom de I E S V S. Quand i'ay dit de mon tres-cher Martyr André, que sa teste estant coupée, il prononça le nom de I E S V S par la playe de son col, i'ay dit ce que i'auois ouy fort distinctement: mais ce que ie viens de dire d'Ignace, ie ne le dis pas comme l'ayant ouy, parce que i'étois à Macao depuis trois iours: mais les personnes qui disent l'auoir ouy, sont en grand nombre, & bien dignes de Foy. Et outre cela, la vertu admirable, le zele, & la charité de cet infatigable Predicateur me rend cette merueille fort croyable: Car ie puis dire apres auoir veu & gouverné Ignace plus de quatre ans, que ie n'ay guere veu en ma vie de plus fidelle seruiteur de Dieu, & de Predicateur plus plein de son esprit, que nous pouuons appeller avec verité vn vray Apostre de cette nouvelle Eglise.

Après Ignace l'on traitta Vincent de mesme façon, & il témoigna vn courage semblable à celuy

de son compagnon. Tout cela se faisoit aux yeux des sept autres glorieux prisonniers, qui mouroient d'enuie de mourir, en voyant la constance de leurs compagnons. On leur coupa vn doigt à chacun, & il n'y en eut pas vn d'eux, qui ne dît qu'il eust bien moins senty de douleur si on luy eust coupé le col.

Voilà la glorieuse fin de mes compagnons, trois ont souffert le Martyre dans la Cochinchine, sans compter ceux des autres Royaumes, sept y ont confessé genereusement leur Foy deuant les tyrans, & n'ayant pas peu perdre la vie, ils ont voulu perdre les membres. Je suis resté seul, sans auoir receu sur mon corps aucune marque de IESVS-CHRIST. Je le prie de tout mon cœur qu'il me rende digne de reparer cette perte, & de suiure bien-tost ceux qui se disoient mes enfans & qui sont maintenant mes bons maistres & mes Protecteurs.





TROISIÈME PARTIE

CONTENANT LE RETOUR

DE LA CHINE

A ROME.

AVANT-PROPOS.



QUAND nos Superieurs virent que i'estois bani de la Cochinchine, ils iugerent fort sagement que ce seroit vne temerité de m'y renuoyer si tost, puisque cela ne seruiroit qu'à aigrir ce Prince, & à l'irriter contre les Chrestiens. Sur cette pensée d'attendre que sa colere fust vn peu passée, ils prirent resolution de m'enuoyer en Europe pour leur aller chercher du secours spirituel & temporel: Ils creurent que i'estois assez instruit de toutes les grandes necessitez de ce pais où i'ay passé tant d'années, & que ie representerois au saint Pere l'extreme besoin que ces Chrestientés ont d'auoir des Eues.

ques, aux Princes Chrestiens la grande pauuete de tous nos Peres qui trauaillent en ces belles missions, & à Nostre Reuerend Pere-General les grandes esperances qu'il y a de conuertir tous ces Royaumes, si nous auons des Predicateurs qui leur annoncent l'Evangile. Ils me donnerent ces trois commissions desquelles ie me chargeai tres-volontiers, & me preparai depuis le 23. Iuillet que i'arriuay à Macao. iusques au 20. Decembre de la mesme année 1645. & pendant ce temps ie m'occupay principalement à bien enseigner la langue de la Cochinchine à deux Peres de nostre Compagnie: le premier estoit le Pere Mettellus Sacano Sicilien, le second le Pere Charles de Roca Turinois, qui allerent prendre ma place en ce beau Royaume, en mesme temps que ie m'embarquay pour venir en Europe.

CHAPITRE I.

Le depart de Macao iusques à Malaque.

QVand on sceut à Macao que ie deuois partir pour Rome, plusieurs de mes amis se presentoient, & les autres m'offroient leurs enfans pour me tenir compagnie en ce grand & dangereux voiage. I'auois arresté vn Chinois, vn Tunkinois, & vn Cochinchinois, pour les mener avec moy, & faire voir à l'Europe la monstre de ces trois nouvelles Chrestientez: mais nos Superieurs creurent que ce seroit bien assez de mener vn Chinois que ie pris avec moy, & qui entra, comme i'ay dit, le 20. Decembre

bre de l'an 1645. dans vne belle flotte de huit grands nauires Portugais, qui partirent pour les Indes, & puis pour Lisbonne.

Nous eufmes au commencement de nostre voiage de grandes tempestes; mais estant passez vn peu plus en de ça vers le midy, la mer fut fort calme. Vn accident assez fascheux nous donna de l'affliction. Vn Seigneur Portugais des principaux de toute nostre flotte alloit avec Madame sa femme à Goa, seulement à dessein de fauoriser le desir de son fils unique âgé de 15 à 16. ans, qui vouloit se consacrer à Dieu, dans la sainte Religion des Reuerends Peres Augustins. Le ieune homme sur l'entrée de la nuit, voulut essayer de monter par vne échelle de cordes, ou les matelots alloient ordinairement: mais comme il n'estoit pas assez fort, il tomba dans la mer, aux yeux de ses parens, qui eussent voulu se ietter apres luy pour le deliurer: Ils promirent grande recompence à ceux qui voudroient se ietter en la mer pour le sauuer; mais personne n'eut le courage de le faire, parce que comme le vent estoit bon, le nauire alloit extrêmement viste. Ainsi ce ieune enfant fut enseuely dans l'eau, laissant à ses parens vn regret de cette perte, qui les suiuit iusques au tombeau. Apres auoir esté 25. iours sur la mer, nous arriuâmes heureusement à Malaque le 14. Ianuier de l'an 1646. Il faut auoüer que quand i'entray en cette ville les larmes me vinrent aux yeux: c'estoit le iour auquel les Hollandois faisoient grande feste pour l'anniuersaire de la prise de cette ville; il y auoit iu-

stemment six ans. L'on nous disoit que quand les Hollandois la vinrent attaquer, il n'y auoit dedans que 25. Portugais qui resisterent long temps: mais comme ils virent que l'on ne leur enuoyoit aucun secours de Goa, estans à demy morts de faim, ils furent contrains d'abandonner cette belle Place aux assiegeans, qui l'attaquerent viuement, & firent grand carnage parmy tant de bons Catholiques, qui moururent glorieusement pour la defense de leur patrie. Certes cette feste fut bien lugubre pour nous.

Quand i'allois par toutes ces rües, où ie voyois toutes les marques de la vraie Religion entierement abolies, i'auoüe que i'auois le cœur sensiblement affligé, me representant l'extreme changement de ce que ie voyois pour lors, & de ce que i'auois veu 23. ans auparauant en cette si belle ville, pendant neuf mois que i'y auois seiourné en nostre College, qui estoit basti sur vne colline fort agreable. Helas nostre Eglise consacrée à la glorieuse Mere de Dieu, où le grand Saint Xauier auoit prêché si souvent, & où il auoit fait de si grands miracles, seruoit alors pour le préche des Heretiques, & pour vomir mille blasphemes contre la Vierge, & les Saints.

I'y auois laissé vne grande quantité d'autres Eglises magnifiquement basties, & fort bien dorées, ie les voyois pour lors, ou abbatues, ou miserablemēt prophanées. Rien ne me toucha tant que quand i'entendis l'ancienne cloche de nostre College, son-

ner pour les detestables vsages des Heretiques, & mesme ie remarquay vne chose tout à fait indigne des personnes qui se dient Chrestiennes. On ne permettoit pas aux Catholiques du pais la moindre Chapelle, & l'on permettoit aux Idolâtres d'auoir vn temple à l'entrée de la ville, où ils faisoient leur infames sacrifices. Et puis dittes que Messieurs les Heretiques ont IESVS-CHRIST en leur cœur.

Toute la consolation que ie receus en cette ville fut d'y rencontrer deux de nos Peres qui demouroient hors de la ville, & s'employoient vigoureusement aux secours des pauvres Catholiques qui estoient en ce pais: Le premier estoit le P. Nicolas Torrente Italien, qui estoit destiné pour nostre Province de la Chine, & le P. Diego de Oliuera Portugais, tous deux fort grands personages qui traualloient fort bien en cette vigne desolée: ie me ioignis à eux pour auoir part à leur bonnes œuures, en attendant la commodité de me pouuoir embarquer pour l'Europe, & continuer mon voyage.

CHAPITRE II.

Mon seiour de quarante iours dans Malaque, & les courtoisies que me fit le gouuerneur.

NOS Superieurs m'auoient commandé de venir en Europe; plustost par la voye des Hollandois, que par celle des Portugais, qui s'arrestent long-temps à Goa, auant que s'embarquer pour le Portugal. Et certes i'experimentay

en cela vne prouidence de Dieu en mon endroit tres-particuliere, parce que si ie m'en fusse allé avec les Portugais, ie me deuois mettre dans le nauire de Dom Sebastien Lobo de Sylueria nostre bon amy, qui perît miserablement en chemin.

Son nauire donna contre vn grand écueil, où il fut entierement brisé, plusieurs se sauuerent bien en terre, & luy le premier: mais comme toute cette coste où ils aborderent estoit deserte, il se trouua bien tost si las qu'il n'en pouuoit plus; car il estoit fort gros & peu accoutumé à cheminer, comme estant fort riche. Il pria ses gens de le porter, & il leur promettoit vne bien grosse recompense: mais en vn si long chemin la charge leur sembla trop pesante. Apres qu'ils l'eurent porté quelque temps, ils s'en lasserent: il fut contraint de s'aller ietter sous vn arbre avec vn valet Chinois, qui fut si fidelle à son maistre, qu'il ne le voulut iamais quitter, & se resolut d'aller perdre la vie avec luy. Certes cette fidelité me semble bien remarquable.

Pendant les quarante iours donc que ie m'arétay à Malaque, ie ne fus pas sans occupation, tant avec les Catholiques du païs, qu'avec les Hollandois Heretiques: ie rencontray particulièrement plusieurs soldats François, qui furent ravis quand ils sceurent qu'ils se pouuoient confesser à vn Prestre qui sçauoit parler François: ie les confessay & les communiay tous, dont ils furent fort consolez, parce qu'il y auoit long-temps qu'ils n'auoient pas eu la commodité de le faire, & qu'ils n'esperoient

pas de la rencontrer peut-estre iamais, tant qu'ils seruiroient des maistres qui n'estoient pas seruiteurs de Dieu.

Si est-ce pourtant que le Gouverneur qui estoit lors à Malaque, estoit vn tres-honeste Seigneur, & à qui i'auoüeray toute ma vie que ie suis extremement obligé. Il auoit la bonté de m'appeller fort souvent à sa table, & ne perdoit point d'occasion de me faire toutes les faueurs qu'il pouuoit. I'auois vn desir extreme de correspondre à son amitié, en le seruant au poinct de son salut, qui estoit la chose qui luy importoit le plus. Je ne perdois point d'occasion de luy faire reconnoistre l'erreur de sa mauuaise Religion, & certes il me témoigna trois ou quatre fois qu'il estoit entierement ébranlé.

Je me promenois vn iour en vne grande galerie de sa maison, où il y auoit plusieurs belles peintures, & entr'autres celles de S. Ignace, & de S. François Xauier: il me pria de luy dire quelque chose de leur vie. Quand ie l'eus fait, il me prit par la main & me dit comme tout rai de consolation: Je vous assure, mon Pere, que si i'estois Catholique, ie me ferois de vostre Ordre, parce que i'ay veu de mes yeux dans le Iapon le grand courage que vos Peres témoignent dans les horribles tourmens qu'on leur fait souffrir pour la Religion.

Vne autre fois estant à table avec luy, ie luy fis voir le danger infallible où il estoit de son salut, s'il demeueroit en cette secte, & l'assurance de se sauuer qu'ont les Catholiques, mesme au iugement de

leurs ennemis. Je tâchay de luy faire bien apprehender cela, & il en fut tellement touché, qu'un honnesté Catholique qui le seruoit, m'assura qu'il n'en dormit pas de toute la nuit, se promenant tousiours par la chambre, & repetant cent fois ces paroles: Est-il bien vray que ie ne me puis pas sauuer en ma Religion? Ce Pere là me l'assure: est-il bien vray? ie ne l'eusse iamais crû, ie ne l'eusse iamais crû.

Ainsi depuis il me fut si fauorable qu'il ne me refusoit rien de tout ce que ie luy demandois, il nous permit de dire publiquement la Messe à nos Catholiques, de leur prêcher nos mysteres, & mesme de faire des Processions en vne Chapelle à deux lieuës de la ville, où estoit l'image de la Vierge, qui, comme l'on dit, ietta des larmes auant la prise de Malaque par les Hollandois.

Il me promit encore de trauailler à nous faire recouurer les Calices & les autres Vases sacrez, qui auoient esté pris aux Eglises, lors du sac de la ville, & qui seruoient lors aux Heretiques dans leur banquets, & dans tous leurs vsages prophanes, nous promettant qu'il feroit en sorte que nous les pourrions racheter, comme nous desirions.

Enfin il nous fauorisa tant que le Ministre l'accusa d'auoir trop d'inclination pour les Catholiques: ce qui fut cause que peu de temps apres on luy osta le gouuernement pour luy donner celuy des Moluques, où l'on crut qu'il ne verroit pas si souuent des Prestres. A mon depart il me fit mille caresses, & me promit qu'il se retireroit bien-tost

en Hollande, pour y penser serieusement aux affaires de son ame.

CHAPITRE III.

Mon voyage de Malaque, à la Iave Maieure où est la ville de Iaquetra bastie par les Hollandois.

A Pres auoir seiourné quarante iours à Malaque, comme ie ne uoiois point d'esperance de pouuoir trouuer en ce port aucun vaisseau qui allast en Hollande, ie me resolus de m'en aller à la Iave Maieure, où les Hollandois ont leur principal commerce, & vn port remply de vaisseaux qui tiennent en subietion toutes ces grandes mers: Nous partimes donc le vingt-deuxième Fevrier dans vn grand nauire Hollandois qui nous porta fort heureusement au port, apres ii. iours de nauigation.

Ce fut le troisième iour de nostre voyage, que m'arriua cette belle merueille dont i'ay fait le recit au liure du martyre de mon cher André, premier martyr de la Cochinchine. Le vingt-cinquième Fevrier sur les deux heures apres midy, le vent nous estant fort fauorable, nos matelots furent si peu aduisez, qu'ils ne prirent pas garde à vn gros rocher quasi à fleur d'eau, contre lequel nostre nauire heurta si rudement, qu'il fit vn bruit comme vn tonnerre: le coup fut si violent, que le nauire coula, & s'aresta sur l'écueil.

Nous iugeâmes aussi-tost que nous estions perdus sans ressource: ie montay au tillac, & voiant

vne grande planche de nostre nauire qui flotloit en l'eau, i'aduertis tous nos gens, qu'il falloit se disposer à mourir, & puis auoir recours à l'assistance de Nostre Seigneur. Nous nous confessâmes tous, car i'auois avec moy les deux Peres que i'auois trouuez à Malaque, ensuite nous flechîmes tous les genoux pour prier nostre bon André: i'auois sa precieuse teste avec moy, & ie luy disois amoureusement: Mon bon André! si ie suis enseveli en cette mer, ie ne porteray pas vostre teste à Rome. A mesme temps que nous estions en nostre priere, le nauire quita cét escueil, & nous commençames à nous auancer.

Mais nous pensions infailliblement que nous irions aussi-tost à fonds, parce que nous estions assurés que nostre vaisseau estoit trouié, puisque nous auions veu les planches dans l'eau. Comme nous estions dans cette attente, quelques matelots nous dirent que le vaisseau ne se remplissoit pas d'eau plus que deuant le choc, & que ce n'estoit pas merueille, parce que comme il estoit vieux on l'auoit doublé en plusieurs endroits, & que les planches que nous auions veuës, n'estoient qu'en dehors, le reste estant demeuré entier.

Sur cette creance, nous poursuiuîmes fort ioieusement nostre chemin, remerciant Dieu qui nous auoit si fauorablement deliurez: nous allâmes encore sept iours sur la mer fort heureusement: mais quand nous fûmes au port, nous trouuâmes que Dieu nous auoit fait beaucoup plus de bien que
nous

nous n'auions pensé. L'on voulut incontinent radouber ce vaisseau; & quand on l'eut mis en terre, on vid vn traict admirable de la prouidence de Dieu. Il y auoit vn grand trou sur le bas du vaisseau, mais le rocher en le brisant s'estoit rompu luy mesme, & auoit rempli d'vne grande pierre l'ouuerture qu'il auoit faite. L'on accourut de toute la ville pour voir cette merueille: mais nous en faueur de qui elle auoit esté faite, auions bien plus de suiet de l'admirer, & de remercier Dieu & son seruiteur André qui auoit si amoureusement interposé son credit pour nous deliurer.

Nous arriuâmes donc au port de Iacquetra le cinquiesme de Mars, les Hollandois firent difficulté de nous y receuoir avec les Portugais, parce que depuis peu de iours ils auoient receu la nouvelle du mauuais traitement qu'on leur auoit fait au Brasil: ils commanderent aux autres Peres de se retirer, mais ils me permirent d'entrer parce que i'estois François.

Les Hollandois ont fait depuis peu cette ville, qu'ils ont appelée la nouvelle Hollande: elle est bien bastie, & fortifiée à la moderne fort regulierement, les ruës y sont longues & tresbien disposées, il y a vne grande riuere qui se distribuë par toute la ville, & qui y apporte vne commodité incroyable: il y a vne grande quantité de ponts, & il n'est quasi point de ruë qui ne soit bordée de grandes palmes, qui donnent tout le iour de l'ombre; c'est vne chose tres-commode & fort belle à voir. Il est vray que

les maisons n'y font pas hautes, parce qu'ils craignent les tremblemens, qui sont ordinaires en cette isle: il y a vne bonne citadelle & vn port grand & commode, parce que l'on y peut entrer en toutes les saisons de l'année, ce qui est extraordinaire en ces ports des Indes, comme j'ay remarqué cy-dessus.

C'est la principale place d'armes, & le plus riche trafic des Hollandois dans toutes les Indes, elle est à quatre degrez de la ligne du costé du tropique du Capricorne, quasi à mesme situation que Malaque, qui est vers l'autre costé de la ligne, où il y a les mesmes fruits, les mesmes chaleurs & les mesmes merueilles de la prouidence pour les soulager.

Le laue Maieure, où cette ville est bastie, est vne grande Isle dans la Zone Torride suiuite à deux Roys de Mataran & de Bantan, qui se font continuellement la guerre pour auoir le domaine de toute l'Isle. Iacquetra est au quartier tenu par le Roy de Mataran: ie parleray apres des Anglois qui sont sous le Roy de Bantan. Tout ce que ie puis adiouster icy, c'est que ny les vns ny les autres, ne se mettent nullement en peine de conuertir les Paiens, tant ils ont peu d'amour pour faire conoistre IESVS-CHRIST: aussi à vray dire eux mesmes ne le connoissent-ils qu'à demy.

CHAPITRE IV.

Comme les Hollandois me firent prisonnier à Iacquetra.

Estant donc en cette ville pour attendre la commodité de m'embarquer, mes premiers soins furent de secourir plusieurs François Catholiques qui seruoient les Hollandois, & receuoient d'eux vn si mauuais traitement que i'auois compassion de l'extreme misere tant spirituelle que temporelle qu'ils souffroient, mais ils estoient obligez à faire bonne mine, parce qu'ils estoient trop loin de leurs pais pour penser échapper.

I'auois encore la consolation de traiter souuent avec plusieurs Heretiques, qui peu à peu reconnurent leur erreur, & par la grace de Dieu ie pouuois facilement dire la Messe tous les iours dans la maison d'vn Seigneur Portugais nommé Innocent. Viera de Campos, qui me nourrissoit avec grande charité, & vouloit me conduire iusques en Europe: nous le faisons pourtant à petit bruit, & toujours les portes fermées pour ne donner pas suiet de plaintes.

Le concours neantmoins, principalement aux iours de feste y estoit fort grand, tous les Catholiques du pais qui estoient en assez bon nombre y venoient receuoir les Sacremens, le fruit y estoit si grand qu'vn Seigneur Portugais Antoine de Almeida Borges, me disoit qu'il ne croyoit pas que quand i'eusse esté au Iapon, où il auoit demeuré

quelque temps, i'eusse pû esperer vn plus grand succez de mes traueux: tant il y auoit de personnes, qui changeoient de vie, renonçant au vice ou à l'heresie.

Mais tous les bons succès de la pieté sont toujours combatus par son capital ennemy qui est le Demon. I'auois déja demeuré cinq mois entiers dans ces belles occupations, où ie me rejoüissois de voir des fruits que ie n'eusse iamais attendus: mais ie scauois encore moins la grace que Dieu me vouloit faire de me donner l'occasion de confesser son saint nom dans vne prison d'environ trois mois.

Vn Dimanche qui estoit le vingt neuvième Iuillet, les Catholiques estoient venus en nostre maison en fort grand nombre pour y faire leurs deuotions. Je leur disois la Messe à l'ordinaire: vn peu apres la consecration nous entendons vn grand bruit, & l'on dit tout haut que c'estoit le iuge criminel qui venoit avec des archers surprendre les Catholiques dans l'exercice de leur Religion.

Je me trouuay fort en peine dans la crainte que i'eus de voir prophaner le sacré corps, & le precieux sang de Nostre Seigneur. Je me souciois fort peu de tout ce que l'on me pouuoit faire souffrir d'outrages, pourueu que mon tres-aimable Seigneur ne tombast point entre les mains de ses ennemis. Je me communiay aussi-tost prenant tout ce que i'auois consacré pour communier plusieurs de ceux qui assistoient à la Messe, & puis n'entendant plus de bruit, ie me resolus de dire les Oraisons que l'on dit apres la Communion.

Comme ie me voulus tourner selon la coustume, ie vis le iuge deuant moy, qui commanda à trois archers de me prendre, & de me trainer en prison: ils se ietterent incontinent sur moy, & me vouloient mener ainsi reuestu de tous les habits Sacerdotaux par toute la ville, iusques à la prison: ils l'eussent fait sans doute, si sept Gentils-hommes Portugais qui mirent la main à l'espée, ne s'y fussent opposez. I'eus crainte qu'il n'ariuast quelque plus grand desordre, & ie priay ces Messieurs de me laisser aller en prison, que c'estoit le plus grand honneur qu'on me pouuoit faire, de me faire souffrir pour I E S V S - C H R I S T.

Le iuge commanda pour lors qu'on me laissast quitter tous ces habits, & à mesme temps il se fait de tous les meubles sacrez & des images, & fit fouïller en toute la maison, pour auoir ce qui m'appartenoit: il emporta tout iusques à mon breuiaire, & mon diurnal, ne me laissant ny liures, ny escrits, ny quoy que ce soit qui me seruiſt à dire l'office diuin, ou à me donner quelque sorte de consolation.

Il me conduisit luy mesme dans la prison: les Portugais qui me suiuoient, le prierent de me mener droit au gouuerneur: mais il n'en voulut rien faire, & ne permit à aucun de ces Messieurs d'entrer avec moy, defendant expressement que ie n'eusse aucune sorte de communication avec eux, ce qui fut gardé fort rigoureusement. L'on escriuoit les noms de tous ceux qui auoient assisté à la

Messe, pour leur imposer vne amande, on se contenta de mettre en prison deux soldats Catholiques, l'un François, l'autre Portugais, parce qu'ils les auoient surpris en ce grand crime.

Quand ie fus enfermé dans cette prison, ie me prosternay à genoux, remerciant Dieu de l'honneur qu'il me faisoit de me rendre digne de souffrir pour luy, & à mesme temps ie pris garde, qu'il y auoit vn grand trou par où les autres prisonniers pouuoient me voir, & me parler. En effet ie vis incontinent vn Hollandois Catholique, qui se vint mettre à genoux aupres de ce trou, & me demanda de le confesser, ie le fis de tres-bon cœur; mais ces Messieurs ayant remarqué cette ouuerture, resolurent de m'ôter encore cette petite consolation.

Ils me firent aller deux iours apres, c'est à dire le propre iour de la feste du glorieux S. Ignace, en vne autre prison fort obscure, où ils enferment ordinairement les criminels qui ne peuuent pas euitter la mort. Ceux qui m'y virent aller, disoient tout haut que c'estoit fait de moy, qu'il falloit bien que i'eusse commis quelque grand crime, puis que l'on me condamnoit à cette prison, d'où personne ne fortoit que pour aller à la mort.

Quand ie me vis tout seul dans ces tenebres, qui m'eussent osté entierement le moien de lire, si i'eusse eu des liures, ie me resolus de traiter entierement avec le Pere des lumieres, & luy demander la clarté spirituelle pour me mettre en vn parfait état de le bien glorifier: ie fis mes exercices spiri-

tuels avec vne parfaite solitude, car ie ne voiois personne que celuy qui me portoit mes viures vne fois le iour, & incontinent apres il me laissoit. Mais certes i'experimentay bien, que Dieu ne se communique iamais plus liberalement à nous, que quand toutes les creatures nous abandonnent.

Ie demeuray dix iours dans cette retraite, où i'eus en verité de grandes consolations; ie fus bien affligé quand on m'en tira le iour de Saint Laurens pour aller en la premiere prison, où l'on auoit bouché l'ouuerture par laquelle ie pouuois auoir communication avec les autres prisonniers: ie priay bien le geolier de me laisser seul en ce cachot, où personne ne m'interrompoit. Il s'estona de ce que ce triste sejour me pouuoit plaire, mais il ne sçauoit pas les biens que Dieu m'y communiquoit.

CHAPITRE V.

Comme ie fus interrogé deux fois deuant les Iuges.

L'On me mena donc dans cette autre prison, où il n'y auoit qu'un seul Hollandois fort mauuais Heretique, qui auoit despensé en debauches douze mille escus destinez pour la nourriture des pauures. Ie tachay de luy gagner premierement le cœur en luy faisant plusieurs bons offices, puis ie luy parlay à loisir de sa mauuaise Religion: il me témoigna toute l'amitié que ie pouuois souhaiter, mais il ne voulut iamais suiure mon conseil dans l'affaire de son salut.

Les deux soldats Catholiques dont j'ay parlé, furent bien-tost mis hors de prison avec vne petite amande, qui fut de perdre leur solde de deux mois: ce leur fut vne chose bien facheuse, parce que c'estoit tout ce qu'ils auoient pour viure. Pour moy qui estois bien plus criminel, ie n'en fus pas quitte à si bon marché: on me laissa quinze iours entiers en prison, sans que personne me dist mot, apres lesquels enfin l'on m'apela pour répondre deuant le Iuge Criminel, & deux autres Assesseurs, avec vn Notaire qui escriuoit tout.

Ils estoient tous assis, & ie demeuray debout deuant eux comme criminel. On me demanda premierement pourquoy i'auois dit la Messe dans leur ville, où cela estoit si expressément deffendu: ie répondis que ie l'auois dite parce que i'estois Prestre, que cette defense m'estoit inconnuë, puisque iamais on ne me l'auoit intimée, que voyant la permission qu'on m'auoit donnée d'entrer dans leur ville, & d'y demeurer en habit de Prestre, i'auois cru qu'on me permettoit d'y viure aussi en Prestre, & d'y faire les fonctions propres de ma charge.

Cette réponse les embarassa, & ils ne pouuoient rien dire, sinon que la Messe estoit defenduë en leur terre. I'ajoûtois de plus qu'estant François, ie deuois auoir au moins autant de liberté en Hollande, que les Hollandois en ont en France où iamais on ne les punit pour l'exercice de leur Religion.

Ils me demanderent en second lieu, s'il n'estoit pas vray que i'eusse ietté au feu plusieurs liures de
 leurs

leur secte, qui m'auoient esté apportez par ceux qui auoient fait entre mes mains profession de la Foy Romaine: ie respondis que ie n'en auois brûlé aucun, parce que ie n'en auois point eu, ce qui estoit tres-veritable, encore que ie ne iugeasse pas que ce fust vn crime de mettre au feu des liures qui empeschent les Chrestiens d'aller au Ciel.

Ils firent instance principalement s'il n'estoit pas vray que le Gouverneur de Malaque se fust conuertit au Papisme, & confessé à moy: ie leur répondis que i'auois veritablement receu de luy beaucoup de témoignages de courtoisie, mais que ie n'auois pas esté assez heureux, pour luy pouuoir rendre la pareille & l'obliger à se conuertir.

Après auoir demeuré deux heures entieres en ces responses, ie fus ramené à la prison, d'où quinze iours apres ie fus tiré vne autre fois pour comparoitre en vn parquet de sept Iuges, deuant lesquels il me falut demeurer long-temps debout, & teste nuë: ce que ie souffrois volontiers me souuenant des outrages que souffrit nostre bon Maistre I E S V S - C H R I S T. Enfin le Iuge Criminel tira vn grand papier contenant dixneuf chefs d'accusation contre moy, qui se reduisoient aux trois que ie viens de dire, de la Messe que i'auois ditte contre les defences, des liures brulez, & du Gouverneur de Malaque conuertit: le reste n'estoit que bagatelle. Il adioustoit au bout qu'il me condamnoit à quatre choses, à vne peine corporelle, telle qu'il plairoit à Messieurs les Iuges, à vn bannissement perpe-

tuel de toutes les terres fuyettes à la Seigneurie de Hollande, sous peine de la vie, & la confiscation generale de tous mes biens. La quatrième estoit la plus insupportable de toutes, c'estoit d'affister sous vn gibet quand on bruleroit par la main du bourreau toutes les sainctes Images. Le President me mit ce papier en main, avec commandement de respondre à tous ces poinctz dans trois iours.

Je ne mettray pas icy mes réponses, que ie fis si claires, qu'elles n'auoient aucune repartie; mais au quatrième point de la peine qu'on m'imposoit, ie disois que la peine corporelle seroit la plus grande faueur qu'on me pouuoit faire; que ce me seroit vn honneur extreme de porter en mon corps les marques de mon Sauueur I E S V S - C H R I S T, que i'estois allé chercher pendant trente ans la gloire du martyre parmy les Chinois, Tunkinois, Cochinchinois, que ie n'auois iamais esté digne d'y souffrir aucun outrage en ma personne: que si Messieurs les Hollandois me vouloient faire cette grace, que ces Idolâtres ne m'auoient pas faite, ie la tiendrois pour la plus grande que i'eusse receuë de toute ma vie.

Que pour l'autre point du bannissement de toutes leurs terres, ie l'acceptois de bon cœur, puisque ie n'estois venu en celle-là, que par la tres ciuile invitation que m'en auoit fait le Gouverneur General, le sieur Corneille Vandeclin, qui ayant sceu comme i'auois deliuré de la mort par mes soins, six Hollandois dans la Cochinchine, m'en auoit

remercié fort ciuilement, & m'auoit inuité à passer par Iaquetra, dont i'auois encores les lettres; que la confiscation de mes bien ne pourroit pas faire riche celuy à qui elle feroit donnée, que depuis trente-cinq ans ie les auois mis à couuert, en donnant aux pauvres tout ce que i'auois, pour fuiure I E S V S-C H R I S T nud en la Croix.

Mais pour le dernier point qui estoit l'outrage de mon Seigneur I E S V S-C H R I S T, duquel on vouloit bruler les Images, que ie priois ces Messieurs de me mettre plustost en mille pieces, & de me reduire en cendres, pauvre & miserable pecheur que ie suis: que ie ne pouuois croire que des gens qui se font apeller Chrestiens, voulussent commettre vn si horrible sacrilege, qui leur attireroit toute la colere de Dieu; & vne infamie eternelle deuant tous les hommes, qui sçauoient que des seruiteurs de I E S V S-C H R I S T ont brulé honteusement par la main du bourreau les Images de leur Maistre.

C'est à peu après ce que ie répondis par écrit à ces Messieurs, qui ayans receu ma réponse, la voulurent considerer à loisir, pendant que ie demurois en prison, sans pouuoir dire ny Messe, ny Breuiaire, & sans pouuoir iouir de la consolation d'aucun de mes amis. Ce Seigneur Portugais auoit la bonté de m'enuoier vne fois tous les iours à manger, & vouloit mesme enuoier deux fois, si ie ne l'eusse empêché. Au reste le geolier visitoit tout fort exactement, & Messieurs les Hollandois

de leur grace ne me presenterent iamais vn verre d'eau.

CHAPITRE VI.

De la sentence que l'on prononça contre moy, & comme l'on brûla les Saintes Images.

Pendant toutes ces trauerſes Dieu me conſola d'une maniere que ie n'euffe iamais attenduë. Vn de ceux qui gouuernoient la priſon, auoit vn eſclaue aueugle, mais fort bon Catholique, Indien de nation, conuertit autrefois par les Peres de Saint François, qui fut pris par les Hollandois, & fait eſclaue lors de la priſe de Malaque: il auoit conſerué fort cherement l'amour de la vraie Foy, & il conſoloit tant qu'il pouuoit tous les Catholiques, particulierement quand il ſçauoit qu'ils eſtoient en priſon.

Il vint à moy vne nuit quant il vid que mon compagnon Heretique eſtoit profondement endormy, & m'apela par vn treliſ de fer. Ie fus fort étoné qu'on me vint parler en ce temps-là: ie m'apochay de luy: il me raconta toute ſa fortune, me demanda de ſe confeſſer, puis me preſta pour cette nuit là vne Image de Noſtre Dame fort bien trauaillée en yuoire. Ce bon homme aſſembloit tous les Samedis quelques Catholiques de ſa connoiſſance, pour honorer la Sainte Vierge deuant cette Image, qu'il me confia à condition que ie la luy rendrois le lendemain matin. Cela me réjoüit

extraordinairement ; c'estoit la nuit deuant la feste de la glorieuse Assomption de la Sainte Vierge , ce que le bon aueugle ne sçauoit pas. Je tins cela comme vne careffe particuliere que m'auoit voulu faire cette tres-bonne mere d'amour à la solemnité de sa feste. Bonauenture (c'estoit le nom de cét aueugle) me venoit voir presque toutes les nuits avec sa chere Image : ie taschay de correspondre à sa charité , en luy rendant toutes les assistances spirituelles qu'il me fut possible dans les miseres de ma prison.

L'on vuida bien-tost le procez de tous ceux qui auoient assisté à ma Messe qui furent tous condamnés à vne amende. Ce Gentil-homme Portugais qui m'auoit presté sa maison pour la dire , fut outre vne grosse amende condamné à ne rentrer iamais dans les terres des Hollandois aux Indes, mais il témoigna tant de generosité, qu'il voulut encore paier luy seul, l'amende imposée à tous les autres, ce qui luy couta beaucoup : mais il voulut témoigner par là combien il estimoit honorable ce crime d'auoir fait dire la Messe en sa maison.

I'atendois toujours qu'on prononçast mon arrest, aiant desia demeuré deux mois dans cette captiuité si rigoureuse , qu'aucun estrangier ne pouoit ny me voir ny m'écrire : mais par la grace de Dieu ie n'estois pas seul dans vne si rude solitude. Enfin le vingt-deuxième Septembre, j'appris que la sentence estoit faite : mais on differa trois iours de la prononcer , parce que Messieurs les Iuges

vouloient opiniastrément que ie fusse sous le gibet, quand on bruleroit les Images, ce que le Gouverneur ne voulut iamais permettre, de peur (disoit-il) que les Catholiques, me voians ainsi maltraité ne se souleuassent.

Ce fut donc le vingt-cinquième Septembre de l'année 1646. que ie fus conduit au parquet où Messieurs mes Iuges m'attendoient, avec leur habit de parade, assis avec vne belle gravité, pendant que i'estois debout, & teste nuë au bas de la salle: vn Officier me fit approcher pour ouïr plus commodement ma condamnation, le Secretaire s'avança sur le milieu, & fit lecture de tout l'arrest pendans vne bonne heure, toujours en langue Hollandoise.

Ie répondis que cette langue m'estant inconuë, i'en auois du tout rien compris de tout ce que l'on auois dit: Alors vn des Iuges qui parloit fort bien François, dît que i'estois condamné à trois choses, à vuidier le pais, à payer quatre cens escus d'or d'amende, & que les Images seroient brulées à la place publique sous vn gibet, ou vn criminel seroit pendu à mesme temps.

Ie répondis que ie prenois cét exil pour vne faueur: que pour de l'argent, i'estois bien assuré qu'on n'en auroit point du tout de moy, parce que ie n'auois aucun bien: mais pour l'horrible sacrilege qu'ils vouloient commettre contre la sacrée Image de IESVS-CHRIST, ie commençay à leuer ma voix, & iettant de grosses larmes: ie leur dis que i'a-

pefois de leur iniuste iugement, & que s'il n'y auoit personne en terre qui ouïst mon appel: ie les citois au tribunal de I E S V S - C H R I S T, qui seroit leur Iuge, & qui vengeroit avec toute sa colere le sacri-lege qu'ils commettoient contre son honneur, & qui les traiteroit comme coupables du plus grand crime qui se puisse faire.

On m'empescha de parler plus long temps, & on me ramena en prison, criant, & priant toujours qu'on me mist en pieces, & qu'on me brulast, mais qu'on ne s'en prist pas à I E S V S - C H R I S T. Ie ne gagnay rien par mes prieres ny par mes larmes: ces infames scelerats auoient dressé deux gibets où deux voleurs deuoient être executez, & vn grand bucher, où l'on bruleroit le Crucifix, ce qui fut aussi tost executé avec vne impieté, qui n'a point d'exemple; tous les Catholiques fremissoient de rage, & les Heretiques mesmes disoient qu'il leur sembloit voir toute la sanglante tragedie du crime des Iuifs au crucifiement du Sauueur entre deux larrons.

Et de vray c'en estoit la vraye Image, si ce n'est que ce crime estoit beaucoup plus atroce, puisqu'il estoit commis par des Chrestiens. L'on pensoit, hélas! deux voleurs, & à mesme temps ne pouuant pas crucifier I E S V S - C H R I S T en sa personne, on le faisoit mourir autant qu'on pouuoit, en consumant son Image dans le feu qu'ils allumoient tous, faisant mille railleries sur le sainct Crucifix.

Il n'y eut qu'un pauvre esclaue Catholique qui ne voulut iamais obeir au President son Maistre,

refusant absolument de porter ces Images, & d'allumer le feu prophane qui les brula : mais il ne fit que pleurer à la veüe de tout ce grand peuple qui estoit present, & qui approuuoit la iuste douleur de ce pauvre miserable, qui condamnera vn iour tous ces impies.

Il est vray que Dieu ne tarda pas long-temps de donner quelques signes de sa colere : vn homme d'honneur fort bon Catholique, m'assura qu'il auoit veu en mesme temps trois globes de feu en l'air qui menaçoient sans doute ces miserables des feux eternels qui deuoient punir leur sacrilege. Le President, & le Iuge qui auoit tramé tout ce crime, dans moins d'vn mois perdirent leur charge par vn ordre de Hollande, tout le monde iugea que c'estoit vne premiere marque de la vengeance que Dieu preparoit à ces deux Iuges, qui auoient commis vne si horrible iniustice.

CHAPITRE VII.

Ma sortie de la prison, & de la ville de Iaquetra.

A Pres ma condamnation chacun auoit liberté de me venir voir dans la prison, où ie demuray encore vn mois, & on me pressoit de payer la somme, pour estre deliuré de cet esclauage. Ie protestay toujours constamment que ie ne donnerois iamais vn denier, deusse-ie demeurer en prison toute ma vie, & que ie ne trouuois point de mort plus douce, que celle qui m'arriueroit en vne
 prison,

prison, où ie serois retenu seulement pour auoir dit la Messe.

Sur la my- Octobre des nauires venus de Hollande porterent ordre que le sieur Corneille Vandelin seroit Gouverneur General de toutes les Indes pour la Seigneurie de Hollande: iusques alors il l'auoit esté seulement par commission, depuis la mort de cet autre General Antoine Vendima, qui auoit eu la charge 9. ans & qui s'estoit rendu redoutable dans toutes les Indes, particulièrement depuis qu'il eut pris & saccagé Malaque sur les Portugais.

Al'entrée de ce nouveau Gouverneur l'on fit plusieurs réiouissances publiques: entre ses autres liberalités, il deliura tous les prisonniers, quelque crime qu'ils eussent commis. Mon Iuge qui s'attendoit d'auoir quatre cens escus de moy, fut bien étonné quand il vid que le Gouverneur me deliura de cette peine, & me fit sortir de prison malgré luy.

Mais il eut encore bien plus grand dépit, quand il luy falut rendre vn petit cofret, où i'auois quelques papiers, & quelque peu d'argent que les Portugais m'auoient presté. Ce bon personnage auoit déjà ietté l'œil sur l'argent, & pensoit en faire sa proie: ie m'en allay plaindre au Gouverneur qui me fit rendre tout, avec beaucoup de bonté. L'on me dit qu'il l'auoit fort mal-traité de paroles, & memes donné quelques bastonnades à ce Iuge, pour ce qu'il auoit vsé de trop de rigueur enuers moy & enuers le Portugais qui m'auoit presté la maison.

O o

Le iuge estoit trop glorieux pour se vanter de cela ; il ne me vid plus , mais il me donna vn archer qui ne me quita iamais. Je m'en allay remercier le Gouverneur des courtoisies qu'il m'auoit faites en mon entrée dans Iaquetra , & en me deliurant de prison : il me fit de grandes caresses , & me demanda pardon pour sa nation. Ensuite ie fus dans vn esquif trouuer les Portugais qui m'atendoient dans leur nauire pour aller au Roiaume de Macassar.

Ils me receurent avec des bontés inimaginables, surtout mon insigne bien-faicteur le Seigneur Antoine d'Almeida Borges que i'embrassay avec bien des larmes : c'estoit luy qui m'auoit nourri si charitablement pendant trois mois de prison. Je luy conseillay d'expedier bien-tost ses affaires , & de sortir de ce mauuais pais , où Dieu estoit si mal serui.

Nous entrâmes dans le nauire le iour de sainte Ursule vingt & vnième iour d'Octobre , apres auoir seiourné huit mois dans Iaquetra , desquels i'auois passé trois mois dans la prison. Les Portugais vouloient prendre leur route droit à Macassar , ie les priay de me donner temps d'aller à Bantan à dix lieues de Iaquetra dans la mesme Iaue Maieure, parce que c'est la où les Anglois ont leur grand magazin des Indes : i'estois bien aise de voir si ie me pourrois embarquer, pour venir en Europe dans leur vaisseau.

I'arriuay en cette ville le mesme iour , & i'y trouuay vn traitement bien different de celuy que les Hollandois m'auoient fait, le sieur Aaron Becza

Gouverneur General pour les Anglois dans les Indes, me receut avec toute la bonté que i'eusse pû attendre d'un Catholique fort zelé; il me voulut auoir à sa table où il me traita si ciuilement, que i'eus opinion qu'il estoit Catholique: iusques à ce qu'un iour à table il me fit assez conoître par ses discours, qu'il estoit engagé dans le malheur commun de cette pauvre nation; qui aiant esté autre fois les delices de la vraie pieté, a perdu depuis quelque temps, ce qui la rendoit venerable à toutes les autres nations depuis tant de siecles.

Ce Seigneur donc m'ofrit toute forte de protection & de courtoisies: mais il me dît que sçachant les troubles qui estoient lors en Angleterre pour la Religion, il ne pouuoit me permettre d'y aller sur les vaisseaux qui deuoient bien-tost partir: Que si ie voulois attendre vn an, il me promettoit de m'y mener avec assurance qu'il defendroit ma vie, au peril de tout ce qu'il auoit de plus cher au monde.

Je le remerciay, luy disant qu'ayant perdu desia huit mois parmy les Hollandois, i'estois fort pressé de mon voiage. Il me donna des patentés fort amples pour entrer dans tous les lieux où il y auroit commerce des Anglois: ie m'en suis serui depuis fort souuent avec tout le bon succès que ie pouuois fouhaiter. Je pris alors congé de luy, & me rendant au nauire Portugais, nous tirâmes vers le Macassar.

CHAPITRE VIII.

*Comme nous allâmes au Roiaume de Macassar, & le
sejour que nous y fimes.*

NOus commençâmes nostre voiage le vingt-cinquième Octobre, & demeurâmes sur la mer deux mois cinq iours contre l'ordinaire; parce que quand les vens sont bons, le voiage est beaucoup plus court. Il y auoit plus de trois mois que ie n'auois dit la sainte Messe, & i'eusse bien demeuré plus long-temps, si les Portugais ne se fussent mis en peine de me trouuer des ornemens sacrez pour la dire, parce que les Hollandois m'auoient osté tous ceux que i'auois.

Ie commençay à dire la Messe dans le lieu le plus commode du nauire le vingt-huitième Octobre iour de Dimanche, & la feste des Apostres S. Simon & S. Iude, & par la grace de Dieu ie ne passay pas vn seul iour de tout le voiage, sans auoir cette consolation. C'est ainsi que Dieu me voulut faire reparer la perte que i'auois faite parmy les Hollandois; Et comme ie n'auois point de Breuiaire, par bon-heur vn Pere de S. Dominique se trouua dans le vaisseau, qui me prestoit tous les iours, celuy qu'il auoit aporté pour son vsage.

A la verité ie ne scaurois icy omettre l'excellente pieté du Capitaine Portugais qui commandoit le vaisseau: c'estoit vn Seigneur fort noble, & fort riche; mais il estoit plein de vertu, & de charité: il

assistoit toujours non seulement à la Messe que ie disois, mais au Catechisme que ie faisois tous les iours sur l'apresdinée, il y apeloit tous ceux du vaisseau, il communioit souuent, & faisoit communier ses valets, & en vn mot il n'oublioit rien de tout ce que peut faire vn Seigneur Chrestien.

Dieu luy fit ressentir des efets de sa protection, car le voiage se trouuant plus long que nous n'auions pas pensé, il ne nous restoit plus rien à boire ny à manger; Dieu nous pourueut tout seul de l'vn & de l'autre, il enuoia vne grosse pluie qui nous donna de l'eau en abondance, & iettant les filets en mer nous eûmes du poisson pour beaucoup de iours.

Avec cette prouision nous arriuâmes heureusement au port de Macassar le iour de saint Thomas vingt & vnième Decembre. Nos Peres qui ont vne fort belle maison dans la ville, estans aduertis de mon ariuée, acoururent incontinent pour me prendre, & m'y mener: ie m'y en allay comme si ie fusse allé en Paradis, tant j'auois de satisfaction de voir mes bons Peres, iustement vn an apres mon départ de Macao.

Le Macassar est vne Isle fort grande, & fort renommée que nos cartes appellent Celebes: le principal port est à quatre degrez de la ligne du costé du Sud. Elle est extremement fertile en ris, & tous les fruits des Indes y viennent fort bien, particulièrement ces belles palmes qui portent le cocos. Il y a grande quantité de bœufs, de poules, & de pi-

geons, mais des pourceaux point du tout, parce que les habitans qui sont Mahometans, les ont entierement exterminé du païs.

La temperature de l'air y est fort bonne, & fort saine, les chaleurs n'y font point fâcheuses, pour la raison que j'ay dite parlant de Malaque, parce que le Soleil se fait vn beau parasol lors qu'il deuroit tout brûler, & attire tant de vapeurs, & d'exhalaisons dans la grande force qu'il a, que leur plus grand hiuer est le temps que nous apelons icy le plus grand esté. La principale nourriture de tous ces peuples est le poisson qui est à tres-bon marché, à cause de la grande abondance qu'il y en a; & il est si bon, que l'Europe à mon aduis n'a rien qui en approche.

Comme l'air y est si temperé, que iamais il n'y fait bien froid, les hommes vont nuds depuis l'estomac en haut, mais les femmes sont entierement couuertes depuis la teste iusques aux pieds, de façon qu'on ne void du tout point mesme leur visage.

Je ne scaurois penser à leur Religion sans vn extreme regret, il y a fort peu d'années qu'ils estoient entierement Idolâtres, mais ils reconurent si bien la vanité des Idoles qu'on adoroit en leur païs, qu'ils resolurent par vn consentement general de changer de Religion. Mais ne sachant pas s'ils se deuoient atacher à la Religion des Chrestiens, ou à la secte de Mahomet, au lieu de bien examiner la verité de l'une & la fausseté de l'autre, ils prirent vn moien de les reconnoistre fort peu raisonnable.

Ils enuoierent des Ambassadeurs à Malaque, priant les Chrestiens de leur enuoier des Prestres capables de les instruire dans leur Religion; & à mesme temps ils enuoierent vne ambassade vers le Roy d'Acen Mahometan, le suppliant de leur donner des Cassises, qui leur expliquassent les superstitions de Mahomet, avec resolution d'embrasser la Religion de ceux qui arriueront les premiers.

Ie ne sçay qui ie dois plus blâmer en cette occasion, où le mauuais raisonnement de ces gens cy, ou le peu de zele qu'eurent pour lors les Chrestiens, qui vserent de tant de remises dans vne affaire de si grande consequence, qu'ils se laisserent preuenir par les Mahometans qui arriuerent les premiers, & furent si bien venus qu'ils y establirent leur mauuaise secte; les Chrestiens qui arriuerent apres furent rebutez, & la plaie saigne iusques à present, sans que l'on ait peu apporter de remede à vn mal qui durera peut-estre encore plusieurs siecles.

CHAPITRE IX.

Du grand Gouverneur du Royaume de Macassar, & des discours que i'eus avec luy.

IE rencontray à mon arriuée le grand Gouverneur de tout le Roiaume qu'ils apelent Carim-Patingaloa, que ie trouuay fort sage & fort raisonnable, & à la reserue de sa mauuaise Religion, tres honeste homme. Il sçauoit fort bien

tous nos mysteres, il auoit leu curieusement toutes les histoires de nos Rois de l'Europe, il auoit toujours nos liures en main, & particulièrement ceux qui traittent des Mathematiques; où il estoit tres-bien versé: aussi auoit-il vne si grande passion pour toutes les parties de cette science, qu'il y traualloit iour & nuit.

Mais il estoit si homme de bien, que tout le peuple & tous les grands du Roiaume voiant le Roy fort petit, & d'ailleurs connoissant les grandes qualités qui estoient en luy pour commander, luy offrirent la Royauté: il ne tenoit qu'à luy de la prendre, & de se mettre la courone sur la teste, mais il n'y voulut iamais entendre, il aima mieux estre suiet à son legitime Souuerain, que de porter vn Diademe sur vne teste criminelle.

Il gouerna toujours le Roiaume, pendant que le Roy fut mineur; quand il le vid en âge de pouuoir commander, il se demit volontairement de toute l'authorité Souueraine: mais le Roy s'en sentit tellement obligé, qu'il luy laissa tout le credit qu'il auoit, ne faisant rien que par son conseil. C'estoit veritablement le grand Ministre d'Estat, sans lequel il ne se faisoit iamais rien d'important dans tout le Roiaume.

C'est luy qui a fait venir nos Peres dans cét Etat: & qui les y a maintenus, quand on a fait de grands efforts pour les en chasser. Il nous a logez en vn fort beau lieu & nous a permis l'exercice libre de tous nos ministeres. Aussi assiste-il luy mesme ordinairement

ment aux sermons, particulièrement aux principales festes de l'année, & y fait venir toute la Cour, il accompagne nos processions, sur tout la semaine Sainte, avec tant de Modestie, & de deuotion, qu'on le prendroit pour vn Catholique bien zelé.

Ie l'ay souuent ouy parler de nos mysteres avec beaucoup de respect: il nommoit touiours le Pape, le grand Pontife des Chrestiens, il ne disoit iamais les noms des Saints qu'en y adioustant de beaux éloges, à l'ouïr parler sans le voir, on l'eust pris pour vn naturel Portugais; car il parloit cette langue avec autant de facilité que ceux de Lisbonne mesme.

Il estoit si sçauant en tous les points de nostre Religion, qu'il en disputoit souuent contre les Heretiques qui demeuroient d'ordinaire sans réponse: il attaquoit particulièrement les Hollandois sur l'authorité du Pape, & il se moquoit d'eux de ce qu'ils vouloient faire vn corps sans aucune teste, leur prouuant clairement que ce ne pouuoit estre qu'un monstre.

Aussi tost que ie fus arriué, nos Peres furent d'avis, que ie luy allasse faire la reuerence en qualité de Procureur de la Prouince du Iapon, que ce bon Gouverneur auoit obligée par tant de bien-faits. Il me receut fort ciuilement, il m'assura qu'il aimoit nos Peres, & qu'il les protegeroit contre tous leurs ennemis, qui voudroient entreprendre de les chasser du Macassar, comme ie vis qu'il agreoit les discours de Mathematiques, ie commençay à l'en-

tretenir sur ce sujet, & Dieu voulut qu'il y prist si grand plaisir, que depuis il me voulut auoir ordinairement en son palais.

Il arriua que ie luy prédis vne éclipse de Lune, quelques iours auant qu'elle parust: ie luy en fis la description entiere, telle qu'il la vid apres: cela le gagna si fort qu'il vouloit que ie luy enseignasse tous les secrets de cette science: moy qui auois dessein de luy apprendre la science d'aller au Ciel, plustost que le cours des Astres, ie ne le voyois iamais que ie ne mélassetoûjours beaucoup de choses qui le pouuoient obliger à se conuertir, & encore qu'il changeast quelquefois de discours ie ne laissois pas de retourner de temps en temps à cette grande affaire.

Il m'écoutoit toûjours sans s'émouuoir: mais il répondoit fort peu à tout ce que ie luy propofois. Il me parla quelquefois de S. François Xauier avec des témoignages de grande estime. Je voulus luy maintenir, qu'il auoit eu l'entrée dans le Macassar, où il auoit baptisé vingt cinq mille personnes dans le seul Roiaume de Tolo: il me dit que le Roiaume de Tolo, où cet Apostre auoit si heureusement trauaillé, n'estoit pas celuy de Macassar, mais bien celuy des Moluques. Je luy repartis que cela estoit probable; mais qu'il n'estoit pas entiere-ment assuré, ce qu'il eut peine d'auoüer.

Je n'oubliai rien pour ramener à IESVS-CHRIT ce personnage de qui dependoit la conuersion entiere de tout ce Roiaume: il ne m'en sceut iamais

mauvais gré, mais il n'en devint pas meilleur. Je ne peus jamais découvrir d'où cela pouvoit provenir, parce que sa vie n'estoit point mauvaise en apparence, il n'auoit aucun engagement avec les femmes. Je reconnus seulement que i'estois trop grand pecheur pour venir à bout d'une si bonne œuvre.

Quand ie fus sur mon depart, ie m'en allay luy donner vne dernière attaque pour son salut, en prenant congé de luy, ie parlay avec plusieurs larmes, & luy dis des raisons bien capables de toucher son cœur: mais apres mon discours qui fut assés long, il ne me répondit du tout rien que ces trois paroles: Bien, mon Pere! vous avez fort bien fait le deuoir de vostre charge. Apres cela il me fit beaucoup de reuerences, & il m'embrassa plusieurs fois: mais pour l'affaire principale, il n'en dît pas vn mot.

Quand ie fus de retour en nostre maison, il m'envoia vn Portugais, son grand confident, qui me fit mille protestations d'amitié de sa part, m'apporta diuers presens, avec vn memorial des choses curieuses qu'il désiroit que ie luy apportasse d'Europe, adioustant à la fin, qu'il désiroit fort me voir reuenir, & qu'il me coniueroit de repasser par ces terres, où ie verrois touûjours l'estime qu'il faisoit de moy. Il me fallut contenter de ces complimens, & luy en rendre de semblables.

CHAPITRE X.

Mon depart du Macassar, avec les Anglois, & le bon traitement qu'ils me firent à Bantan.

A Prés auoir demeuré iustement cinq mois au Macassar ie partis le quinzième Iuin avec les Anglois, qui me logerent volontiers dans leur nauire, & m'y donnerent vne place des plus commodes, avec tant d'honneur que iamais ils ne manquerent de m'inuiter à leur table, où encore ils me donnoient touïjours la place la plus honorable. Ils receurent mesme en ma consideration deux Catholiques, vn François & vn Espagnol, qui me donnerent beaucoup de consolation en tout ce voiage.

Nous rencontrâmes en chemin vn fort beau port de la Iaue Maieure nommé Giapara, où le Roy, quoique Mahometan, auoit beaucoup d'inclination pour les Portugais, & haïssoit si fort tous les Hollandois, qu'il auoit souuent fait tous ses efforts pour les chasser de toute cette isle. Il nous vid fort volontiers, & il se rencontra de bonne fortune qu'vn nauire des Portugais estoit en ce port. Aussi-tost qu'ils sceurent mon ariuée avec le nauire Anglois, le Capitaine vint incontinent en teste de toute sa compagnie pour me visiter, & me faire offre de leur seruice.

Ie fus ravi de ioie de les voir, parce que c'estoit la veille de la Feste Dieu, & ie desirois de tout mon

cœur de pouuoir dire la sainte Messe le lendemain, laquelle ien'eusse pas peu dire parmy les Anglois. Ils me menerent en leur nauire, qu'ils tapissèrent fort richement: i'y passay toute la nuit entendant les confessions de tous ceux qui faisoient voyage. Le matin nous dîmes la Messe, nous fîmes vne belle Procession, nous passames le iour en prieres, & sur l'entrée de la nuit, ces Messieurs me voulurent conduire iusques à mon nauire Anglois, où ils me donnerent tant de bonnes viandes, que nous en eumes assés pour tout le reste du voiage.

Nous partîmes le lendemin pour aller repasser à Bantan & de là venir en Europe, ou au moins aux Indes: nous arriuâmes le trentième Iuin en ce port qui est fort proche d'un destroit fort celebre, nommé de la Sanda, entre la Iaue, & l'Isle de Samatra. I'y retrouvay ce Capitaine Anglois le sieur Aaron Beckec qui me fit toutes les courtoisies qu'il pût avec tant de franchise, & tant de bonté que i'en estois honteux & étoné. Il ne voulut iamais que ie prisse autre logis que sa maison où il me traita toujourns fort magnifiquement à sa table, sans vouloir iamais rien prendre de moy.

Il me pressoit encore vne fois de m'arester vn an avec luy, & il me prometoit qu'après cela il me meneroit à ses dépens iusques en Angleterre, avec assurance que ien'y receurois aucun deplaisir, encore que i'y fusse reconu Prestre & Iesuite; neanmoins apres luy auoir fait entendre le deplaisir que j'auois de ne pouuoir pas auoir l'honneur qu'il me pre-

sentoit, ie luy dis que l'importance de mes affaires ne me pouuoit pas permettre de m'arester. Il me témoigna qu'il ne me vouloit pas contraindre, que ie choisisse la route que ie voudrois, qu'il m'ofroit tout ce qui pouroit dépendre de son credit.

Outre cela, il me permit de prendre en ma compagnie vn fort honeste Portugais nommé François Secpa, ce qu'il m'accorda fort ciuilement, mesme apres l'auoir refusé à vn autre Portugais qui luy auoit fait la mesme demande. Mais il témoignoit en tout vne tres-particuliere inclination pour les Peres de nostre Compagnie, disant hautement que c'estoient nos Peres de Goa qui auoient moienné l'accommodement des Portugais avec les Anglois, dequoy il se sentoit fort obligé.

I'attendis vn mois entier dans cette maison la commodité d'vn vaisseau qui allast aux Indes: i'allois tous les iour dire la Messe en vn lieu éloigné de toutes les maisons tenües par les Anglois, parce que ie ne voulois pas les irriter après toutes les bontés qu'ils auoient pour moy. Tous les Catholiques du lieu, & les esclaves des Anglois ne manquoient point d'y venir presque tous les iours: ie les confessois tous, & leur donnois les autres consolations qu'ils pouuoient attendre de moy. I'y trouuay encore quelques Chinois Chrestiens qui trafiquoient en ce port: ils furent fort ioieux de trouuer vn Prestre qui peust contenter leur deuotion.

A peine se passoit-il aucun repas, qu'on ne par-

last de quelque point de controuerse. Il est vray que ie les laissois toujourns commencer pour ne les pas fâcher sans profit : mais apres ie les conuainquois de telle façon , qu'ordinairement ils demeu- roient sans repartie. Le Ministre fut le premier qui m'attaqua sur la realité du Saint Sacrement, que ie luy prouuay si clairement par l'écriture, qu'il en receut bien de la honte, encore que ie parlasse tou- jours avec beaucoup de respect, pour ne leur don- ner aucun sujet de se plaindre. Ce bon homme auoit le liure de nostre Pere Maldonat sur les Euan- giles, & il en faisoit grand état, dont il me fut aisé de le conuaincre sur le mot de pain supersubstan- tiel, qui est en l'Oraison Dominicale.

On parla vne autre fois de l'abstinence des vian- des à certains temps de l'année ; sur laquelle le President mesme qui auoit fort bien estudié, & qui entendoit le Latin, le Grec, le François, & le Por- tugais, me fit diuerses demandes, & il me parut toujourns fort satisfait de mes réponses. Le mesme arriua sur le discours du Celibat des Prestres, de la Communion sous vne seule espece, & des tradi- tions, où ie tâchay de faire voir la verité Catholi- que, avec tant d'euidence, que plusieurs en parti- culier me témoignèrent qu'ils en estoient ébran- lez. Mais hélas ! l'interest humain preualoit sur les reproches de la conscience, & la crainte de perdre les biens où la vie, dissipoit celle qu'ils deuoient auoir de perdre leur ame.

CHAPITRE XI.

Le voiage de Bantan iusques au pais du Mogor.

LE mois de Iuillet estant passé, le nauire fut prest pour faire voile pour les Indes; ie pris congé de ce Capitaine Anglois, a qui i'estois si étroitement obligé, luy disant avec plusieurs larmes, que ie demanderois à Dieu toute ma vie le salut eternal de son ame, qu'il perdoit dans sa mauuaise Religion.

Nous entrâmes dans le vaisseau sur le commencement de la nuit deuant la feste de nostre glorieux Patriarche S. Ignace, que ie pris pour mon particulier protecteur dans cette si longue, & si facheuse nauigation, où ie ne pouuois dire aucune Messe, ny receuoir aucune consolation spirituelle, que de mon Portugais Catholique. Mais il me fut rauï par vne grande maladie, quil'emporta en peu de iours, tellement que tous mes compagnons de voiage estoient Heretiques, qui neantmoins continuerent pendant tout le temps de la nauigation, à me rendre tous les bons-offices que de bons Catholiques m'eussent pû faire.

Le vent nous fut si fauorable dès le commencement, que nous passâmes avec beaucoup de facilité le détroit de la Sunda, qui est ordinairement fort facheux à cause des grandes tempestes. Il ne nous fut pas possible de tenir le droit chemin des Indes à cause des vens, & des mauuais passages que le
Pilote

Pilote fort sçauant en son mestier voulut prudemment euitier.

Ce fut la cause pourquoy nous nous écartames fort loing, & au lieu d'aller depuis le cinquième degré d'élevation Australe, où est le destroit de la Sunda, droit au Septentrion où est toute l'Inde, nous allâmes prendre les vens du costé de l'Isle de S. Laurens, qu'on apele Madagascar, où nous n'ariuâmes pas, parce que nous tournâmes du costé d'Afrique, comme si nous eussions eu dessein d'aller à la mer-rouge.

Dans tout le voiage Messieurs les Anglois continuerent à me traiter tres-ciuilement, le Capitaine ne voulut iamais permettre que ie mangeasse hors de sa table, où il me donnoit touiours la premiere place, encore que ie m'en excusasse autant qu'il m'estoit possible. On ne manquoit pas de m'ataquer assés souuent sur des points de nostre sainte Doctrine: mais ie m'entretenois volontiers en ces matieres, tâchant de leur montrer par des raisons évidentes les verités Catholiques, ie ne vis pas pourtant qu'ils fissent semblant de les vouloir suiure.

Nous demeurâmes vn mois sur cette grande mer, ayant touiours si bon vent, que nostre Pilote craignant d'ariuer aux Indes auant le temps propre pour y entrer, abatit toutes les voiles, à la referue d'une petite, qui nous donnoit assés de vent pour nous pouuoir trouuer au port de Surate, iustement au commencement d'Octobre, lors

que les vens font bons & l'entrée du port aisée.

Nous demeurâmes donc deux mois entiers en cette nauigation, où nous fîmes bien au moins deux mille lieües, i'entray au port de Surate le trentième Septembre, & le lendemain i'allay à la ville à quatre lieües du port, où Messieurs les Anglois continuerent à me faire mille faueurs. Le sieur François Breton leur President en cette ville vint au deuant de moy, & me receut magnifiquement, par la recommandation que luy en auoit faite le sieur Aaron Beckec: il voulut à toute force me loger en sa maison, & me nourir à sa table, sans qu'il me coutast rien.

Je le remerciay neantmoins, parce que ie rencontray heureusement le Reuerend Pere François Zenon, Capucin François, Angeuin, qui aiant appris mon arriüée, me vint incontinent offrir sa maison, où ie me trouuay bien mieux, que dans cette maison magnifique du Seigneur Anglois, sçachant bien que i'y aurois plus de moien de viure religieusement, & d'assister le prochain. Je priay le sieur Breton de le trouuer bon, qui m'envoia des meubles, & me voulut fournir tout ce qui estoit necessaire pour mon entretien.

Je me retiray donc dans la petite maison de ce saint Religieux, où il me sembloit estre dans vn Paradis. Ce bon Pere estoit vn grand seruitur de Dieu; tres-austere à soy-mesme, & merueilleusement plein de compassion pour les autres: aussi se faisoit-il aimer de tous ceux qui le connois-

foient, il prêchoit fort vtilement toutes les Fêtes & Dimanches, & assistoit tous les Catholiques qui venoient trafiquer en ce beau port. Je fus en sa tres-douce compagnie, pendant quatre mois, & ie puis dire que ie me tins heureux d'auoir rencontré vne persone si sainte & si charitable.

Six Semaines apres mon arriuée i'eus le bien de reuoir mon grand & charitable bien-facteur le Seigneur Almeida Borges, qui vint à Surate avec toute sa famille. I'estois si étroitement obligé à sa charité, que ie luy en témoignay toute la reconnoissance qu'il me fut possible. Nous receumes quelques iours apres vne affliction bien grande par la mauuaise conduite d'vn de ses valets, qui par ie ne sçay quel desespoir, s'alla ietter entre les bras des Mahometans, & fit profession de leur mauuaise Loy.

Dieu nous fit la grace pourtant de l'aracher des mains de ces infidelles, pour le ramener à son deuoir; mais ce ne fut pas sans recevoir plusieurs bastonades & des coups de pierre, dont l'vn me ietta par terre. Cela ne nous empêcha pas de suiure nostre proie, & enfin elle ne nous échapa point; ce pauvre miserable reconut sa faute se confessa avec plusieurs larmes, ie l'enuoiay en la ville de Daman, où les Portugais sont les maistres, il y fit abiuration de la secte de Mahomet & fut reconcilié à l'Eglise par les officiers de l'inquisition.

CHAPITRE XII.

Quelques remarques sur la ville de Surate, & le sejour de quatre mois que i'y fis.

IE n'entreprends pas de parler des Etats du Mogor qui est assez connu par les Historiens qui en ont écrit. On l'apelle grand à cause de la grandeur de ses richesses, & de l'estendue de ses pais. Il met sur pied des armées effroyables, de quatre, & de cinq cent mille hommes, qu'il emploie souvent à faire la guerre au Roy de Perse. Aussi son Roiaume s'étend depuis la Perse iusques à Bengala, c'est à dire qu'il est le vray Roy de toutes les Indes, encore que quelques autres Princes s'attribuent le mesme nom, pour quelques Places qu'ils tiennent sur le riuage de la mer, qui n'est du tout rien en comparaisson du reste de l'Inde.

Les deux principales villes du Roiaume sont Agra, & Laor, le Roy passe ordinairement l'hiuer en la premiere, & l'été en la seconde. Elles ne sont pas éloignées l'une de l'autre, on dit qu'elles sont toutes deux fort grandes & fort belles. Nostre compagnie a vn grand College dans la ville d'Agra; qu'un fort honeste Armenien nommé... a fondé depuis enuiron trente ans: nous y auions auparavant vne Mission où ce grand Martyr le Reuerend Pere Rodolphe Aquaiua trauailla quelque temps, auant que d'aller à Salfette, où il couronna sa sainte vie, d'une tres-glorieuse mort. Le R. P. Ierôme

Xavier luy succeda dans ce bel employ, & demoura trente ans dans Agra, ou aux environs, toujours fort bien venu du Mogor.

Surate est vne ville des plus considerables de cét Etat à cause du grand port, qui est l'vn des plus commodes de tout l'Orient: c'est là que i'ay veu des Marchands de toutes les nations du monde, qui y trafiquent avec seureté, sans qu'il y faille craindre les Anglois ou les Hollandois qui sont contrains de demeurer dans la retenue, parce que le Mogor, qui veut que toutes les nations viennent à ce port avec assurance, les chasseroit bien loin, s'il sçauoit qu'ils eussent fait le moindre deplaisir à ceux qui viennent pour le trafic.

On y trouue les plus belles marchandises du monde; il y a quantité de diamans que l'on porte de Colcouda qui n'en est pas loin, & où est la mine de ces pierres les plus precieuses du monde, les soies de la Chine, les toiles de cotton, toute sorte d'espiceries, & en vn mot tout ce que l'Orient a de plus exquis.

Dans ce grand abord de nations il est necessaire que l'on y trouue toute sorte de superstitions: aussi permet-on à chacun de viure à sa mode. Le Prince, & quasi tous les principaux sont Mahometans. I'y ay veu neantmoins plusieurs Paiens d'vne certaine maniere que ie n'ay iamais veüe ailleurs. Ils ont vn soins extraordinaire de nourrir les chiens, les chats, les rats, & tous ces autres vilains animaux dont nous auons horreur: il n'ont garde de tuer iamais

aucun moucheron, fourmy, ny pulce. Je les ay veu souuent donner à manger aux rats : on ne sçauroit leur faire vne plus grande menace, que de leur parler de tuer vn rat ; il n'y a point de somme d'argent, qu'ils ne donnent pour empescher la mort de ce bel animal. Voiés si ceux qui vendent la mort aux rats, seroient bien venus parmy ces peuples.

Leurs Prestres s'appellent Iogues, ils vont nuds ils portent de grands cheueux iusques à terre ; & leur corps couuert de boüe : ie vous assure que ie ne vis iamais rien de si laid & de si vilain. Ils ont toujours en main de grands éuentaux de plume dont ils se seruent pour balier la terre, pour la crainte qu'ils ont de tuer quelque moucheron, ou quelque fourmy. Je ne pouuois voir cela sans horreur, & sans compassion.

Je trauaillay autant que ie peus à leur faire connoistre leurs folles erreurs ; mais ie n'y gagnay rien, parce que personne ne se voulut rendre à la verité, mais auant que le nauire Anglois fust prest, Dieu me donna vne bien grande consolation par l'ariuée de nos Peres, qui vinrent de Goa, & s'arrestèrent quelque temps avec moy dans Surate.

Il y en auoit trois qui quelques iours apres partirent pour le College d'Agra, à quarante iournées de Surate : le premier estoit le Pere Antoine Botel Portugais, personnage de grand merite & de grand credit ; destiné pour estre Visiteur & Recteur du College, qui est en cette ville capitale de tout le

Roiaume , les deux autres estoient ieunes hommes déjà Prestres , & bien capables d'apprendre les langues du pais , le Pere Antoine Ceski Alleman, & le Pere Henry Buscé Flaman : les lettres que i'ay receües à Rome depuis peu , nous racontent les grands fruits que ces trois Peres font par leurs travaux dans l'état du Mogor.

Le quatriéme étoit le Pere Torquato Parisiano Italien , qui venoit déguisé en marchand Anglois, & alloit iusques au port de Suaken sur la frontiere d'Ethiopie , pour secourir les pauvres Chrétiens de cette Eglise aflagée, & leur apportoit même quelques soulagemens temporels , que le Seigneur Alphonse Mendez Patriarche d'Ethiopie , leur enuoioit. Les Anglois qui sceurent le dessein de ce bon Pere , le fauoriserent si bien , qu'ils ne se contentèrent pas de luy donner place dans leur nauire; mais encore quand ils furent dans le pais , ils le seruirent de tout ce qu'ils purent, & mesme scachant que les Mahometans auoient dessein sur sa vie, ils le retirèrent de leurs mains, & le mirent en lieu d'assurance.

C'est vne chose inutile de dire la ioie que nous eumes tous cinq de nous voir apres le départ des trois autres. Le Pere Torquato , & moy ioignîmes nos soins pour combatre les Idolatres dans leurs erreurs ; mais le fruiet fut petit , & toutes nos peines presque inutiles.

CHAPITRE XIII.

Mon depart de Surate iusques en Perse.

I'Attendis donc quatre mois entiers dans Surate que le nauire Anglois fust prest, pour me mener en Perse, d'où ie m'estois resolu de prendre le chemin par terre à trauers toute la Perse, la Medie, les deux Armenies, & la Natolie iusques à Smirne; parce que ne trouuant point de vaisseau qui fust prest à doubler le cap de bonne Esperance, ie crus qu'il estoit à propos de venir en Europe par vn chemin qui estoit plus fâcheux, mais qui seroit plus court.

Après auoir pris congé du Reuerend Pere Zenon à qui ie me reconnoissois estre si étroitement obligé, & du Pere Torquato Parifiano, qui attendoit le nauire Anglois pour Suaken, nous partîmes le troisieme iour de Fevrier pour aller en Perse. Ce fut la troisieme fois que Messieurs les Anglois me receurent dans leurs nauires: où ils continuerent à me faire toutes les courtoisies que ie pouuois non pas esperer, mais desirer. La nauigation dura iustement vn mois, nous passâmes à la veüe d'Ormus, & prîmes terre à deux lieuës de là, c'est à dire à Comoran.

Ormus, comme tout le monde scait, est vne petite Isle sur l'embouchure du golphe Perfique, où la terre est toute brûlée, & ne porte du tout rien à cause des chaleurs excessiues: il n'ya que du sel, où le Soleil venant à donner, il brûle tout, il y a de grandes
montagnes

montagnes qui la mettent à couuert du vent, de façon, que toute l'Isle a vn air si chaud, qu'il semble quasi comme vne fournaise.

Mais nonobstant la sterilité de la terre & l'incommodité de l'air, cette Isle estoit pleine de richesses, pendant que les Portugais l'ont tenue, le port y est si bon & si commode que l'on disoit ordinairement que si le monde estoit vne bague, Ormus en seroit la pierre precieuse: l'abord des Marchands y estoit incroyable, parcequ'ils venoient de la Chine, des Moluques, & de toutes les Indes Orientales; toute la Perse, l'Arabie, l'Armenie y enuoioient leurs marchandises, & les Anglois, Hollandois Portugais, trouuoient vn merueilleux auantage dans ce trafic, où l'on pouuoit auoir tout ce que la terre a de plus precieux? Mais depuis que le Roy de Perse l'a osté aux Portugais par le secours des Anglois, il y a enuiron trente ans, cette Isle a esté entierement desertée, le Persan a mieux aimé transporter tout ce trafic à vn port voisin qu'on apelle Comoran, on le nommoit autrefois Bandelké, c'est la où nous arriuâmes au commencement de Mars, de l'an mil six cens quarante huiet.

I'y sejourney peu de iours, puis ayant rencontré la bonne compagnie d'vn François, & d'vn Flaman qui alloient à Aspaan, ie me ioignis à eux, commençant mon chemin par terre: ils estoient tous deux Caluinistes, mais hors de cela tres honestes gens. le ne perdis point d'occasion par les chemins de leur faire conoître leur erreur: mais ie n'en

eus pas le contentement que ie souhaittois.

Après auoir marché quelques iours auant qu'arriuer à Chiras, i'eus vne rencontre pour laquelle i'ay depuis beni Dieu mille fois. I'estois à pied disant mon office, assés loin de tous ceux de ma compagnie: ie vis sur le chemin vn homme de fort bonne mine, bien monté, vestu en Persan, portant le turban, la veste, le cimeterre, la barbe longue & quarrée, ie le prenois pour vn Seigneur Persan, ou Armenien.

Il reconut, voiant que ie portois vn chapeau & vne robe noire, que i'estois Prestre venu d'Europe, il me salua fort ciuilement en latin, sa prononciation me fit connoistre qu'il estoit François, ie luy répondis aussi-tost en nostre langue, il en fut si rai de ioye, qu'il décendit de cheual, nous nous embrassâmes & nous entretînmes enuiron vne demy-heure si agreablement, que nous contractâmes en ce peu de temps vne amitié que ie conserueray fort cherement toute ma vie.

C'est vn Gentil-homme Angeuin nommé Monsieur de la Boulaye, qui a depuis peu de mois mis au iour vn tres-beau liure de ses voyages, où il fait voir avec autant de fidelité, que de netteté d'esprit, la conduite qu'il a montrée dans ces Roiaumes si differens. Il a trauersé la plus grande partie de l'Europe, de l'Asie & de l'Afrique, il s'est trouué parmy les Turcs, parmy les Arabes, parmy les Persans, les Armeniens, les Indiens & autres nations les plus barbares du monde; il a par tout eu tant de

prudence & tant de vertu, qu'il a conserué inuio-
lablement sa Religion & sa conscience, gagnant
neanmoins le cœur de tout le monde, & faisant voir
qu'un bon Chrestien & un bon François peut tra-
uerfer le monde, sans auoir aucun ennemy.

Je l'ay depuis rencontré à Rome, où Monsei-
gneur le Cardinal Capon luy faisoit les mesmes
honneurs qu'il feroit à un de ses proches: il est ar-
riué à Paris à mesme temps que moy, & par un
nouveau bon-heur, il me fait esperer que j'auray la
consolation de l'auoir pour compagnon dans le
grand voyage que ie m'en vay faire au premier iour
iusques à la Chine.

Nous rencontrâmes sur le chemin vne fort gran-
de & belle ville nommée Chiras, où l'on dit que la
Cour de Perse a esté long-temps: j'eus la consola-
tion d'y pouuoir dire la Messe dans vne petite cha-
pele des Peres Carmes Déchauffez, apres auoir de-
meuré deux mois entiers sans la pouuoir dire.

CHAPITRE XIV.

Nostre arriuée en la capitale de la Perse nommée Aspaan.

NOUS allâmes toujours depuis Comoran à
grandes iournées sans nous reposer, & nean-
moins il nous falut employer trente iours pour ari-
uer à la principale ville de Perse, qu'on apelle As-
paan, où nous entrâmes le 13. d'Auril de l'année
mil six cens quarante huit. Je puis dire que c'est vne
des plus grandes & des plus belles villes que j'aie
veües dans le monde.

R r ij

il y a vne si grande abondance de peuple, que toutes les rües sont touïjours pleines, le Roy estoit alors allé à la guerre contre le Mogor, sur lequel il vouloit prendre vne forte place nommée Candaar, à la frontiere des deux Roiaumes; il auoit vne armée de quatre cent milles hommes, dont vne grande partie estoit sortie d'Aspaan.

Neantmoins la foule du peuple estoit si grande par toutes les rües, qu'il ne m'eust point esté possibles de les trauerfer, si ie n'eusse eu la compagnie de quelque valet, qui alloit deuant moy pour fendre la presse.

Toutes ces rües sont droites & fort larges, les bastimens y sont magnifiques, au milieu de la ville il y a vne belle place quarrée comme la place Roiale de Paris, mais notablement plus grande: elle est bien deux fois comme la place Nauonne que i'ay veüe à Rome. Les maisons y sont toutes égales bien peintes ou dorées par dehors avec vne grande Galerie qui regne tout à l'entour.

Mais il n'y a rien de plus magnifique qu'un grand chemin couuert d'une bonne lieüe, rempli de belles maisons, par où l'on va depuis Aspaan iusques à Iulfa la neuue, où le Roy à logé les Armeniens, comme ie le diray. L'on y void les iardins du Roy de Perse, que l'on dit estre fort beaux; mais ie n'eus pas la curiosité de les aller voir, aussi peu que son Palais qui est dans le cœur de la ville d'Aspaan.

Le trouuay dans ce grand abord de toutes les na-

tions du monde, si peu de Catholiques; qu'il y auoit quasi autant de Religieux, que d'autres Chrétiens laïques. I'eus grande consolation d'y voir trois beaux Conuens de Religieux, qui ont l'exercice libre de leur Religion, & qui paroissent chacun en leur habit, sans que personne leur face le moindre outrage. Le Roy les maintient dans cette liberté aussi grande qu'ils pourroient auoir en France.

Il y a vn beau Conuent des Reuerends Peres Augustins, que le Roy de Portugal y a fait bâtir, avec vne Eglise fort iolie: les R. Peres Carmes Dechaufsezen ont vne autre, où ils sont dix Religieux qui traouillent avec grand zele. Le troisiéme appartient aux R. Peres Capucins qui alors estoient cinq, tous François, aussi est-ce le Roy qui les entretient en ce pays. Ils me presserent de loger avec eux, i'eusse tres volontiers accepté la grace qu'ils me faisoient si ie n'eusse pris garde qu'vn de leur Religieux sortoit de leur maison pour me donner place: ie n'eus garde souffrir qu'ils incommodassent. Les Peres Augustins, qui estoient plus au large me receurent à bras ouuerts: i'eus la consolation d'estre en leur compagnie iusques à mon départ, & de iouir de leurs bons exemples.

CHAPITRE XV.

Des esperances que les ouuriers Euangeliques peuuent auoir de travailler dans la Perse avec succès.

IL y a long-temps que la grandeur du Roiaume de Perse est si conuë, qu'elle fait vne des plus belles parties de l'histoire. Je me persuade que tant de personnes pleines du mesme zele qui a brûlé les cœurs des Apostres seroient rauies d'aller en ces belles terres employer leur sang, & leur vie, pour y prêcher IESVS-CHRIST, qui en a esté chassé par Mahomet, & faire reuiure la Foy Chrestienne dans ces campagnes, qui ont esté arrosées du sang de tant de Martyrs.

Mais on se figure qu'il n'y a rien du tout à gagner parmy tous ces peuples, qu'on ne sçauroit parler à personne de prendre le chemin de salut, qu'on ne soit incontinent empalé; que c'est par cette malheureuse maxime que les Mahometans ferment les aduenües à tous ceux qui leur voudroient faire voir les lumieres de l'Euangile, & qu'en suite tout ce que peuuent attendre ceux qui vont en Perse, c'est de viure dans l'oisiueté, ou bien de mourir tout incontinent.

Je suis obligé de dire mes sentimens là dessus, & de détromper ceux qui sous cette fausse creance perdent l'occasion de gagner de belles courones par l'accroissement du Roiaume de IESVS-CHRIST. Qu'on sçache donc que j'ay veu dans la capitale de

la Perse des Religieux de six ordres differens qui marchent publiquement avec leur habit, & qu'ils auoient la liberté de dire la Messe, faire l'Office, prêcher, comme ils eussent fait dans les villes d'Europe les plus Catholiques.

Il y a dans ces grandes villes vn nombre infiny d'estrangers, qui ne sont point Mahometans, & que l'on peut conuertir sans aucun danger. Il est vray que le Roy de Perse ne souffriroit pas que ceux qui font profession de sa secte, & qui sont arivez à l'âge de raison, embrassassent ouuertement nostre sainte Foy; mais il ne tient pas pourtant cette grande rigueur que tiennent les Turcs: il permet les disputes de la Religion, & personne n'est repris ou mal traité pour auoir condamné les superstitions de Mahomet. Cela peut estre fort vtile pour en conuertir plusieurs, qui se retirent de leur pais, & vont à Goa ou autres terres des Portugais.

Outre cela quand les Mahometans mesmes ont leurs enfans bien malades, ils permettent aisément qu'on les baptise, j'ay connu dans Aspaan vn Pere Carme Flaman, nommé le Pere Denys, qui auoit par ce moien mis en Paradis quarante petits enfans morts peu apres qu'il leur eust donné le Baptême. Je vous laisse à penser si ce bon Pere a perdu sa peine, aiant deliuré des Limbes quarante creatures innocentes qui reconoîtront eternellement qu'elles luy sont redevables de leur salut.

Et ils ne font pas seulement cela pour leurs enfans: eux mesmes quand ils sont malades, se font

porter aux Eglises, où ils ofrent des cierges: ils veulent que nos Prestres recitent sur eux l'Euangile, & Dieu a souuent rendu la santé à ces personnes, qui la luy demandoient, sans le bien connoître.

Mais ceux que l'on peut particulièrement assister, sont les pauvres Armeniens, qui sont Schismatiques & Heretiques Eutychiens. On leur peut faire quitter leur erreur, sans rien craindre, & toute la Perse en est si remplie, qu'on en void quasi autant que de Persans mesmes, parce que le Roy de Perse Sciabus faisant la guerre contre le Grand Seigneur, eut crainte que les Armeniens ne se missent de son party, & pour l'empescher, il les fit sortir de leur terre pour les loger dans ses Etats, où il leur donna des villes. Je disois tantost qu'il auoit fait aupres d'Aspaan Iulfa la neuue, où il y a vn tres-grand nombre d'Armeniens, qui ont des Eglises fort bien ornées, où ils viuent dans vne pleine liberté pour leur Religion.

Il est vray qu'ils sont fort mal-traitez en leur personnes & en leurs biens: on les ruine par des tributs qu'on leur fait paier, & s'ils sont si pauvres qu'ils n'aient pas moien de les paier, on les tourmente à coups de bastons, iusques à ce qu'ils rendent l'ame, ou qu'ils quittent la Foy de IESVS-CHRIST: ce qu'ils ne font helas! que trop souuent.

Ces miserables exercent vne autre tyrannie bien insupportable enuers ces pauvres esclaves; ils choisissent les plus beaux enfans qu'ils aient, ils les enferment dans le Palais de leur Roy, sans qu'ils puissent

puissent iamais connoître leur parens, ny faire profession d'autre Religion, que de celle de Mahomet.

Il faut auoüer pourtant que ces Armeniens sont tres-dignes de compassion dans leurs erreurs, & dans leurs miseres: la plus part n'ont iamais ouy parler du Pape & ne sçauent aucunement s'ils sont dans l'erreur. Ils ont vn soin si particulier de faire leurs prieres, & de garder leurs ieûnes, qu'ils ne s'en dispensent pour chose du monde, quoi qu'ils soient incomparablement plus rigoureux que les nostres. Ils ne mangent ny chair, ny œufs, ny laitages ny mesme du poisson, ny de l'huile: ils ne boient point de vin dans tout ce temps-là, ils ieûnent pendant tout l'Aduent aussi bien que le Carefme, & ne se contentent pas de ieûner le iour deuant la feste de quelques Saints, mais la vigile dure vne Semaine toute entiere.

Ils gardent la mesme abstinence les Mecedis, & les Vendredis, à la reserue du temps depuis Pasques iusques à la Pentecoste, auquel les seculiers ne sont pas obligez à s'abstenir des viandes ordinaires. On a conté que ceux mesmes qui ne sont pas Religieux ieûnent par obligation six mois & trois iours de l'année: les Religieux en ont beaucoup plus, & tous les gardent avec tant de rigueur, que si quelqu'un vient à les rompre, les Prestres le punissent fort seuerement. Il est vray que i'ay remarqué, que leur ieûne ne consiste qu'en la seule abstinence de ces viandes; mais ils peuuent manger plusieurs fois le iour.

Ils acoustument leurs enfans mesmes auant l'âge de raison à ce ieûne si rigoureux, & les malades ne s'en dispensent que fort rarement, comme ie l'ay veu moy-mesme: ils disent que c'est la meilleure medecine que le Medecin leur puisse ordonner.

Voila ce que i'ay veu des ieûnes des Armeniens; ce que i'ay bien voulu dire pour auertir ceux qui ont le zele de s'apliquer à leur conuersion, qu'ils ne gagneront du tout rien avec eux, s'ils ne prennent la resolution de garder toutes ces abstinences: il ne faut pas que personne pense pouuoir gagner à Dieu aucun Armenien, s'ils ne luy fait voir qu'il a le courage de ieûner aussi bien que luy.

C H A P I T R E X V I .

Comme nous partîmes de Perse, & trauersâmes toute la Medie, & l'Armenie Superieure.

IE fus obligé de sejourner enuiron trois mois à Aspaan, pour attendre vne Carauane d'Armeniens sans laquelle ie ne pouuois pas trauerser avec assurance tant de Roiaumes qui me restoient à passer, & mesme tous mes amis voulurent que ie quittasse mon habit, pour me déguiser en Armenien, de peur que les Turcs ne me fissent quelque deplaisir passant par leurs terres.

Le iour du départ fut le vingt-neuuième Iuin iour de la feste des Saints Apostres Saint Pierre, & Saint Paul. I'eus bien besoin de leur protection, estant tout seul Catholique, en toute cette compagnie

de cent cinquante voyageurs; nous allâmes pourtant fort heureusement, & apres vn mois entier de voiage, nous arriuâmes en la belle ville de Tauris, qui est comme l'on dit l'ancienne Ecbatana, Capitale du Roiaume de Medie.

Je n'ay point veu dans tous mes voiajes, de ville plus grande, plus peuplée, plus marchande que celle là, & où toutes choses soient à meilleur marché. J'ay veu moy-mesme que pour vn sol nous auions autant de pain qu'un homme en peut manger en vne semaine: nous y demeurâmes quinze iours, & fortîmes le iour de l'Assomption de la Sainte Vierge. Apres quelques iours nous entrâmes dans l'Arménie Superieure tenue par le Persan, & rencontrâmes Iulfa l'ancienne, qui estoit la capitale d'Arménie, dépeuplée depuis peu, comme ie disois, par le Roy de Perse.

Hors des murailles de cette ville, qui maintenant n'est qu'un desert ie vis vn beau monument de l'ancienne pieté des Armeniens: C'est vne campagne fort estenduë où il y a pour le moins dix mille tombeaux de marbre, merueilleusement bien trauaillez. Sur chacun on void vne grande pierre de marbre blanc de douze pieds de hauteur, & huit de large, grauée de plusieurs belles figures, & au dessus vne grande Croix: Cette grande quantité de marbre est fort belle à voir.

Vn celebre Docteur parmy les Armeniens; de ceux qu'ils apelent Vertapietez, auoit basti vne Eglise sur vne montagne voisine, & y auoit acquis

beaucoup de reputation viuant en ce lieu desert, éloigné du commerce des hommes. Il auoit esté autrefois à Rome, où l'on disoit qu'il auoit bien amassé de l'argent. Aussi tost qu'il scut que i'estois arriué à Iulfa, il me vint voir avec beaucoup de courtoisie, & voulut à toute force que i'allasse visiter son Eglise: Il me pressa de m'arrestier quelques mois avec luy, me promettant qu'il me meneroit asseurement à Rome. Je l'en remerciay, parce que ie me tenois bien plus asseuré avec ma Carauane d'Armeniens. Je pris congé de luy, & ie vis vne protection de Dieu tres particuliere sur ma conduite, parce que quelques iours apres que ie l'eus quitté, les Turcs croians qu'il estoit venu de Rome avec la bourse bien garnie, firent vn complot de l'aller massacrer la nuit pour auoir son argent; ce qu'ils firent, & tuerent tout ce qui se rencontra dans sa maison. I'eusse sans doute esté de la partie, si Dieu ne m'eust inspiré de ne croire pas le conseil que ce bon docteur me donnoit.

Nous sortîmes de Iulfa quelques iours apres, & ariuâmes sur le commencement de Septembre de l'an mil six cens quarante-huit, à la principale ville d'Armenie qu'on appelle Iruan: elle est iustement au pied de la grande montagne que l'on dit estre celle, où l'Arche de Noë reposa apres le deluge: & de vray elle est si haute que personne ne peut aller au dessus, sans estre en vn manifeste danger de sa vie, à cause du grand froid qu'il y fait: on l'appelle No. Les neiges y durent toute l'année: ils disent

que sur la cime, il reste encore vne partie de l'Arche de Noë; mais i'ay peine de le croire, puisque l'on dit que personne n'y peut aborder. Je crois aussi peu ce qu'une personne considerable me dît, qu'au pied de la montagne où l'on tient que Noë fit son sacrifice, il y a vn endroit, où se voyent des arbres qui n'ont point d'autres fruits que des croix. Proche de cette montagne les Persans ont vne forteresse que les Turcs leur prirent, il y a quelque temps; mais depuis ils l'ont recouurée, & si bien fortifiée qu'on dit qu'elle est imprenable.

I'auois conduit fort heureusement iusques là mon petit Chinois que i'auois baptisé à Macao, & que ie menois à Rome, neantmoins quelques Armeniens mes amis me conseillèrent de ne le conduire pas plus auant, parce que quelques Turcs qui estoient en nostre compagnie, voians son nez fort petit, & son teint vn peu basané, comme sont tous les Chinois, s'estoient persuadés qu'il estoit Tartare & Mahometan, & auoient resolu de le retenir, quand nous serions arriuez aux terres des Turcs.

Cela me donna grande apprehension de perdre ce ieune homme, qui est de tres-bon naturel, & d'vn merueilleux esprit. I'appris que nous auions vn Archeuesque Catholique de l'Ordre de Saint Dominique dans la ville de Naxiuan, à quatre iournees d'Iruan, où l'on dit que les hommes apres le deluge firent leur premier sejour. Je m'y en allay prendre conseil de ce que i'auois à faire dans cette rencontre.

Aussi- tost que ce bon & vertueux Archeuesque sceut mon ariuée, il n'attendit pas que ie l'allasse voir en son logis; il s'en vint au mien avec des témoignages d'une tres-grande charité, il me pria d'aller avec luy dans vn Monastere voisin des Peres de Saint Dominique, où il y a vingt-deux Religieux de tres-bonne vie.

Quand ie leur eus dit la cause de ma venüe, & le danger où estoit mon Chinois de tomber entre les mains des Turcs, Monseigneur l'Archeuesque me dît qu'il faisoit dessein de faire vn voyage à Rome dans moins de six mois, & qu'il me promettoit d'y conduire mon Chinois avec toute l'assurance qu'il pourroit, que ie le laissasse entre ses mains, qu'il en auroit soin comme de sa personne propre.

Ie ne pouuois pas souhaitter vne rencontre plus fauorable, pour mettre en assurance ce ieune-homme; ie le laissay entre les mains de ce charitable Archeuesque, & de ces bons Peres, qui le garderent six mois entiers, & qui eurent pour luy toute la charité qu'on pouuoit desirer. Ils luy aprirent si bien l'Armenien que depuis passant aux terres des Turcs, & estant produit deuant diuers Iuges, qui le vouloient faire passer pour Tartare, il parla touïjours si bon Armenien, que l'on crut qu'il estoit veritablement né en Armenie. Ie leur en ay vne tres-grande obligation; car mesme Monseigneur l'Archeuesque n'ayant pas peu faire le voyage à cause d'une maladie, ces Peres conduisirent

ce ieune homme Chinois iusques à Smyrne, où nos Peres prirent le soin de me l'enuoier à Rome en fort bonne compagnie. Dieu sçait la ioie que i'eus de l'y voir au commencement de l'année mil six cens cinquante, iustement seize mois apres que ie l'eus laissé en Armenie.

CHAPITRE XVII.

D'un celebre monastere d'Armeniens, du Patriarche d'Armenie, & comme ie m'arrestay à Iruan pour vne grande maladie.

QVand i'eus mis mon Chinois entre les mains de ces charitables Peres, ie m'en retournay à Iruan, où l'on me fit voir le plus celebre monastere de Religieux qui soit en tout le Roiaume. Il est à trois lieues de la ville sur le grand chemin, l'on y vient en deuotion de tout le pais, & particulièrement les marchands qui veulent entreprendre quelque voiage, viennent en ce lieu qu'ils estiment saint, pour demander à Dieu les grâces necessaires pour le bien faire, & ne manquent pas d'y offrir de beau presens.

Les moines y sont en grand nombre. Je vis parmi eux deux fort belles choses, qui me faisoient auoir compassion de l'erreur où ils sont engagez: la premiere est que toutes les nuits ils se leuent tous, quelque rigoureux que soit le froid, & de quelque âge qu'ils puissent estre, ils demeurent au moins

cing heures au chœur, où iamais ils ne manquent de reciter tout le Psautier, outre plusieurs Leçons tirées de diuers liures, qui font vne grande partie de leur Office; l'autre est vn ieûne si rigoureux, qu'ils ne se contentent pas de ces grands ieûnes, que i'ay dit estre communs à tous le pais; mais la plus part d'eux ieune quasi toute leur vie, à la reserue de cinq ou six principales Festes de l'année. Ces deux choses font que chacun les estime Saints; les Mahometans mesme les ont en vne singuliere veneration, & l'on me disoit que le Roy de Perse a donné vn grand reuenu pour leur entretien.

Neanmoins ie remarquay qu'ils sont tous extrêmement ignorans, ils n'entendent du tout rien en la vie spirituelle, & ils n'ont pas la moindre teinture des sciences. Je vous laisse à penser si le peuple doit estre sçauant, aiant de si mauuais maistres, qui se contentent de sçauoir parler, & bien escrire en Armenien, & quand ils sçauent ces deux choses, ils passent pour de grands docteurs.

Le grand Patriarche d'Armenie, qui fait le Pape dans ce pais, a sa residence dans ce Monastere: il fait profession d'estre Catholique, encore qu'en effet il soit engagé dans toutes les erreurs du pais. Il est bien vray qu'on me disoit, qu'il auoit traité pour s'vnir avec le souuerain Chef de l'Eglise qui est le vray Pape: mais les Docteurs du pais le destournerent de ce bon dessein. Il estoit déjà fort âgé, & mesme il auoit choisi vn successeur en faueur duquel il s'estoit démis de sa charge. C'est ainsi qu'ils

qu'ils ont coutume d'en vser, ne laissant iamais leur siege vuide, quand ils meurent: neanmoins ce-luy-cy faisoit toujors les exercices de sa charge. Ie le vis vn iour allant à l'Eglise avec vne fort grande magnificence, il reuenoit d'un petit voiage, tout le peuple l'accompagnoit avec pompe, le Clergé alloit au deuant, & chacun portoit de grands flambeaux blancs allumez, les plus hauts que i'aie iamais veus.

Toutes les cloches de ce Monastere sonnoient vn beau carillon; aussi dans tout le pais il n'y a point d'Eglise où ils se trouue des cloches: à la reserue de ce Monastere, à qui les Mahometans l'ont permis: hors delà ils n'en souffrent point en toutes leurs terres. Quand il fut arriué à l'Eglise, chacun luy venoit baiser la main: ie le vis consacrer de nouveaux Euesques.

Il me fit tant de caresses, que ie m'efforçay plusieurs fois de traiter avec luy de ses erreurs pour l'en retirer: mais faute d'un fidelle truchement, tous mes desirs furent inutiles. Il y auoit bien dans ce conuent vn Armenien qui auoit autrefois fait ses estudes en Pologne, mais il ne me voulut iamais rendre ce bon office, parce qu'il estoit extremement attaché aux erreurs d'Eutychés & de Dioscorus, qui passent pour de grands saints en ce pais-là.

Après auoir attendu le temps propre pour partir, iustement sur le point que toute nostre carauane fut preste, Dieu trouua bien moië de m'arester par vne si grosse fièvre que ie ne pensois plus qu'au grand

voiage de Paradis : mais ie n'en estois pas encore digne. Le bon Dieu qui m'auoit donné ce mal, me voulut guerir tout seul.

Comme i'estois dans la plus grande ardeur de ma fièvre, quatre Peres Carmes Deschaussez qui alloient en Perse, arriuerent heureusement à Iruan, où i'estois malade. Aussi-tost qu'ils sceurent l'état où ie me trouuois, ils eurent la bonté de me venir voir. Cette visite si peu attenduë & si agreable, me remplit le cœur d'une ioie si sensible qu'à l'heure mesme ie me sentis soulagé, & peu apres entierement gueri : de sorte que le lendemain ces bons Peres estans venus en ma chambre, pour y dire la Messe & me donner la Communion, parce que c'estoit la feste de tous les Saints, i'eus la force de dire moy-mesme la Messe, & nous continuâmes de la dire ensemble pendant toute l'octaue, excepté le dernier iour auquel ils partirent pour continuer leur voiage : ils furent si humbles qu'ils voulurent tous quatre me faire l'honneur de Communier de ma main à leur depart. Nous nous embrassâmes cordialement, & ie leur protestay que c'estoit à leurs saintes prieres que ie deuois ma guerison.

CHAPITRE XVIII.

*Le voiage par l'Armenie Inferieure &
par toute la Natolie.*

IL me falut seiourner trois mois entiers dans Iruan, partie pour recouurer ma santé, partie pour

attendre compagnie, parce que nous auions à tra-
uerfer toute la Turquie, qui estoit le plus dange-
reux & le plus difficile de tout le chemin. Dieu vou-
lut qu'ayant perdu ma premiere Carauane, qui ne
m'auoit pas peu attendre, pendant que ie fus mala-
de, i'en trouuay vne autre avec laquelle nous mar-
châmes fort heureusement à trauers tout ce pais,
que la cruauté des Turcs rend ordinairement fort
fâcheux à ceux qui voient.

Quand nous commençâmes à sortir d'Iruan, la
neige couuroit toutes les campagnes, & le froid me
sembloit bien moins insupportable que les gran-
des chaleurs de la Zone Torride, où i'auois demeu-
ré trente ans, sans iamais voir neige, & sans ressen-
tir aucun froid qui m'obligeât à m'approcher du feu.
Il me fallut icy changer de methode, & trembler de
froid, apres auoir passé quatre fois la ligne.

Nous fortîmes de l'Armenie Superieure, où les
Persans ne traitent point mal les voyageurs, pour
passer dans l'Estat des Turcs, qui auoient si peu
d'hospitalité, qu'ils ne nous laissoient point entrer
en leurs villes: ils nous obligeoient de coucher sur
la neige au milieu des champs, & bien souuent
nous en estions tout à fait couuerts. Mais à dire le
vray, l'amour de IESVS-CHRIST fait trouuer
toutes ces rigueurs bien suportables.

Après dix-huit iournées nous eûmes moien d'en-
trer en la ville d'Arfuzon, qui est la plus belle, &
la plus renommée de toute la basse Armenie.

Pendant ce chemin ie vis vn ieune-homme fort

modeste, & de bonne mine, qui suiuoit à pied nostre Carauane, & se tenoit vn peu à l'escart: pour n'estre point troublé dans sa deuotion, ie tâchay de l'accoster pour le seruir en l'ame & au corps, ie luy promis de l'entretenir à mes dépens, & le priay de ne me quitter pas.

Il estoit Armenien né dans Constantinople, d'où estant sorti pour mieux faire son salut, il estoit entré en vne Religion d'Armeniens; mais aiant esté fort tourmenté du Diable, ses Superieurs auoient esté d'avis qu'il allast faire vn tour au pais de sa naissance, pour y recouurer la paix avec la santé. Au reste il estoit embarrassé dans toutes les erreurs du pais, & il en auoit encore d'autres particulieres, dont l'vne estoit que personne n'estoit sauué que les Religieux. Je le garday enuiron quarante iours avec moy, luy faisant toutes les caresses que ie pouuois pour gagner son ame; mais il se laissa tromper par quelques mauuais conseillers, qui luy persuaderent de me quitter, sous pretexte qu'il vouloit prendre vn autre chemin. I'eus grand regret de le voir si opiniastre. Dieu peut-estre luy fera la grace de se reconnoître.

Nous fûmes obligez de sejourner quinze iours dans Arsuron: nous en sortîmes l'onzième Ianuier de l'an mil six cent quarante neuf, & apres vingt iours de chemin, nous arriuâmes le dernier du même mois en la ville de Togat, l'vne de plus celebres qui soit auiourd'huy dans la Natolie.

Plusieurs docteurs Armeniens me venoient

voir, & mesme ouïrent volontiers les discours que ie leurs faisois de la primauté du Pape sur tous les Patriarches, & sur tous les Euesques du monde. Quelques vns sembloient auoir si bien gouté mes raisons, qu'ils me promirent de se mettre en chemin pour aller à Rome.

Nostre scieur de Togat fut de vingt iours entiers à cause d'une difficulté arriüée entre les conducteurs des Chameaux de la Carauane. Nous partîmes le vingtième de Février, & nous commençâmes à reprendre nostre lit bien mollet sur la neige, que nous ne changeâmes point durant tout le chemin. Ces Armeniens nous faisoient toutes les caresses qu'ils pouuoient. Nous commençâmes le Carefme, que ces bonnes gens obseruent rigoureusement, sans iamais rompre leur ieüne : ie tâchois de faire comme eux, encore que ie me trouuasse si abatu que i'estois sans force; & cette vie dura quarante iours entiers.

Après que nous fûmes sortis de Togat, nous rencontrâmes vn bourg rempli d'Armeniens qui auoient esté tous Chrestiens, & qui depuis peu auoient quitté leur religion, pour se rendre Mahometans, faisant ainsi tort à IESVS-CHRIST, & à leur conscience: Il n'y eut qu'un bon vieillard, & deux femmes fort âgées qui ne flechirent pas les genoux deuant Baal, ils auoient demeuré fermes en leur Foy nonobstant le mauuais exemple de tous leurs compatriottes: toute cette Eglise n'estoit plus gardée que par ces trois pauures personnes.

Elles me vindrent voir toutes trois : ie les receus avec bien de l'amour & de la veneration, les regardant comme des ames veritablement fidelles à leur Maistre. Je les confirmay le mieux que ie pus dans les choses necessaires au salut, sans les mettre dans le doute de celles qui sont controuerses entre nous & les Armeniens, qu'ils n'estoient point capables de comprendre.

C'est ainsi que ces pauures Armeniens viuans dans vne grande ignorance de nos mysteres, apres qu'ils se sont separés du Pape, quittent aussi fort facilement I E S U S- C H R I S T pour se donner à Mahomet, à la moindre persecution que leur font les ennemis du nom Chrestien. Des personnes dignes de foy m'ont dit, qu'en vne seule fois trois mille de ces miserables renoncèrent à leur Batême pendant le regne de Xabas Roy de Perse qui les pouffoit à cela, encore que par apres plusieurs se repentans de leur infidelité quitterent le pais pour pouuoir rentrer dans l'Eglise qu'ils auoient si lâchement abandonnée.

C H A P I T R E XXI.

Mon ariuée de Togat à Smyrne, de & Smyrne, à Rome.

NOus allâmes quarante iours entiers, par ces terres des Turcs, qui pourtant ne me firent iamais aucun outrage : ils me demanderent assés souuent de prier Dieu sur leurs enfans malades, ce que ie faisois volontiers, & vne fois voiant vne pe-

tite fille qui s'en alloit mourir, sous pretexte de la lauer avec vn peu d'eau tiede, ie la batisay, prononçant secrettement les paroles Sacramenteles, elle mourut vn peu apres. I'eus cette consolation de luy auoir ouuert la porte du Ciel par le Sacrement.

Quand nous allions par ces grandes campagnes; i'estois estonné qu'il n'y auoit personne dans tous les villages que nous rencontrions: l'on me dit que la cause de cette grande defolation estoit la guerre des Venitiens, pour laquelle le Grand-Seigneur auoit déjà depeuplé toutes ces terres, n'ayant point d'autre moien de resister à cette puissante Republique, de laquelle on parloit touiours avec veneration. On me demandoit souuent, comment il se pouuoit faire qu'un Etat aussi petit que celui des Venitiens resistast si long-temps à toutes les forces des Othomans, & on m'assuroit que depuis le commencement de cette guerre plus de quatre cens mil Turcs y auoient perdu la vie.

C'est merueille comme depuis ce temps-là, le nom des Venitiens est venerable parmy les Turcs. Je ne manquois pas de parler avec auantage de leurs forces & de leur valeur, leur faisant entendre que les Princes Chrestiens estans tous en guerre, ils ne donnoient aucun secours à Venise, qui de ses seules forces battoit les Turcs par mer & par terre.

Enfin apres auoir voié par terre vn an moins vn iour i'ariuay heureusement à Smyrne, le dix sep-

tième Mars de l'année mil six cens quarante neuf, aiant commencé d'entrer en Perse le dix-huitième Mars de l'année precedente mil six cens quarante-huit. I'eus vne ioye incroyable d'y trouuer nos Peres François, qui ont vne belle residence en cette ville. Ils me receurent avec tant de charité, qu'il ne me reste point de paroles capables de représenter l'obligation que ie leur en ay, ils voulurent que ie passasse avec eux la semaine-Sainte & les Festes de Pasques. Ie vis le soin avec lequel ils s'emploioient au seruice de tous ceux qui veulent se preualoir de leur traual: ils instruisoient les petis enfans qui estoient plus sçauans que leurs peres, ils visitoient les malades, ils alloient aux prisons, & encore qu'ils fussent peu, leur charité remplissoit cette grande ville.

Les Festes de Pasques estant passées, ie trouuay fort à propos vn vaisseau Genoïs, qui me porta heureusement sur toute la mer Mediterranée, qui ne me sembloit qu'un bien petit trajet à comparaison de ces grandes mers par lesquelles i'auois passé. Nous rencontrâmes sur l'Archipel la flotte Venitienne composée de vingt galeres parfaitement bien armées, & de trois grandes galeasses: Ce fut cette armée qui dissipa quelque temps après, & mit en déroute toute l'armée nauale des Turcs, & qui porta l'effroy iusques à Constantinople.

Nous cotoiâmes la Sicile, passâmes sous Messine: où nous vîmes avec horreur pendant vne nuit entier des flâmes qui sortoient à grandes ondées de
la

la montagne de Lipara, cela nous donnoit sujet de penser aux feux éternels, & de donner ordre de n'y estre jamais condamnez. Enfin quand nous fumes à la veüe de Genes, ie sentis mon cœur tressaillir de ioie, voiant ces beaux clochers, & tant de rares monumens de la pieté Chrestienne.

Mais ma consolation fut encore bien plus grande, quand ie fus dans nostre maison, où ie rencontray mes anciens amis, avec lesquels i'auois fait mon nouiciat & mes études à Rome. Apres auoir demeuré trente & vn an, sans nous voir, nous auions vne satisfaction inexplicable. I'eus le mesme sujet de contentement à Milan, à Bologne & à Lorete, où ie trouuois plusieurs de mes anciens compagnons.

Ce fut en cette sainte Chapele où tout mon cœur se fondit de ioie, à l'autel de la sainte Vierge, de laquelle ie tenois tout le bon succès de mes voiajes. Apres y auoir remercié ma chere maîtresse pendant quelques iours, i'allay droit à Rome, où i'ariuay le vingt-septième Iuin de la mesme année mil six cens quarante neuf. Je ne dis rien de la consolation qui remplît mon cœur, quand ie me vis heureusement venu en ce lieu le plus auguste de toute la terre, apres trois ans & demy de voiage parmy tant de dangers par terre & par mer; tant de tempestes, tant de naufrages, tant de prisons, tant de lieux deserts, tant de Barbares, tant de Paiens, tant d'Heretiques: & tant de Turcs, toujours porté sous les aïles de la Prouidence, qui

m'a défendu, & m'a preserué avec des bontés si particulieres que ie me trouuois aussi fort, & aussi frais apres tous ces trauaux, comme quand ie partis de Rome trente-vn an deuant pour aller aux Indes.

Ie commençay aussi tost apres mon arriué de faire connoitre par toute cette grande ville le dessein qui m'auoit mené du bout du monde: i'ay eu le bien d'en parler souuent à Nostre Saint Pere, qui a témoigné vn grand desir de nous assister: i'estois tous les iours à la porte de Messieurs les Cardinaux, pour leur représenter ces nouvelles Chrestientés, qui leur tendoient les mains: pour leur demander le chemin de Paradis. Il m'y a falu demeurer trois ans, partie pour assister à nos trois Congregations Generales, partie pour les affaires de nos Roiaumes, demandant touiours des Euesques & des Missionnaires, pour empêcher tant de personnes de se damner.

Après auoir aduancé autant qu'il m'estoit possible toutes les affaires qui m'auoient ramené du pais le plus éloigné de toute la terre, i'ay recommencé pour la troisiéme fois le mesme voiage: mais ie n'ay eu garde d'y retourner seul maintenant que ie suis vieux, & quasi sur le point d'aller au tombeau.

I'ay cru que la France estant le plus pieux Roiaume du monde, elle me fourniroit plusieurs soldats pour aller à la conqueste de tout l'Orient, & l'assuiettir à IESVS-CHRIST, & particulièrement que i'y trouuerois moien d'auoir des Eues-

ques, qui fussent nos peres, & nos maistres en ces Eglises. Je suis sorti de Rome à ce dessein l'onzième Septembre de l'année mil six cens cinquante deux, apres auoir baisé les pieds au Pape.

Je suis venu par Marseille, & par Lyon iusques à Paris qui est à mon auis l'abregé ou plutoft l'original de tout ce que i'ay veu de beau dans tout le reste du monde.

C'est en ce chemin de Lyon iusques à Paris que i'ay encore experimenté vn effet tres-particulier de la Prouidence qui m'a toujourns serui de guide & de mere. Il me faloit pour paroître en France auoir vn Ange tutelaire, qui me donnast vne entrée favorable dans la Cour du plus grand Monarque de toute la terre. I'eus la rencontre à Roüane de Monseigneur Henry de Maupas Euesque du Puy, Abbé de Saint Denys, premier Aumônier de la Reine: il eut la bonté de me tenir en sa compagnie pendant ce petit voiage. Je vis en ce grand Prelat pendant onze iours tant de vertus & tant de bonté, que ie cheriray toute ma vie le souuenir de son merite, estimant que cette rencontre est l'vne des plus heureuses de tous mes voiajes.

Je n'eus pas plustost publié cette belle croisade, contre tous les ennemis de la Foy, qui sont dans le Iapon, dans la Chine, dans le Tunkin, la Cochinchine, & la Perse, qu'aussi-toft vn grand nombre d'enfans de Saint Ignace, animez du mesme esprit, qui a porté Saint François Xauier en trois cens Roiaumes, se sont embrazés de desir, pour

prendre la croix de leur maître, & l'aller arborer à ces extremités de la terre.

J'ay receu vn nombre infiny de lettres de nos Peres, qui me demandoient d'estre enroolez en cette glorieuse milice, toutes nos cinq Prouinces de France ont esté remplies de ces genereus pretendans, ils ont escrit à Rome, prié Dieu, sollicité nos Superieurs, ils en ont choisi vingt entre plusieurs qui vont partir dans peu de iours pour aller trauerfer le monde. Ils sont tous dignes de ce bel employ, qu'ils ont obtenu apres de longues prieres animées de l'esprit de Dieu qui les inuite à ces beaux Roiaumes. Allons, mes Peres, *I E S V S* nous appelle pour estre les instrumens de sa gloire dans le salut de tant de peuples que le Demon luy a ravis.

J'aduoüe que ie suis indigne de suiure de si grands hommes, mais ie me réjouiis de me voir parmy des personnes si zelées, qui repareront toutes les fautes que j'ay faites en ce pais. Déja les Anges tutelaires du Japon, de la Chine, du Tunkin, & de tous les autres Roiaumes preparent les ames auxquelles vous allez porter l'Euangile: vous allez comme les Rubins, les Sylueria, les Capeches, chercher vne mort qui ne soit pas ordinaire; vous allez comme les Xauiers, & les Bezers porter les lumieres de la Grace aux terres où le iour prend sa naissance. C'est à moy d'admirer & d'imiter vostre zele, & de me tenir heureux de vous pouuoir rendre quelque seruice dans cette genereuse entreprise.

C'est ce qu'attendent de nous tant de personnes de condition & de pieté, qui ont embrassé cette sainte œuure comme la plus glorieuse que la France ait veüe depuis plusieurs siècles. Ce sont les desseins de cette grande Reine qui nous a donné plus de témoignages de sa bonté que nous n'en sçaurions iamais reconoître. C'est à quoy a travaillé avec tant de zele vne compagnie des plus vertueuses Dames de Paris, qui nous ont enseigné par leur exemple, que les Dames peuuent trouver le moien de prêcher l'Euangile aux Indes, sans sortir de leurs maisons & de leurs menages.

Ce n'est pas encore le couronnement de tous nos desseins, plusieurs grands & vertueux personnages de Paris travaillent pour nous auoir des Euesques. Nous esperons que Rome nous donnera au premier iour cette heureuse nouvelle: Messieurs les Prelats ont pris cette affaire à cœur, & ont témoigné par les lettres qu'il en ont escrites au Pape, que la pieté des Euesques de France est capable de porter l'Euangile vers l'un & l'autre pole. Il faut que Paris ait cette gloire d'auoir porté au delà de tout l'Ocean le flambeau de la verité Chrestienne pour éclairer tant de peuples qui viuent encore dans les tenebres, de voir sacrer des Euesques qui n'aient point d'autres desseins que de s'abandonner à toutes les fatigues d'un grand voyage & à vne vie pleine de travaux, à laquelle le Sauueur reserue toutes ses couronnes.

Tant de personnes de pieté qui n'ont point d'au-

tre veuë, ny d'autre employ que de procurer la gloire de Dieu dans toutes sortes de bonnes œuvres, ont creu que celle-cy auoit le merite de toutes les autres : elle s'y emploient de si bon cœur, que nous esperons au premier iour la voir acheuée. Ce sera le comble de toute la ioie que i'attends en cette vie, & le couronnement de tous les desseins que i'ay eus en tous mes voiages, où ie n'ay rien pretendu, comme dans tout ce Liure, que la plus grande gloire de Dieu.

FIN.



EXTRAIT DV PRIVILEGE.

PAR Lettres Patentes du Roi, données à Paris le dernier Mars 1666. & signées BEGVIN, il est permis à SEBASTIEN MABRE-CRAMOISY Imprimeur de sa Majesté, d'imprimer durant dix années de telle maniere qu'il voudra, les deux Liures intitulez; l'un: *Divers Voiages du P. ALEXANDRE DE RHODES, en la Chine & autres Roiaumes de l'Orient, &c.* l'autre: *Histoire uniuerselle de la Chine, par le P. ALVAREZ SEMEDO.* Avec deffenses à toutes personnes d'imprimer ces deux Liures, sous les peines portées par lesdites Lettres.

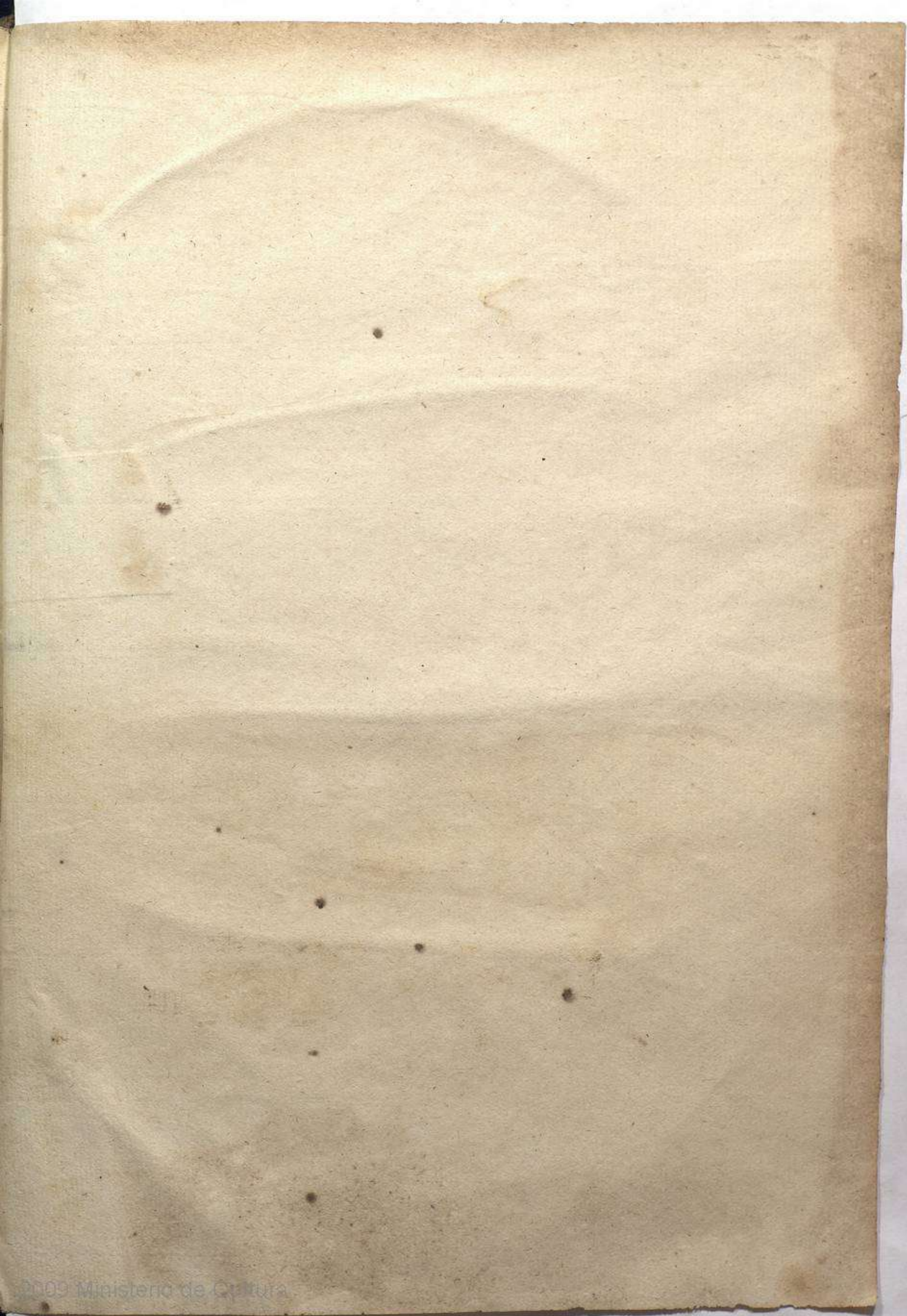
Registré sur le Liure de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, le 6. Auril 1666. conformément à l'Arrest de la Cour de Parlement, du 8. Auril 1653. Signé, S. PIGET, Sindic.

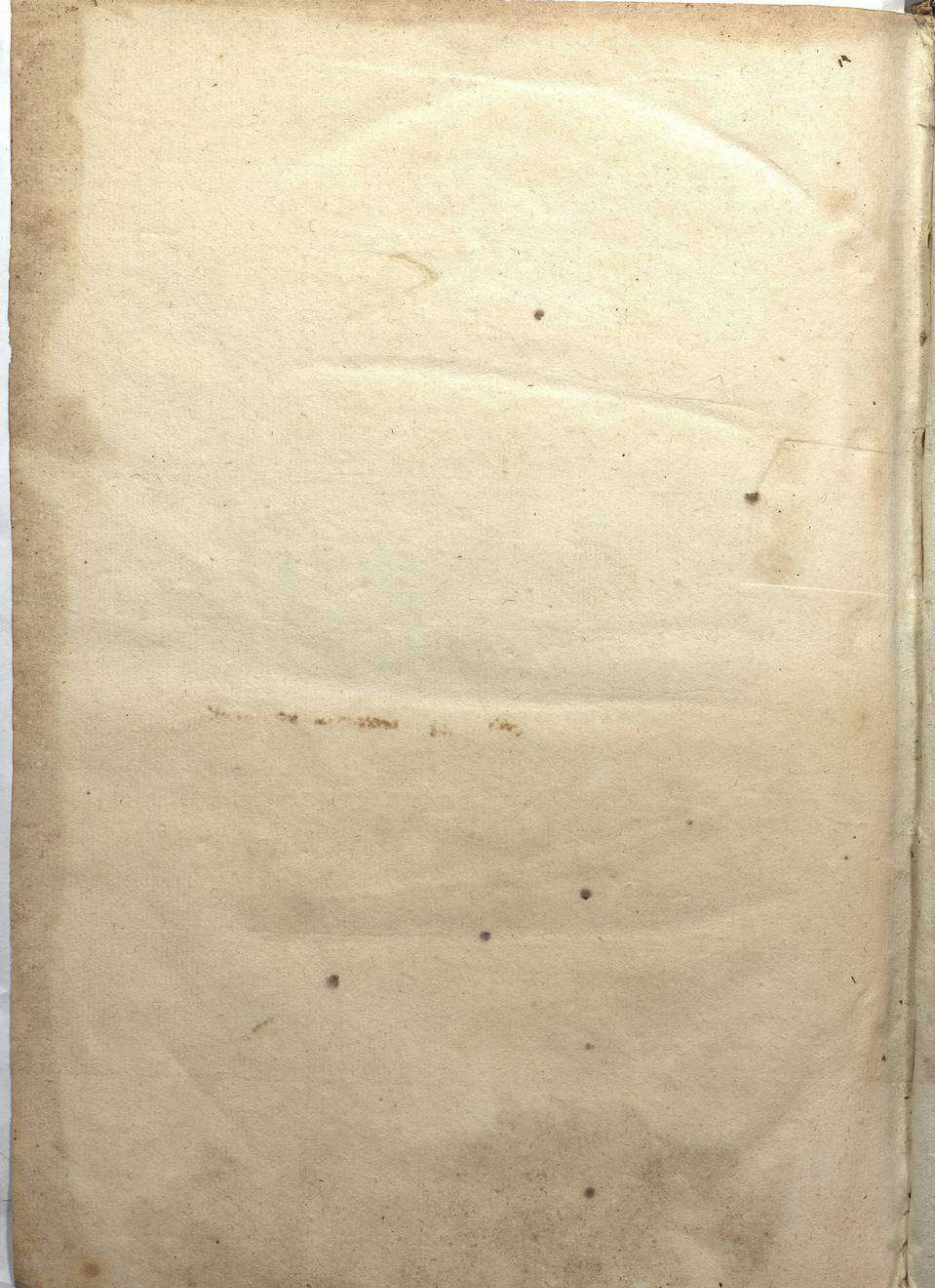


DE ALEXANDRE

Le Roy, par sa grace, a donné l'ordre
à son Conseil de lui faire donner
un brevet de privilège pour l'impression
de son ouvrage, lequel privilège
a été accordé par le Roy, par sa grace,
à son Conseil, le 15 Mars 1715.
En conséquence de quoi, le Roy, par sa grace,
a ordonné que le dit ouvrage
seroit imprimé par ses dépens, et
qu'il seroit distribué gratuitement
à tous les Bibliothécaires de France,
pour leur servir de bibliothèque.

En conséquence de quoi, le Roy, par sa grace,
a ordonné que le dit ouvrage
seroit imprimé par ses dépens, et
qu'il seroit distribué gratuitement
à tous les Bibliothécaires de France,
pour leur servir de bibliothèque.

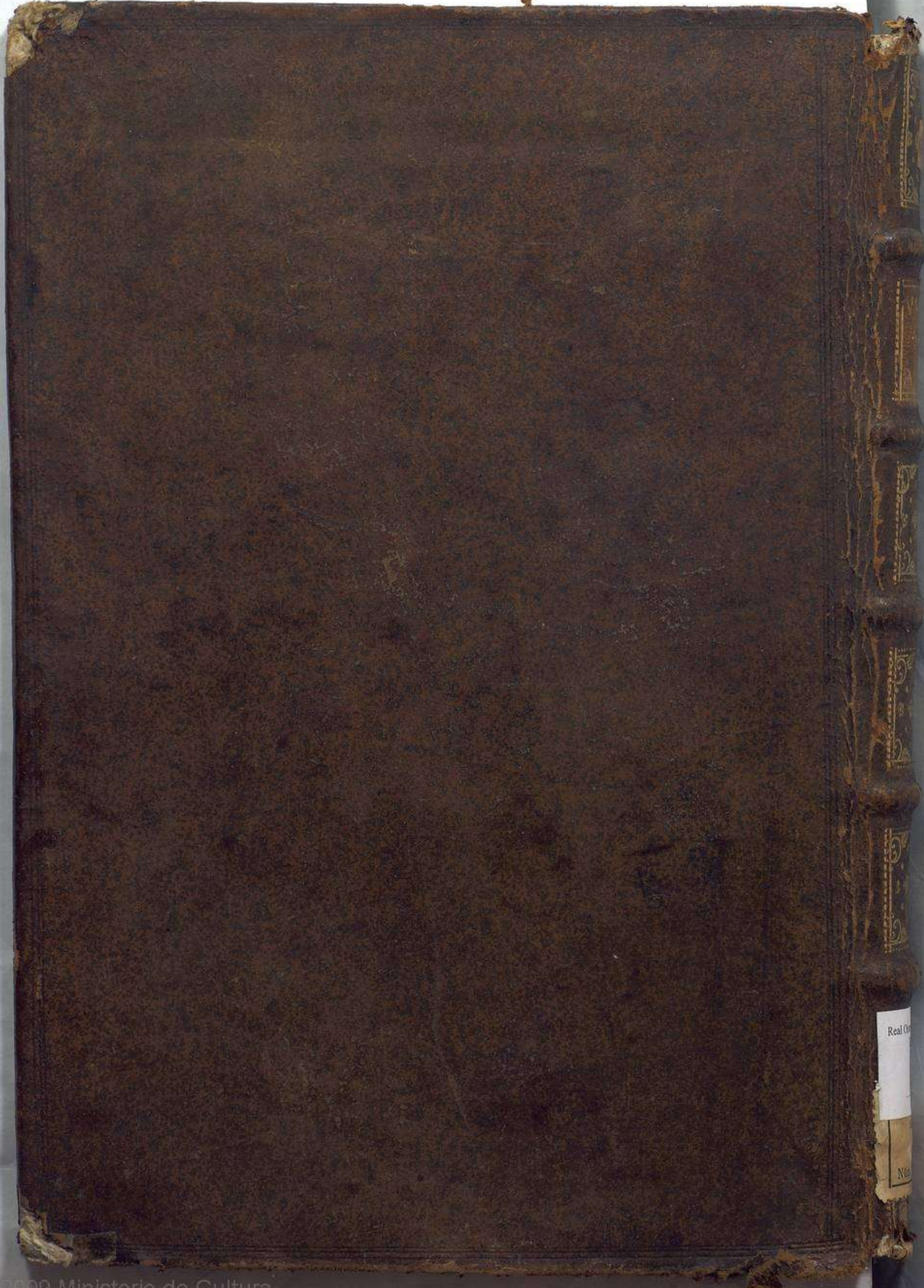




3¹⁰

11

N^o XX00



Real Ob

Nº

647

VOYAGE
DU P
ALEXAN

Real Observatorio de la Armada
BIBLIOTECA

04526

BIBLIOTECA

Núm. 4526